THÉATRE

DE

VOLTAIRE.

TOME SECOND.

LE
THÉATRE
DE VOLTAIRE,

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de plusieurs Pièces, qui n'ont été imprimées que depuis la mort de l'Auteur, & qui ne se trouvent que dans l'édition des Œuvres complettes, imprimées a Kell.

TOME SECOND.

A TOULOUSE,

Chez J. B. Brouilhiet, Libraire.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans le II. Volume.

ZAYRE,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 13 Août 1732.

AVERTISSEMENT.

Ceux qui aiment l'hiſtoire littéraire ſeront bien aiſes de ſavoir comment cette pièce fut faite. Pluſieurs dames avaient reproché à l'auteur qu'il n'y avait pas aſſez d'amour dans ſes tragédies. Il leur répondit qu'il ne croyait pas que ce fût la véritable place de l'amour ; mais que puiſqu'il leur fallait abſolument des héros amoureux, il en ferait tout comme un autre. La pièce fut achevée en dix-huit jours : elle eut un grand ſuccès. On l'appelle à Paris, Tragédie chrétienne, *& on l'a jouée fort ſouvent à la place de* Polyeucte.

EPITRE DÉDICATOIRE,

A MONSIEUR FAKENER,

MARCHAND ANGLAIS,

DEPUIS AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE.

VOUS êtes Anglais, mon cher ami, & je ſuis né en France ; mais ceux qui aiment les arts ſont tous concitoyens. Les honnêtes gens qui penſent ont à-peu-près les mêmes principes, & ne compoſent qu'une république ; ainſi il n'eſt pas plus étrange de voir aujourd'hui une tragédie françaiſe dédiée à un Anglais, ou à un Italien, que ſi un citoyen d'Ephèſe, ou d'Athènes, avait autrefois adreſſé ſon ouvrage à un grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette tragédie comme à mon compatriote dans la littérature, & comme à mon ami intime.

Je jouis en même tems du plaiſir de pouvoir dire à ma Nation, de quel œil les négocians ſont regardés chez vous, quelle eſtime on ſait avoir en Angleterre pour une profeſſion qui fait la grandeur de l'état, &

avec quelle ſupériorité quelques-uns d'entre vous repréſentent leur patrie dans leur parlement, & ſont au rang des légiſlateurs.

Je ſais bien que cette profeſſion eſt mépriſée de nos petits-maîtres; mais vous ſavez auſſi, que nos petits-maîtres & les vôtres ſont l'eſpèce la plus ridicule, qui rampe avec orgueil ſur la ſurface de la terre.

Une raiſon encore, qui m'engage à m'entretenir de belles-lettres avec un anglais plutôt qu'avec un autre, c'eſt votre heureuſe liberté de penſer; elle en communique à mon eſprit; mes idées ſe trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble diſpoſer de mon âme:
S'il ſent vivement, il m'enflamme;
Et s'il eſt fort, il me ſoutient.
Un courtiſan paîtri de feinte,
Fait dans moi triſtement paſſer
Sa défiance & ſa contrainte;
Mais un eſprit libre, & ſans crainte,
M'enhardit, & me fait penſer.
Mon feu s'échauffe à ſa lumière,
Ainſi qu'un jeune peintre inſtruit
Sous Le Moine & ſous l'Argilière,
De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familière;
Il prend malgré lui leur manière,
Et compoſe avec leur eſprit.
C'eſt pourquoi Virgile ſe fit
Un devoir d'admirer Homère.
Il le ſuivit dans ſa carrière,

Et ſon émule il ſe rendit,
Sans ſe rendre ſon plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma pièce, je vous en faſſe une longue apologie; je pourrais vous dire, pourquoi je n'ai pas donné à Zaïre une vocation plus déterminée au Chriſtianiſme, avant qu'elle reconnût ſon père, & pourquoi elle cache ſon ſecret à ſon amant, &c. Mais les eſprits ſages, qui aiment à rendre juſtice, verront bien mes raiſons, ſans que je les indique; pour les critiques déterminés, qui ſont diſpoſés à ne me pas croire, ce ſerait peine perdue que de leur dire mes raiſons.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait ſeulement une pièce aſſez ſimple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuſe ſimplicité
Fut un des plus dignes partages
De la ſavante antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduiſe dans vos uſages.
Sur votre théatre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages,
Mettez donc plus de vérité,
Avec de plus nobles images:
Addiſſon l'a déjà tenté;
C'était le poëte des ſages,
Mais il était trop concerté;
Et dans ſon *Caton* ſi vanté,
Ses deux filles, en vérité,
Sont d'inſipides perſonnages.

Imitez du grand Adiſſon
Seulement ce qu'il a de bon :
Poliſſez la rude action
De vos Melpomènes ſauvages ;
Travaillez pour les connaiſſeurs
De tous les tems, de tous les âges ;
Et répandez dans vos ouvrages
La ſimplicité de vos mœurs.

Que meſſieurs les poëtes Anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner *Zayre* pour modèle : je leur prêche la ſimplicité naturelle, & la douceur des vers ; mais je ne me fais point du tout le ſaint de mon ſermon. Si *Zayre* a eu quelque ſuccès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage, qu'à la prudence que j'ai eue de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été poſſible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire : on eſt aſſez ſûr de réuſſir, quand on parle aux paſſions des gens plus qu'à leur raiſon. On veut de l'amour, quelque bon chrétien que l'on ſoit ; & je ſuis très-perſuadé que bien en prit au grand Corneille de ne s'être pas borné dans ſon *Polyeucte* à faire caſſer les ſtatues de Jupiter par les néophytes ; car telle eſt la corruption du genre humain, que peut-être

De Polyeucte la belle âme
Aurait foiblement attendri,
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de ſa femme
Pour ce payen ſon favori,

Qui méritait bien mieux ſa flamme
Que ſon bon dévot de mari.

Même aventure à peu près eſt arrivée à *Zayre*. Tous ceux qui vont aux ſpectacles, m'ont aſſuré que ſi elle n'avait été que convertie, elle aurait peu intéreſſé; mais elle eſt amoureuſe de la meilleure foi du monde, & voilà ce qui a fait ſa fortune. Cependant il s'en faut bien, que j'aie échappé à la cenſure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vétillé, m'a critiqué :
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué,
Et peu clairement expliqué
Un roman très-peu vraiſemblable,
Dans ma cervelle fabriqué ;
Que le ſujet en eſt tronqué,
Que la fin n'eſt pas raiſonnable ;
Même on m'avait pronoſtiqué
Ce ſifflet tant épouvantable,
Avec quoi le public choqué
Régale un auteur miſérable.
Cher ami, je me ſuis moqué
De leur cenſure inſupportable.
J'ai mon drame en public riſqué ;
Et le parterre favorable
Au lieu du ſifflet m'a claqué,
Des larmes même ont offuſqué
Plus d'un œil, que j'ai remarqué
Pleurer de l'air le plus aimable.
Mais je ne ſuis point requinqué

Par un ſuccès ſi deſirable :
Car j'ai comme un autre marqué
Tous les *deficit* de ma fable.
Je ſais qu'il eſt indubitable,
Que pour former œuvre parfait,
Il faudrait ſe donner au diable,
Et c'eſt ce que je n'ai pas fait.

Je n'oſe me flatter que les Anglais faſſent à *Zayre* le même honneur qu'ils ont fait à *Brutus* (1), dont on a joué la traduction ſur le théatre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni aſſez dévots pour vous ſoucier beaucoup du vieux Luſignan, ni aſſez tendres pour être touchés de *Zayre*. Vous paſſez pour aimer mieux une intrigue de conjurés, qu'une intrigue d'amans. On croit qu'à votre théatre on bat des mains au mot de *patrie*, & chez nous à celui d'*amour*; cependant la vérité eſt que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'eſt pas que vos héros de théâtres ne ſoient amoureux : mais c'eſt qu'ils expriment rarement leur paſſion d'une manière naturelle. Nos amans parlent en amans, & les vôtres ne parlent encore qu'en poëtes.

Si vous permettez que les Français ſoient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choſes en récompenſe que nous pourrions apprendre de vous. C'eſt au

(1) Monſieur de Voltaire s'eſt trompé ; on a traduit & joué *Zayre* en Angleterre avec beaucoup de ſuccès.

théâtre anglais que je dois la hardieſſe que j'ai eue de mettre ſur la ſcène les noms de nos rois & des anciennes familles du royaume. Il me paraît que cette nouveauté pourrait être la ſource d'un genre de tragédie qui nous eſt inconnu juſqu'ici, & dont nous avons beſoin. Il ſe trouvera ſans doute des génies heureux, qui perfectionneront cette idée, dont *Zayre* n'eſt qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons aſſez d'écrivains. La nature forme preſque toujours des hommes en tout genre de talens; il ne s'agit que de les encourager & de les employer. Mais ſi ceux qui ſe diſtinguent un peu n'étaient ſoutenus par quelque récompenſe honorable, & par l'attrait plus flatteur de la conſidération, tous les beaux arts pourraient bien dépérir un jour au milieu des abris élevés pour eux: & ces arbres plantés par Louis XIV dégénéreraient faute de culture; le public aurait toujours du goût, mais les grands maîtres manqueraient. Un ſculpteur dans ſon académie verrait des hommes médiocres à côté de lui, & n'élèverait pas ſa penſée juſqu'à Girardon & au Pujet; un peintre ſe contenterait de ſe croire ſupérieur à ſon confrère, & ne ſongerait pas à égaler le Pouſſin. Puiſſent les ſucceſſeurs de Louis XIV ſuivre toujours l'exemple de ce grand roi, qui donnait d'un coup d'œil une noble émulation à tous les artiſtes! Il encourageait à la fois un Racine & un Van-Robais.. Il portait notre commerce & notre gloire par-delà les Indes; il étendait ſes graces ſur des étrangers étonnés d'être connus & récompenſés par notre cour. Par-

tout où était le mérite, il avait un protecteur dans Loois XIV.

Car de ſon aſtre bienfaiſant
Les influences libérales,
Du Caire aux bords de l'Océant,
Et ſous les glaces boréales,
Cherchaient le mérite indigent.
Avec plaiſir ſes mains royales
Répandaient la gloire & l'argent;
Le tout ſans brigue & ſans cabales.
Guillelmini, Viviani,
Et le céleſte Caſſini,
Auprès des Lys venaient ſe rendre;
Et quelque forte penſion
Vous aurait pris le grand Newton,
Si Newton avait pu ſe prendre.
Ce ſont là les heureux ſuccès
Qui faiſaient la gloire immortelle
De Louis & du nom Français.
Ce Louis était le modèle
De l'Europe & de vos Anglais.
On craignit que par ſes progrès
Il n'envahit à tout jamais
La Monarchie univerſelle;
Mais il l'obtint par ſes bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations pareilles aux monumens de la munificence de nos rois; mais votre nation y ſupplée. Vous n'avez pas beſoin des regards du maître pour honorer & récompenſer les

grands talens en tout genre. Le chevalier Steele & le chevalier Van-Brouk, étaient en même tems auteurs comiques & membres du parlement. La Primatie du docteur Tillotfon, l'ambaffade de monfieur Prior, la charge de monfieur Newton, le miniftère de monfieur Addiffon, ne font que les fuites ordinaires de la confidération qu'ont chez vous les grands hommes. Vous les comblez de biens pendant lenr vie, vous leur élevez des maufolées & des ftatues après leur mort: il n'y a pas jufqu'aux actrices célèbres qui n'aient chez vous leur place dans les temples à côté des grands poëtes,

Votre Ofilds (1) & fa devancière
Bracegirdle la minaudière,
Pour avoir fu dans leurs beaux jours
Réuffir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carrière,
S'en furent, avec le concours
De votre république entière,
Sous un grand poële de velours,
Dans votre églife pour toujours,
Loger de fuperbe manière.
Leur ombre en paraît encor fière,
Et s'en vante avec les amours:
Tandis que le divin Molière,
Bien plus digne d'un tel honneur,
A peine obtint le froid bonheur

(1) Fameufe actrice mariée à un feigneur d'Angleterre.

De dormir dans un cimetière ;
Et que l'aimable le Couvreur,
A qui j'ai fermé la paupière,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges & d'une bière ;
Et que monſieur de Laubinière
Porta la nuit par charité
Ce corps autrefois ſi vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté ;
Vers le bord de notre rivière.
Voyez-vous pas à ce récit
L'amour irrité qui gémit,
Qui s'envole en briſant ſes armes ?
Et Melpomène toute en larmes,
Qui m'abandonne, & ſe bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si long-tems de ſes nobles charmes ?

Tout ſemble ramener les Français à la barbarie dont Louis XIV & le cardinal de Richelieu les ont tirés. Malheur aux politiques qui ne connaiſſent pas le prix des beaux arts ! La terre eſt couverte de nations auſſi puiſſantes que nous. D'où vient cependant que nous les regardons preſque toutes avec peu d'eſtime ? C'eſt par la raiſon qu'on mépriſe dans la ſociété un homme riche, dont l'eſprit eſt ſans goût & ſans culture. Sur-tout ne croyez pas, que cet empire de l'eſprit, & cet honneur d'être le modèle des autres peuples, ſoit une gloire frivole. Elle eſt la marque infaillible de la grandeur d'un empire : c'eſt toujours ſous les plus grands princes que les arts ont fleuri,

& leur décadence eſt quelquefois l'époque de celle d'un état. L'hiſtoire eſt pleine de ces exemples ; mais ce ſujet me menerait trop loin. Il faut que je finiſſe cette lettre déjà trop longue, en vous envoyant un petit ouvrage, qui trouve naturellement ſa place à la tête de cette tragédie. C'eſt une épître en vers à celle qui a joué le rôle de *Zayre* : je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en eſt acquittée.

Car le prophète de la Mecque
Dans ſon ſerrail n'a jamais eu
Si gentille arabeſque ou grecque :
Son œil noir, tendre & bien fendu,
Sa voix, & ſa grace extrinsèque,
Ont mon ouvrage défendu,
Contre l'auditeur qui rebecque ;
Mais quand le lecteur morfondu
L'aura dans ſa bibliothèque,
Tout mon honneur ſera perdu.

Adieu, mon ami ; cultivez toutes les lettres & la philoſophie, ſans oublier d'envoyer des vaiſſeaux dans les échelles du levant. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

EPITRE

A MADEMOISELLE GOSSIN,

JEUNE ACTRICE

Qui a repréſenté le rôle de ZAYRE *avec beaucoup de ſuccès.*

JEUNE GOSSIN, reçois mon tendre hommage;
Reçois mes vers au théâtre applaudis,
Protège-les, ZAYRE eſt ton ouvrage,
Il eſt à toi, puiſque tu l'embellis.
Ce ſont tes yeux, ces yeux ſi pleins de charmes;
Ta voix touchante, & tes ſons enchanteurs,
Qui du critique ont fait tomber les armes.
Ta ſeule vue adoucit les cenſeurs.
L'illuſion, cette reine des cœurs,
Marche à ta ſuite, inſpire les alarmes,
Le ſentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaiſir de répandre des larmes.
Le dieu des vers qu'on allait dédaigner,
Eſt, par ta voix aujourd'hui ſûr de plaire;
Le dieu d'amour, à qui tu fus plus chère,
Eſt par tes yeux bien plus ſûr de régner.
Entre ces dieux déſormais tu vas vivre;
Hélas! long-temps je les ſervis tous deux;
Il en eſt un que je n'oſe plus ſuivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux,

Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un ſouris tendre,
Qui voit ſon ſort écrit dans tes beaux yeux,
Qui pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore !
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers !

SECONDE LETTRE

AU MÊME MONSIEUR FAKENER,

ALORS

AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE

Tirée d'une ſeconde édition de ZAYRE.

MON cher ami ; (car votre nouvelle dignité d'Ambaſſadeur rend ſeulement notre amitié plus reſpectable, & ne m'empêche pas de me ſervir ici d'un titre plus ſacré que le titre de miniſtre : le nom d'ami eſt bien au-deſſus de celui d'excellence.)

Je dédie à l'ambaſſadeur d'un grand roi & d'une nation libre, le même ouvrage que j'ai dédié au ſimple citoyen, au négociant anglais (1).

(1) Ce que monſieur de Voltaire avait prévu dans ſa dédicace de *Zayre* eſt arrivé ; monſieur Fakener a

Ceux qui ſavent combien le commerce eſt honoré dans votre patrie, n'ignorent pas auſſi qu'un négociant y eſt quelquefois un légiſlateur, un bon officier, un miniſtre public.

Quelques perſonnes, corrompues par l'indigne uſage de ne rendre hommage qu'à la grandeur, ont eſſayé de jeter un ridicule ſur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a oſé, ſur un théâtre conſacré au mauvais goût & à la médiſance, inſulter à l'auteur de cette dédicace ; & à celui qui l'avait reçue, on a oſé lui reprocher d'être (1) un négociant. Il ne faut point imputer à notre nation une groſſiéreté ſi honteuſe, dont les peuples les moins civiliſés rougiraient. Les magiſtrats, qui veillent parmi nous ſur les mœurs, qui ſont continuellement occupés à réprimer le ſcandale, furent ſurpris alors. Mais le mépris & l'horreur du public pour l'auteur connu de cette indignité,

---

été un des meilleurs miniſtres, & eſt devenu un des hommes les plus conſidérables de l'Angleterre. C'eſt ainſi que les auteurs devraient dédier leurs ouvrages, au lieu d'écrire des lettres d'eſclave à des gens dignes de l'être.

(1) On joua une mauvaiſe farce à la comédie italienne de Paris, dans laquelle on inſultait groſſièrement pluſieurs perſonnes de mérite, & entr'autres monſieur de Fakener. Le ſieur Héraut, lieutenant de police, permit cette indignité, & le public la ſiffla.

ſont une nouvelle preuve de la politeſſe des Français.

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple, ſont ſouvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des eſprits légers & bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes ſans goût, impolis & groſſiers; & on en trouve dans Paris

Oublions-les, comme ils ſont oubliés du public, & recevez ce ſecond hommage. Je le dois d'autant plus à un Anglais, que cetre tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite & jouée avec tant de ſuccès, on a parlé de moi ſur votre théâtre avec tant de politeſſe & de bonté, que j'en dois un remerciement public à votre nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les ſingularités de la traduction & de la repréſentation de *Zayre* ſur le théâtre de Londres,

Monſieur Hill, homme de lettres, qui paraît connaître le théâtre mieux qu'aucun auteur Anglais, me fit l'honneur de traduire la pièce, dans le deſſein d'introduire ſur votre ſcène quelques nouveautés, & pour la manière d'écrire les tragédies, & pour celles de les réciter. Je parlerai d'abord de la repréſentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la nature; la plupart de vos acteurs tragiques s'exprimaient ſouvent plus en poëtes ſaiſis d'enthouſiaſme, qu'en hommes que la paſſion inſpire. Beaucoup de comédiens avaient encore outré ce défaut; ils déclamaient des vers ampoulés, avec une fureur & une

impétuoſité, qui eſt au beau naturel, ce que des convulſions ſont à l'égard d'une démarche noble & aiſée.

Cet air d'empreſſement ſemblait étranger à votre nation ; car elle eſt naturellement ſage, & cette ſageſſe eſt quelquefois priſe pour de la froideur par les étrangers. Vos prédicateurs ne ſe permettent jamais un ton de déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait dans ſon plaidoyer. Les ſeuls comédiens étaient outrés. Nos acteurs, & ſur-tout nos actrices de Paris, avaient ce défaut, il y a quelques années : ce fut mademoiſelle le Couvreur qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur italien de beaucoup d'eſprit & de ſens.

» La legiadra Couvreur ſola non trotta
» Per quella ſtrada dove i ſuoi compagni
» Van di galoppo tutti quanti in frotta,
» Se avvien ch'ella pianga, o che ſi lagni
» Senza quegli urli ſpaventoſi loro,
» Ti muove ſi che in pianger l'accompagni.

Ce même changement que mademoiſelle le Couvreur avait fait ſur notre ſcène, mademoiſelle Cibber vient de l'introduire ſur le théâtre auglais, dans le rôle de *Zayre*. Choſe étrange, que dans tous les arts ce ne ſoit qu'après bien du tems qu'on vienne enfin au naturel & au ſimple !

Une nouveauté qui va paraître plus ſingulière aux Français, c'eſt qu'un gentilhomme de votre pays, qui a de la fortune & de la conſidération, n'a pas dédaigné de jouer ſur votre théâtre le rôle d'Oroſmane.

C'était un ſpectacle aſſez intéreſſant de voir les deux principaux perſonnages remplis, l'un par un homme de condition, & l'autre par une jeune actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encore récité un vers en ſa vie.

Cet exemple d'un citoyen, qui a fait uſage de ſon talent pour la déclamation, n'eſt pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de ſurprenant en cela, c'eſt que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion, que toutes les choſes de ce monde dépendent de l'uſage & de l'opinion. La cour de France a danſé ſur le théâtre avec les acteurs de l'opéra ; & on n'a rien trouvé en cela d'étrange, ſinon que la mode de ces divertiſſemens ait fini. Pourquoi ſera-t-il plus étonnant de réciter, que de danſer en public ? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux arts, ſinon que l'un eſt autant au-deſſus de l'autre, que les talens où l'eſprit a quelque part ſont au-deſſus de ceux du corps ? Je le répète encore, & je le dirai toujours, aucun des beaux arts n'eſt mépriſable, & il n'eſt véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à préſent à la traduction de *Zayre*, & au changement qui vient de ſe faire chez vous dans l'art dramatique

Vous aviez une coutume à laquelle monſieur Addiſſon, le plus ſage de vos écrivains, s'eſt aſſervi lui-même ; tant l'uſage tient lieu de raiſon & de loi ! Cette coutume peu raiſonnable était de finir chaque acte par des vers d'un goût différent du reſte de la pièce, & ces vers devaient néceſſairement renfermer

une comparaifon. Phèdre en fortanr du théâtre fe comparait poëtiquement à une biche, Caton à un rocher, Cléopatre à des enfans qui pleurent jufqu'à ce qu'ils foient endormis.

Le traducteur de *Zayre* eft le premier qui ait ofé maintenir les droits de la nature contre un goût fi éloigné d'elle. Il a profcrit cet ufage ; il a fenti que la paffion doit parler un langage vrai, & que le poëte doit fe cacher toujours pour ne laiffer paraître que le héros.

C'eft fur ce principe qu'il a traduit avec naïveté & fans aucune enflure, tous les vers fimples de la pièce, que l'on gâterait, fi on voulait les rendre beaux.

» On ne peut defirer ce qu'on ne connaît pas.

» J'euffe été près du Gange efclave des faux dieux ;
» Chrétienne dans Paris, Mufulmane en ces lieux.

» Mais Orofmane m'aime, & j'ai tout oublié.

» Non, la reconnaiffance eft un faible retour,
» Un tribut offenfant, trop peu fait pour l'amour.

» Je me croirai haï, d'être aimé faiblement.

» Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.

» L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en a pas beſoin.

» L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous les vers qui ſont dans ce goût ſimple & vrai, ſont rendus mot à mot dans l'anglais. Il eût été aiſé de les orner ; mais le traducteur a jugé autrement que quelques-uns de mes compatriotes. Il a aimé, & il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet, le ſtyle doit être conforme au ſujet. *Alzire*, *Brutus* & *Zayre* demandaient, par exemple, trois ſortes de verſifications différentes.

Si Bérénice ſe plaignait de Titus, & Ariane de Théſée, dans le ſtyle de *Cinna*, Bérénice & Arianne ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, ſi on cherche d'autres ornemens que la ſimplicité & la vérité.

Il n'eſt pas queſtion ici d'examiner s'il eſt bien de mettre tant d'amour dans les pièces de théâtre. Je veux que ce ſoit une faute, elle eſt & ſera univerſelle : & je ne ſais quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre humain.

Ce qui eſt certain, c'eſt que dans ce défaut les Français ont réuſſi plus que toutes les autres nations anciennes & modernes miſes enſemble. L'amour paraît ſur nos théâtres avec des bienſéances, une délicateſſe, une vérité, qu'on ne trouve point ailleurs.

C'eſt que, de toutes les nations, la françaiſe eſt celle qui a le plus connu la ſociété.

Le commerce continuel ſi vif & ſi poli des deux ſexes, a introduit en France une politeſſe aſſez ignorée ailleurs.

La ſociété dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer ſont inſociables. Et des mœurs encore auſtères parmi vous, des querelles politiques, des guerres de religion, qui vous avaient rendu farouches, vous ôtèrent, juſqu'au temps de Charles II, la douceur de la ſociété, au milieu de la liberté.

Les poëtes ne devaient donc ſavoir ni dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la manière dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne comédie fut ignorée juſqu'à Molière, comme l'art d'exprimer ſur le théâtre des ſentimens vrais & délicats fut ignoré juſqu'à Racine, parce que la ſociété ne fut, pour ainſi dire, dans ſa perfection que de leur temps. Un poëte, du fond de ſon cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues; il aura plutôt fait cent odes & cent épîtres, qu'une ſcène où il faut faire parler la nature.

Votre Dryden, qui d'ailleurs était un très-grand génie, mettait dans la bouche de ſes héros amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécences; deux choſes également oppoſées à la tendreſſe,

Si monſieur Racine fait dire à Titus :

» Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
» Et crois toujours la voir pour la première fois :

votre Dryden fait dire à Antoine :

» Ciel ! comme j'aimai ! Témoins les jours & les nuits qui ſuivaient en danſant ſous vos pieds. Ma ſeule affaire était de vous parler de ma paſſion ; un jour venait, & ne voyait rien qu'amour ; un autre venait ; & c'était de l'amour encore. Les ſoleils étaient las de nous regarder, & moi je n'étais point las d'aimer.

Il eſt bien difficile d'imaginer qu'Antoine ait en effet tenu de pareils diſcours à Cléopatre.

Dans la même pièce Cléopatre parle ainſi à Antoine.

» Venez à moi, venez dans mes bras, mon cher ſoldat ; j'ai été trop long-temps privée de vos careſſes. Mais quand je vous embraſſerai, quand vous ſerez tout à moi, je vous punirai de vos cruautés, en laiſſant ſur vos lèvres l'impreſſion de mes ardens baiſers ».

Il eſt très-vraiſemblable que Cléopatre parlait ſouvent dans ce goût : mais ce n'eſt point cette indécence qu'il faut repréſenter devant une audience reſpectable.

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire, c'eſt là la pure nature ; on doit leur répondre que c'eſt préciſément cette nature qu'il faut voiler avec ſoin.

Ce n'eſt pas même connaître le cœur humain, de penſer qn'on doit plaire davantage en préſentant ces images licencieuſes. Au contraire, c'eſt fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaiſirs. Si tout eſt d'abord à découvert, on eſt raſſaſié. Il ne reſte plus rien à cher-

cher, rien à desirer, & on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voil pourquoi la bonne compagnie a des plaisirs que le grossiers ne connaissent pas.

Les spectateurs en ce cas sont comme les amans, qu'une jouissance trop prompte dégoûte : ce n'est qu'à travers de cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées, qui feraient rougir, présentées de trop près. C'est ce voile qui fait le charme des honnêtes gens; il n'y a point pour eux de plaisir sans bienséance.

Les Français ont connu certe règle plutôt que les autres peuples, non parce qu'*ils sont sans génie & sans hardiesse*, comme le dit ridiculement, l'inégal & impétueux Dryden, mais parce que depuis la régence d'Anne d'Autriche ils ont été le peuple le plus sociable & le plus poli de la terre; & cette politesse n'est point une chose arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité; c'est une loi de la nature qu'ils ont heureusement cultivée plus que les autres peuples.

Le traducteur de *Zayre* a respecté presque par-tout ces bienséances théâtrales, qui vous doivent être communes comme à nous; mais il y a quelques endroits où il s'est livré encore à d'anciens usages.

Par exemple, lorsque dans la pièce anglaise Orosmane vient annoncer à *Zayre* qu'il croit ne la plus aimer, *Zayre* lui répond en se roulant par terre. Le sultan n'est point ému de la voir dans cette posture ridicule & de désespoir, & le moment d'après il est tout étonné que *Zayre* pleure :

Il lui dit cet hémistiche:

» Zayre, vous pleurez!

Il

Il aurait dû lui dire auparavant :

» Zayre, voùs vous roulez par terre.

Auffi ces trois mots, *Zayre, vous pleurez*, qui font un grand effet fur notre théâtre, n'en ont fait aucun fur le vôtre, parce qu'ils étaient déplacés. Ces expreffions familières & naïves tirent toute leur force de la feule manière dont elles font amenées. *Seigneur vous changez de vifage*, n'eft rien par foi-même ; mais le moment où ces paroles fi fimples font prononcées dans *Mithridate*, fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, & de la manière dont il le faut, eft, ce me femble, un mérite dont les Français, fi vous m'en exceptez, ont plus approché que les écrivains des autres pays. C'eft, je crois, fur cet art que notre nation doit en être crue. Vous nous apprenez des chofes plns grandes & plus utiles. Il ferait honteux à nous de ne le pas avouer. Les Français qui ont écrit contre les découvertes du chevalier Newton fur la lumière en rougiffent, ceux qui combattent la gravitation en rougiront bientôt.

Vous devez vous foumettre aux règles de notre théâtre, comme nous devons embraffer votre philofophie. Nous avons d'auffi bonnes expériences fur le cœur humain, que vous fur la phyfique. L'art de plaire femble l'art des Français[1], & l'art de penfer paraît le vôtre. Heureux, monfieur, qui comme vous les réunit ! &c.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

CETTE prétendue lettre n'eſt point de moi. Monſieur la Roque la mit ſous mon nom, croyant, mal à propos, vendre ſon journal. Je prie l'éditeur de la ſupprimer, non ſeulement comme très-inutile, mais comme ſuppoſée : je le prie de mettre à la place un petit avertiſſement, par lequel il dira qu'il n'imprime point cette pièce qui n'eſt pas de moi, qui eſt tirée du mercure galant & que je déſavoue.

VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

ON avoit placé mal à propos dans l'édition in 4°. *des* ŒUVRES *de monſieur* DE VOLTAIRE, *à la ſuite de ſa ſeconde lettre à monſieur Fakener, une* lettre à monſieur de la Roque, ſur la tragédie de Zayre, 1732, *qu'il n'a jamais écrite & qui n'eſt point de lui : on l'a tirée du mercure galant; par conſéquent monſieur* DE VOLTAIRE *l'a déſavoue. Nous avons conſtamment déſiré de donner au public une collection complette de ſes ouvrages, mais nous ne voulons pas, ainſi que l'ont fait bien d'autres avant nous, mêler le bon grain avec l'ivraie.*

ZAYRE,

TRAGÉDIE.

A C T E U R S.

O R O S M A N E, Soudan de Jérusalem.

L U S I G N A N, Prince du sang des Rois de Jérusalem.

Z A Y R E, F A T I M E, } esclaves du Soudan.

N É R E S T A N, C H A T I L L O N, } Chevaliers Français.

C O R A S M I N, M É L É O D O R, } Officiers du Soudan.

Un esclave.

Suite.

La Scène est au Sérail de Jérusalem.

ZAYRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

JE ne m'attendais pas, jeune & belle Zayre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire.
Quel eſpoir ſi flatteur, ou quels heureux deſtins,
De vos jours ténébreux ont fait des jours ſéreins ?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes ;
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devait guider nos pas :
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,
Où d'un Peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux ;
Compagnes d'un époux, & Reines en tous lieux,

Libres ſans déshonneur, & ſages ſans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
Ne ſoupirez-vous plus pour cette liberté ?
Le ſérail d'un ſoudan, ſa triſte auſtérité,
Ce nom d'eſclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?

ZAYRE.

On ne peut deſirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
Au ſérail des ſoudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raiſon s'y voit accoutumée.
Le reſte de la terre anéanti pour moi,
M'abandonne au Soudan, qui nous tient ſous ſa loi :
Je ne connais que lui, ſa gloire, ſa puiſſance :
Vivre ſous Oroſmane eſt ma ſeule eſpérance,
Le reſte eſt un vain ſonge.

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce généreux Français, dont la tendre amitié
Nous promit ſi ſouvent de rompre notre chaîne ?
Combien nous admirions ſon audace hautaine !
Quelle gloire il acquit dans ces triſtes combats
Perdus par les chrétiens ſous les murs de Damas !
Oroſmane vainqueur, admirant ſon courage,
Le laiſſa ſur ſa foi partir de ce rivage ;
Nous l'attendons encor ; ſa généroſité
Devoit payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine eſpérance ?

ZAYRE.

Peut-être ſa promeſſe a paſſé ſa puiſſance.
Depuis plus de deux ans il n'eſt point revenu.

Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage
Des sermens indiscrets pour sortir d'esclavage.
Il devoit délivrer dix chevaliars chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les siens.
Il n'y faut plus penser.

FATIME.

Mais s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager ses sermens,
Ne voudriez-vous pas?...

ZAYRE.

Fatime, il n'est plus temps
Tout est changé....

FATIME.

Comment? que prétendez-vous dire?

ZAYRE.

Va, c'est trop te céler le destin de Zayre;
Le secret du soudan doit encor se cacher,
Mais mon cœur dans le tien se plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puissante a choisi le secours.
Ce superbe Orosmane....

FATIME.

Eh bien!

ZAYRE.

Ce soudan même,
Ce vainqueur des chrétiens.... chère Fatime...
il m'aime...
Tu rougis.... je t'entends... garde-toi de penser

Qu'à briguer ſes ſoupirs je puiſſe m'abaiſſer,
Que d'un maître abſolu la ſuperbe tendreſſe
M'offre l'honneur honteux du rang de ſa maîtreſſe;
Et que j'eſſuye enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour paſſager.
Cette fierté qu'en nous ſoutient la modeſtie,
Dans mon cœur à ce point ne s'eſt pas démentie.
Plutôt que juſque-là j'abaiſſe mon orgueil,
Je verrais ſans pâlir les fers & le cercueil.
Je m'en vais t'étonner; ſon ſuperbe courage
A mes faibles appas préſente un pur hommage;
Parmi tous ces objets à lui plaire empreſſés,
J'ai fixé ſes regards à moi ſeule adreſſés,
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me ſoumettra bientôt ſon cœur & mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus, ſont dignes de ce prix;
Mon cœur en eſt flatté, plus qu'il n'en eſt ſurpris;
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites!
Je me vois avec joie au rang de vos ſujettes.

ZAYRE.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur,
Avec toi partagé je ſens mieux ſa douceur.

FATIME.

Hélas! puiſſe le ciel ſouffrir cette hyménée!
Puiſſe cette grandeur, qui vous eſt deſtinée,
Qu'on nomme ſi ſouvent du faux nom de bonheur,
Ne point laiſſer de trouble au fond de votre cœur!
N'eſt-il point en ſecret de frein qui vous retienne?
Ne vous ſouvient-il plus que vous fûtes chrétienne?

ZAYRE.

Ah ! que dis-tu ? Pourquoi rappeler mes ennuis ?
Chère Fatime, helas ! fais-je ce que je fuis ?
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
Ne m'a-t-il pas caché le fang qui m'a fait naître ?

FATIME.

Nèreftan qui nâquit bien loin de ce féjour,
Vous dit que d'un chrétien vous reçutes le jour ;
Que dis-je ? Cette croix qui fur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec foin confervée,
Ce figne des chrétiens que l'art dérobe aux yeux,
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,
Cette croix, dont cent fois mes foins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains eft-elle demeurée,
Comme un gage fecret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

ZAYRE.

Je n'ai point d'autre preuve ; & mon cœur qui s'ignore,
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhore ?
La coutume, la loi plia mes premiers ans
A la religion des heureux Mufulmans.
Je le vois trop : le foins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos fentimens, nos mœurs, notre créance.
J'euffe été prés du Gange efclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, mufulmane en ces lieux.
L'inftruction fait tout ; & la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères,
Que l'exemple & le tems nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu feul peut effacer.

Prifonnière en ces lieux, tu n'y fus renfermée ;
Que lorfque ta raifon, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait fon flambeau :
Pour moi des Sarrazins efclave en mon berceau,
La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue,
Contre elle cependant, loin d'être prévenue,
Cette croix, je l'avoue, a fouvent malgré moi
Saifi mon cœur furpris de refpect & d'effroi :
J'ofais l'invoquer même avant qu'en ma penfée,
D'Orofmane en fecret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables loix.
Dont ici Nérestan me parla tant de fois ;
Ces loix, qui de la terre écartant les mifères,
Des humains attendris font un peuple de frères ;
Obligés, de s'aimer fans doute, ils font heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux ?
A la loi mufulmane à jamais afservie,
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie ;
Vous allez époufer leur fuperbe vainqueur.

ZAYRE.

Eh ! qui refuferoit le préfent de fon cœur ?
De toute ma faibleffe il faut que je convienne ;
Peut-être fans l'amour j'aurais été chrétienne ;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais facrifié :
Mais Orofmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orofmane, & mon ame enivrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux fa grace, fes exploits ;
Songe à ce bras puiffant, vainqueur de tant de ro
A cet aimable front que la gloire environne :

Je ne te parle point du ſceptre qu'il me donne :
Non, la reconnoiſſance eſt un faible retour,
Un tribut offenſant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Oroſmane, & non ſon diadême;
Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant ſi flatteur;
Mais ſi le ciel ſur lui déployant ſa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné ſa vie,
Si le ciel ſous mes loix eût rangé la Syrie;
Ou mon amour me trompe, ou Zayre aujourd'hui
Pour l'élever à ſoi deſcendrait juſqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux; ſans doute c'eſt lui-même

ZAYRE.

Mon cœur, qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, abſent de ce palais.
Enfin mon tendre amour le rend à mes ſouhaits.

SCÈNE II.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME.

OROSMANE.

VERTUEUSE Zayre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs & notre deſtinée,
J'ai cru, ſur mes projets, ſur vous, ſur mon amour,
Devoir en muſulman vous parler ſans détour.

Les ſoudans qu'à genoux cet univers contemple ;
Leurs uſages, leurs droits, ne ſont point mon exemple,
Je ſais que notre loi, favorable aux plaiſirs.
Ouvre un champ ſans limite à nos vaſtes deſirs ;
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendreſſes,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtreſſes ;
Et, tranquille au ſerail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du ſein des voluptés ;
Mais la molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle.
Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle ;
Je vois de Mahomet les lâches ſucceſſeurs,
Ces califes tremblans dans leurs triſtes grandeurs ;
Couchés ſur les débris de l'autel & du trône,
Sous un nom ſans pouvoir languir dans Babylone ;
Eux, qui feraient encor, ainſi que leurs aïeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme & la Syrie ;
Mais bientôt pour punir une ſecte ennemie,
Dieu ſuſcita le bras du puiſſant Saladin ;
Mon père, après ſa mort, aſſervit le Jourdain ;
Et moi, faible héritier de ſa grandeur nouvelle,
Maître encor incertain d'un état qui chancelle,
Je vois ce fiers chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ;
Et, lorſque la trompette, & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un ſerrail abandonner mes jours.
J'atteſte ici la gloire, & Zayre, & ma flamme,
De ne choiſir que vous pour maîtreſſe & pour femme,

De

De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croyez pas non plus, que mon honneur confie
La vertu d'une épouſe à ces monſtres d'Aſie,
Du ſérail des ſoudans gardes injurieux,
Et des plaiſirs d'un maître eſclaves odieux.
Je ſais vous eſtimer autant que je vous aime,
Et ſur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connoiſſez mon cœur;
Vous ſentez qu'en vous ſeule il a mis ſon bonheur.
Vous comprenez aſſez quelle amertume affreuſe
Corromprait des mes jours la durée odieuſe,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces ſentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime Zayre, & j'attends de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;
Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
De tous mes ſentimens tel eſt le caractère.
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
Si d'une égale amour votre cœur eſt épris,
Je viens vous épouſer, mais c'eſt à ce ſeul prix;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuſe
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuſe.

ZAYRE.

Vous, Seigneur, malheureux! ah! ſi votre grand cœur
A ſur mes ſentimens pu fonder ſon bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes ſecrètes,

Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes !
Ces noms chers & ſacrés, & d'amant & d'époux,
Ces noms nous ſont communs : & j'ai par-deſſus vous
Ce plaiſir ſi flatteur à ma tendreſſe extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaicteur que j'aime ;
De voir que ſes bontés ſont ſeules mes deſtins,
D'être l'ouvrage heureux de ſes auguſtes mains,
De révérer, d'aimer un héros que j'admire.
Oui, ſi parmi les cœurs ſoumis à votre empire,
Vos yeux ont diſcerné les hommages du mien ;
Si votre auguſte choix....

SCÈNE III.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

Cet eſclave chrétien,
Qui ſur ſa foi, Seigneur, a paſſé dans la France,
Revient au moment même, & demande audience.

FATIME.

O Ciel !

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas ?

CORASMIN.

Dans la première enceinte il arrête ſes pas.
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de ſon maître
Dans ces auguſtes lieux un chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraiſſe. En tous lieux, ſans manquer de reſpect,
Chacun peut déſormais jouir de mon aſpect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de rois des tyrans inviſibles.

SCÈNE IV.

OROSMAME, ZAYRE, FATIME, CORASMIN, NÉRESTAN.

NÊRESTAN.

RESPECTABLE ennemi qu'eſtiment les chrétiens,
Je reviens dégager mes ſermens & les tiens;
J'ai ſatisfait à tout: c'eſt à toi d'y ſouſcrire;
Je te fais apporter la rançon de Zayre,
Et celle de Fatime, & de dix chevaliers,
Dans les murs de Solyme illuſtres priſonniers.
Leur liberté par moi trop long-tems retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée:
Sultan, tiens ta parole, ils ne ſont plus à toi,
Et dès ce moment même ils ſont libres par moi.

Mais graces à mes soins, quand leur chaîne est brisée,
A t'en payer le prix ma fortune épuisée,
Je ne le cèle pas, m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste.
J'arrache des chrétiens à leur prison funeste;
Je remplis mes sermens, mon honneur, mon devoir,
Il me suffit : je viens me mettre en ton pouvoir;
Je me rends prisonnier, & demeure en ôtage.

OROSMANE.

Chrétien, je suis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici se ferait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité ?
Reprends ta liberté, remporte tes richesses,
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses :
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent; tu les peux demander.
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie,
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'ils jugent en partant, qui méritait le mieux,
Des Français, ou de moi, l'empire de ces lieux.
Mais parmi ces chrétiens que ma bonté délivre,
Lusignan ne fut point réservé pour te suivre :
De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté;
Son nom seroit suspect à mon autorité :
Il est du sang Français qui régnait à Solyme;
On sait son droit au trône, & ce droit est un crime :
Du destin qui fait tout, tel est l'arrêt cruel;
Si j'eusse été vaincu, je serais criminel.
Lusignan dans le fers finira sa carrière,

Et jamais du ſoleil ne verra la lumière.
Je le plains, mais pardonne à la néceſſité
Ce reſte de vengeance & de ſévérité.
Pour Zayre, crois-moi, ſans que ton cœur s'offenſe,
Elle n'eſt pas d'un prix qui ſoit en ta puiſſance;
Tes chevaliers Français, & tous leurs ſouverains,
S'uniroient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NÉRESTAN.

Qu'entends-je? Elle naquit chrétienne.
J'ai pour la délivrer ta parole & la ſienne,
Et quant à Luſignan, ce vieillard malheureux,
Pourroit-il?....

OROSMANE.

Je t'ai dit, chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu; mais cette humeur altière,
Se faiſant eſtimer, commence à me déplaire;
Sors, & que le ſoleil levé ſur mes états,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

Néreſtan ſort.

FATIME.

O Dieu, ſecourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zayre
Prenez dans le ſérail un ſouverain empire,
Commandez en ſultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCÈNE V.

OROSMANE CORASMIN.

OROSMANE.

CORASMIN, que veut donc cet esclavè infidelle ?
Il soupirait.... ses yeux se sont tournés vers elle.
Les as-tu remarqués ?

CORASMIN.

Que dites-vous, Seigneur
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur ?

OROSMANE.

Moi, jaloux ! qu'à ce point ma fierté s'avilisse !
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice ?
Moi, que je puisse aimer comme l'on sait haïr !
Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour seul ma maîtresse asservie ;
Cher Corasmin, je l'aime avec idolâtrie
Mon amour est plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne suis point jaloux.... si je l'étais jamais!..
Si mon cœur !.. Ah ! chassons cette importune idée.
D'un plaisir pur & doux mon ame est possédée.
Va, fais tout préparer pour ces momens heureux,
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux soins de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zayre.

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

NERESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O Brave Néreſtan, chevalier généreux,
Vous qui briſez les fers de tant de malheureux,
Vous ſauveur des chrétiens qu'un Dieu ſauveur envoie,
Paraiſſez, montrez-vous, goûtez la douce joie
De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui nous délivre tous.
Aux portes du ſérail en foule ils vous demandent;
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent.
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaiteur......

NERESTAN.

Illuſtre Chatillon, modérez cet honneur;
J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire;
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sans doute; & tout chrétien, tout digne chevalier,
Pour ſa religion ſe doit ſacrifier;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,
Conſiſte à tout quiter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le ciel a donné le pouvoir

De remplir comme vous un ſi noble devoir !
Pour nous, triſtes jouets du ſort qui nous opprime,
Nous malheureux Français, eſclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers, où long-temps ſans ſecours
Le père d'Oroſmane abandonna nos jours :
Jamais nos yeux ſans vous ne reverraient la France.

NERESTAN.

Dieu s'eſt ſervi de moi, Seigneur. Sa providence
De ce jeune Oroſmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triſte mélange altère ce bonheur !
Que de ce fier ſoudan la clémence odieuſe
Répand ſur ſes bienfaits une amertume affreuſe !
Dieu me voit & m'entend ; il ſait ſi dans mon cœur
J'avois d'autres projets que ceux de ſa grandeur.
Je faiſois tout pour lui ; j'eſpérois de lui rendre
Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit eſclave avec moi,
Lorſque les ennemis de notre auguſte foi,
Baignant de notre ſang la Syrie enivrée,
Surprirent Luſignan vaincu dans Céſarée :
Du ſérail des ſultans ſauvé par des chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris ſur ma ſeule parole,
Seigneur, je me flattais, eſpérance frivole !
De ramener Zayre à cette heureuſe cour,
Où Louis des vertus a fixé le ſéjour.
Déjà même la reine à mon zèle propice,
Lui tendoit de ſon trône une main protectrice.
Enfin, lorſqu'elle touche au moment ſouhaité,
Qui la tirait du ſein de ſa captivité,

On la retient.... Que dis-je.... Ah ! Zayre elle-même,
Oubliant les Chrétiens, pour ce Soudan qui l'aime....
N'y penſons plus.... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaiſir mortel ;
Des Chrétiens malheureux l'eſpérance eſt trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie ;
Diſpoſez-en, Seigneur, elle vous appartient.

NERESTAN.

Seigneur, ce Luſignan, qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en héros ſi féconde,
Ce héros malheureux de Bouillon deſcendu,
Aux ſoupirs des chrétiens ne ſera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il eſt ainſi, votre faveur eſt vaine :
Quel indigne ſoldat voudroit briſer ſa chaîne,
Alors que dans les fers ſon chef eſt retenu ?
Luſignan, comme à moi, ne vous eſt pas connu,
Seigneur, remerciez ce ciel dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naiſſance,
Long-temps après ces jours à jamais déteſtés,
Après ces jours de ſang & de calamités,
Où je vis ſous le joug de nos barbares maîtres
Tomber ces murs ſacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel ! ſi vous aviez vu ce temple abandonné,
Du Dieu que nous ſervons le tombeau profané,
Nos pères, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux pieds de nos autels expirans dans les flammes,
Et notre dernier roi courbé du faix des ans,
Maſſacré ſans pitié ſur ſes fils expirans !

Lusignan, le dernier de cette auguste race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace;
Au milieu des débris des temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entassés
Terrible, & d'une main reprenant cette épée,
Dans le sang infidèle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté,
Criant à haute voix, Français, soyez fidèles....
Sans doute en ce moment, le couvrant de ses aîles,
La vertu du Très-haut qui nous sauve aujourd'hui,
Applanissait sa route, & marchait devant lui;
Et des tristes chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ses pas dans Césarée.
Là, par nos chevaliers, d'une commune voix,
Lusignan fut choisi pour nous donner des loix.
O mon cher Nérestan! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu;
Vainement pour son nom nous avons combattu.
Ressouvenir affreux dont l'horreur me dévore!
Jérusalem en cendre, hélas! fumait encore,
Lorsque dans notre asile attaqués & trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme dont brûla Sion désespérée,
S'étendit en fureur aux murs de Césarée:
Ce fut là le dernier de trente ans de revers;
Là je vis Lusignan chargé d'indignes fers:
Insensible à sa chûte, & grand dans ses misères,
Il n'étoit attendri que des maux de ses frères.

Seigneur, depuis ce temps, ce père des chrétiens
Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière :
Oublié de l'Asie, & de l'Europe entière.
Tel est son sort affreux ; & qui peut aujourd'hui,
Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui ?

NERESTAN.

Ce bonheur, il est vrai, serait d'un cœur barbare.
Que je hais le destin qui de lui nous sépare !
Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné !
Je connois ses malheurs, avec eux je suis né.
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre ;
Votre prison, la sienne, & Césarée en cendre,
Sont les premiers objets, sont les premiers revers,
Qui frappèrent mes yeux à peine encore ouverts.
Je sortois du berceau, ces images sanglantes
Dans vos tristes récits me sont encor présentes.
Au milieu des Chrétiens dans un temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi rassemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes,
Aux bras ensanglantés de nos mères tremblantes.
Nous fumes transportés dans ce palais des rois,
Dans ce même sérail, Seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zayre,
Qui depuis.... pardonnez si mon cœur en soupire ;
Qui depuis égarée en ce funeste lieu,
Pour un maître barbare abandonna son Dieu.

CHATILLON.

Telle est des musulmans la funeste prudence.
De leurs chrétiens captifs ils séduisent l'enfance ;

Et je bénis le ciel propice à nos deſſeins,
Qui dans vos premiers ans vous ſauva de leurs mains.
Mais, Seigneur, après tout, cette Zayre même,
Qui renonce aux chrétiens pour le ſoudan qui l'aime,
De ſon crédit au moins nous pourroit ſecourir :
Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir ?
M'en croirez-vous ? Le juſte, auſſi bien que le ſage,
Du crime & du malheur ſait tirer avantage.
Vous pourriez de Zayre employer la faveur
A fléchir Oroſmane, à toucher ſon grand cœur,
A nous rendre un héros, que lui-même a dû plaindre,
Que ſans doute il admire, & qui n'eſt plus à craindre.

NERESTAN.

Mais ce même héros, pour briſer ſes liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaiſſe à ces honteux moyens ?
Et quand il le voudroit, eſt-il en ma puiſſance
D'obtenir de Zayre un moment d'audience ?
Croyez-vous qu'Oroſmane y daigne conſentir ?
Le ſérail à ma voix pourra-t-il ſe r'ouvrir ?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il eſpérer d'une femme infidelle,
A qui mon ſeul aſpect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira ſa honte écrite ſur mon front ?
Seigneur, il eſt bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime.
Leurs refus ſont affreux, leurs bienfaits ſont rougir.

CHATILLON.

Songez à Luſignan, ſongez à le ſervir.

NERESTAN.

Eh bien !.... mais quels chemins juſqu'à cette infidelle.

Pourron

Pourront.... On vient à nous. Que vois-je ! ô ciel ! c'eſt elle.

SCÈNE II.

ZAYRE, CHATILLON, NERESTAN,

ZAYRE *à Néreſtan.*

C'Eſt vous, digne Français, à qui je viens parler.
Le ſoudan le permet, ceſſez de vous troubler !
Et raſſurant mon cœur qui tremble à votre approche,
Chaſſez de vos regards la plainte & le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougiſſons tous deux ;
Je ſouhaite & je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachez depuis notre naiſſance,
Une affreuſe priſon renferma notre enfance ;
Le ſort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendoit plus legers.
Il me fallut depuis gémir de votre abſence ;
Le ciel porta vos pas aux rives de la France ;
Priſonnier dans Solyme, enfin je vous revis ;
Un entretien plus libre alors m'était permis.
Eſclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du ſoudan je vivais inconnue :
Vous daignâtes bientôt, ſoit grandeur, ſoit pitié ;
Soit plutôt digne effet d'une tendre amitié,
Revoyant des Français le glorieux empire,
Y chercher la rançon de la triſte Zayre :
Vous l'apportez : le ciel a trompé vos bienfaits ;
Loin de vous dans Solyme il m'arrête à jamais.

Mais quoique ma fortune ait d'éclat & de charmes,
Je ne puis vous quitter ſans répandre des larmes.
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre ſouvenir,
Comme vous des humains ſoulager la misère,
Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère;
Vous me les rendez chers, & ces infortunés....

NERESTAN.

Vous, les protéger! vous, qui les abandonnez?
Vous, qui des Luſignan foulant aux pieds la cendre...

ZAYRE.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre
Le dernier de ce ſang, votre amour, votre eſpoir;
Oui, Luſignan eſt libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O ciel! nous reverrions notre appui, notre père!

NÉRESTAN.

Les chrétiens vous devraient une tête ſi chère!

ZAYRE.

J'avois ſans eſpérance oſé la demander:
Le généreux ſoudan veut bien nous l'accorder:
On l'amène en ces lieux.

NÉRESTAN.

Que mon ame eſt émue!

ZAYRE.

Mes larmes malgré moi me dérobent ſa vue.
Ainſi que ce vieillard j'ai langui dans les fers;
Qui ne ſait compatir aux maux qu'on a ſoufferts?

NÉRESTAN.

Grand Dieu! que de vertu dans une ame infidelle!

SCÈNE III.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN, plusieurs esclaves chrétiens.

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des chrétiens ?.. Guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.

En s'asseyant.

Suis-je libre en effet ?

ZAYRE.

Oui, Seigneur ; oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes Chrétiens.....

LUSIGNAN.

O jour ! ô douce voix !
Chatillon, c'est donc vous ? c'est vous que je revois ?
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères ?
En quels lieux sommes-nous ? Aidez mes faibles yeux

CHATILLON.

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux ;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAYRE.

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, Seigneur, & chérir la vertu.

Ce généreux Français, qui vous eſt inconnu,

En montrant Néreſtan.

Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance :
Le ſoudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler ſon grand cœur.

LUSIGNAN.

Des chevaliers Français tel eſt le caractère ;
Leur nobleſſe en tout temps me fut utile & chère.
Trop digne chevalier, quoi ! vous paſſez les mers,
Pour ſoulager nos maux, & pour briſer nos fers ?
Ah ! parlez, à qui dois-je un ſervice ſi rare ?

NÉRESTAN.

Mon nom eſt Néreſtan ; le ciel long-temps barbare,
Qui dans les fers ici me mit preſque en naiſſant,
Me fit quitter bientôt l'empire du Croiſſant.
A la cour de Louis guidé par mon courage,
De la guerre, ſous lui, j'ai fait l'apprentiſſage ;
Ma fortune & mon rang ſont un don de ce roi,
Si grand par ſa valeur, & plus grand par ſa foi.
Je le ſuivis, Seigneur, au bord de la Charente,
Lorſque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-temps captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
Venez, prince, & montrez au plus grand des monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques.
Paris va révérer le Martyr de la croix,
Et la cour de Louis eſt l'aſile des rois.

LUSIGNAN.

Hélas ! de cette cour j'ai vu jadis la gloire,
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire ;
Je combattais, Seigneur, avec Montmorency,
Melun, Destaing, de Nesle, & ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre
Je vais au Roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai souffert pour lui.
Vous généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière ;
Nérestan, Chatillon, & vous.... de qui les pleurs
Dans ces momens si chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux père,
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance ;
O mon cher Chatillon, tu dois t'en souvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

LUSIGNAN.

Hélas ! & j'étois père, & je ne pus mourir !
Veillez du haut des cieux, chers enfans que j'implore,

Sur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réſervés,
Par des barbares mains pour ſervir conſervés,
Loin d'un père accablé furent portés enſemble
Dans ce même ſérail où le ciel nous raſſemble.

CHATILLON.

Il eſt vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenois votre fille à peine en ſon berceau :
Ne pouvant la ſauver, Seigneur, j'allois moi-même
Répandre ſur ſon front l'eau ſainte du baptême,
Lorſque les Sarraſins de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout ſanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les deſtinées
Avaient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déjà de ſentir ſon malheur,
Fut dans Jéruſalem conduit avec ſa ſœur.

NERESTAN.

De quel reſſouvenir mon ame eſt déchirée !
A cet âge fatal j'étois dans Céſarée ;
Et tout couvert de ſang, & chargé de liens,
Je ſuivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous.... Seigneur !... Ce ſérail éleva votre enfance ?...
(*En les regardant.*)
Hélas ! de mes enfans auriez-vous connaiſſance ?
Ils ſeraient de votre âge, & peut-être mes yeux.......
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux ?...
Depuis quand l'avez-vous ?

ZAYRE.

Depuis que je reſpire,

Seigneur.... Eh quoi! d'où vient que votre ame
soupire ?

LUSIGNAN.

Ah ! daignez confier à mes tremblantes mains.... ?

ZAYRE.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints!
Seigneur, que faites-vous ?

LUSIGNAN.

O ciel ! ô providence !
Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance ;
Serait-il bien possible ? Oui, c'est elle... Je vois
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornait toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête :
Je revois... Je succombe à mon saisissement.

ZAYRE.

Qu'entends-je ? & quel soupçon m'agite en ce moment ?
Ah, Seigneur !...

LUSIGNAN.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes ;
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes !
Dieu mort sur cette croix, & qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu ! ce sont là de tes coups.
Quoi ! Madame, en vos mains elle était demeurée !
Quoi ! tous les deux captifs, & pris dans Césarée ?

ZAYRE.

Oui, Seigneur.

NÉRESTAN.

Se peut-il ?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet sont les vivans portraits.
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voie.
Dieu ranime mes sens trop faibles pour ma joie.
Madame... Nérestan... Soutiens-moi, Châtillon...
Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse....

NÉRESTAN.

Oui, Seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juste! heureux momens!

NÉRESTAN *se jetant à genoux.*

Ah, Seigneur! ah Zayre!

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfans.

NÉRESTAN.

Moi, votre fils!

ZAYRE.

Seigneur!

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embrassez votre père.

CHATILLON.

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère & triste famille,

Mon fils, digne héritier... Vous... hélas! vous! ma fille!
Diffipez mes foupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui feul as conduit fa fortune & la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne?
Tu pleures, malheureufe, & tu baiffes les yeux?
Tu te tais! je t'entends! ô crime! ô juftes cieux!

ZAYRE.

Je ne puis vous tromper : fous les loix d'Orofmane
Puniffez votre fille.... Elle était mufulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que fur moi!
Ah, mon fils! A ces mots j'euffe expiré fans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu foixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple, & périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes triftes enfans:
Et lorfque ma famille eft par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle eft ton ennemie!
Je fuis bien malheureux... c'eft ton père, c'eft moi,
C'eft ma feule prifon qui t'a ravi ta foi,
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, fonge au fang qui coule dans tes veines:
C'eft le fang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'eft le fang des héros, défenfeurs de ma loi;

C'eſt le ſang des Martyrs.... ô fille encor trop chère !
Connois-tu ton deſtin, ſais-tu quelle eſt ta mère,
Sais-tu bien qu'à l'inſtant que ſon flanc mit au jour
Ce triſte & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis maſſacrer par la main forcénée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras ſanglans tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphèmes,
Pour toi, pour l'univers, eſt mort en ces lieux mêmes ;
En ces lieux où mon bras le ſervit tant de fois,
En ces lieux où ſon ſang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, ce temple eſt près de ce palais.
C'eſt ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer ſous les coups de l'impie ;
C'eſt là que de ſa tombe il rappela ſa vie.
Tu ne ſaurais marcher dans cet auguſte lieu,
Tu n'y peux faire un pas, ſans y trouver ton Dieu :
Et tu n'y peux reſter ſans renier ton père,
Ton honneur qui te parle & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras, & pleurer & frémir ;
Sur ton front pâliſſant Dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur deſcendue ;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;

t je reprends ma gloire & ma félicité ;
En dérobant mon ſang à l'infidélité.

NÉRESTAN.

Je revois donc ma ſœur ! ... Et ſon ame...

ZAYRE.

Ah ! mon père !
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire

LUSIGNAN.

M'ôter, par un ſeul mot, ma honte & mes ennuis ;
Dire, je ſuis chrétienne.

ZAYRE.

Oui. ... Seigneur. ... Je le ſuis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois ſon aveu du ſein de ton empire!

SCÈNE IV.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON,
NÉRESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

MADAME, le ſoudan m'ordonne de vous dire,
Qu'à l'inſtant de ces lieux il vous faut retirer,
Et de ces vils chrétiens ſur-tout vous ſéparer.
Vous, Français, ſuivez-moi : de vous je dois ré-
pondre.

CHATILLON.

Où ſommes-nous, grand Dieu ! Quel coup vient nous
confondre !

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAYRE.

Hélas, Seigneur!

LUSIGNAN.

O vous que je n'ofe nommer,
Jurez-moi de garder un fecret fi funefte.

ZAYRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le ciel fera le refte

Fin du fecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

OROSMANE, CORASMIN,

OROSMANE.

VOUS êtiez, Corafmin, trompé par vos alarmes;
Non, Louis contre moi ne tourne point fes armes;
Les Français font laffés de chercher déformais
Des climats que pour eux le deftin n'a point faits,
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux déferts de l'aride Arabie,
Et venir arrofer, de leur fang odieux,

Ces

Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces
lieux.
Ils couvrent de vaiſſeaux la mer de la Syrie.
Louis, des bords de Chypre, épouvante l'Aſie ;
Mais j'apprends que ce roi s'éloigne de nos ports ;
De la féconde Egypte il menace les bords ;
J'en reçois à l'inſtant la premiere nouvelle.
Contre les Mamelus ſon courage l'appelle ;
Il cherche Mélédin, mon ſecret ennemi ;
Sur leurs diviſions mon trône eſt affermi.
Je ne crains plus enfin l'Egypte ni la France.
Nos communs ennemis cimentent ma puiſſance ;
Et prodigues d'un ſang qu'ils devraient ménager,
Prennent en s'immolant le ſoin de me venger.
Relâche ces chrétiens ; ami, je les délivre ;
Je veux plaire à leur maître, & leur permets de vivre
Je veux que ſur la mer on les mène à leur roi,
Que Louis me connoiſſe, & reſpecte ma foi.
Mène-lui Luſignan ; dis-lui que je lui donne
Celui que la naiſſance allie à ſa couronne,
Celui que par deux fois mon père avait vaincu ;
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux chrétiens. . . .

OROSMANE.

Son nom n'eſt point à craindre.

CORASMIN.

Mais, Seigneur, ſi Louis. . . .

OROSMANE.

Il n'eſt plus tems de feindre.

Zayre l'a voulu ; c'eſt aſſez : & mon cœur ,
En donnant Luſignan , le donne à mon vainqueur.
Louis eſt peu pour moi ; je fais tout pour Zayre ;
Nul autre ſur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger , c'eſt à moi d'adoucir
Le déplaiſir mortel qu'elle a dû reſſentir,
Quand , ſur les faux avis des deſſeins de la France ;
J'ai fait à ces chrétiens un peu de violence.
Que dis-je ? Ces momens perdus dans mon conſeil ,
Ont de ce grand hymen ſuſpendu l'appareil :
D'une heure encor , ami , mon bonheur ſe diffère :
Mais j'emploirai du moins ce tems à lui complaire.
Zayre ici demande un ſecret entretien
Avec ce Néreſtan , ce généreux chrétien. . . .

CORASMIN.

Et vous avez , Seigneur, encor cette indulgence?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux eſclaves dans l'enfance ;
Ils ont porté mes fers, ils ne ſe verront plus ;
Zayre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défends point ; je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du ſérail la contrainte cruelle.
J'ai mépriſé ces loix , dont l'âpre auſtérité
Fait d'une vertu triſte une néceſſité
Je ne ſuis point formé du ſang aſiatique ;
Né parmi les rochers au ſein de la Taurique ,
Des Scythes mes ayeux je garde la fierté ,
Leurs mœurs , leurs paſſions , leur généroſité :
Je conſens qu'en partant Néreſtan la revoie ;

Je veux que tous les cœurs ſoient heureux de ma joie.
Après ce peu d'inſtans volés à mon amour,
Tous ſes momens, ami, ſont à moi ſans retour.
Va, ce chrétien attend, & tu peux l'introduire.
Preſſe ſon entretien, obéis à Zayre.

SCÈNE II.

CORASMIN, NÉRESTAN.

CORASMIN.

En ces lieux, un moment tu peux encor reſter.
Zayre à tes regards viendra ſe préſenter.

SCÈNE III.

NÉRESTAN *ſeul.*

En quel état, ô ciel! en quels lieux je la laiſſe!
O ma religion! ô mon père! ô tendreſſe!...
Mais je la vois.

SCÈNE IV.

ZAYRE, NÉRESTAN.

NÉRESTAN.

Ma ſœur, je puis donc vous parler;
Ah! dans quel temps le ciel nous voulut raſſembler!

Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

ZAYRE.

Dieu ! Lusignan ?

NÉRESTAN.

Il touche à son heure dernière.
Sa joie en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts ;
Et cette émotion, dont son ame est remplie,
A bientôt épuisé les sources de sa vie.
Mais pour comble d'horreurs à ces derniers momens,
Il doute de sa fille, & de ses sentimens ;
Il meurt dans l'amertume, & son ame incertaine
Demande en soupirant si vous êtes chrétienne.

ZAYRE.

Quoi, je suis votre sœur, & vous pouvez penser
Qu'à mon sang, à ma loi, j'aille ici renoncer ?

NÉRESTAN.

Ah, ma sœur ! cette loi n'est pas la votre encore ;
Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore ;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux,
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les cieux.
Jurez par nos malheurs, & par votre famille,
Par ces martyrs sacrés, de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAYRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore
Par sa loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
De vivre désormais sous cette sainte loi....

Mais, mon cher frère.... Hélas ! que veut-elle de moi ?

Que faut-il ?

NÉRESTAN.

Détester l'empire de vos maîtres ;

Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,

Qui né près de ce murs est mort ici pour nous,

Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.

Est-ce à moi d'en parler ? Moins instruit que fidèle.

Je ne suis qu'un soldat, & je n'ai que du zèle ;

Un pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux,

Vous apporter la vie, & dessiller vos yeux.

Songez à vos sermens ; & que l'eau du baptême

Ne vous apporte point la mort & l'anathème.

Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.

Mais à quel titre, ô ciel ! faut-il donc l'obtenir ?

A qui le demander dans ce sérail profane ?....

Vous, le sang de vingt rois, esclave d'Orosmane !

Parente de Louis, fille de Lusignan !

Vous chrétienne, & ma sœur, esclave d'un soudan !

Vous m'entendez.... je n'ose en dire davantage :

Dieu, nous réserviez-vous à ce dernier outrage ?

ZAYRE.

Ah ! cruel ! poursuivez, vous ne connaissez pas

Mon secret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.

Mon frère, ayez pitié d'une sœur égarée,

Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée.

Je suis chrétienne, hélas !... j'attends avec ardeur

Cette eau sainte, cette eau, qui peut guérir mon
cœur.
Non, je ne ferai point indigne de mon frère,
De mes ayeux, de moi, de mon malheureux père.
Mais parlez à Zayre, & ne lui cachez rien,
Dites.... quelle est la loi de l'empire chrétien ?...
Quelle est le châtiment pour une infortunée,
Qui loin de ses parens aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Auroit touché son ame, & s'unirait à lui ?

NÉRESTAN.

O ciel ! que dites-vous ? Ah ! la mort la plus prompte
Devrait. . . .

ZAYRE.

C'en est assez, frappe, & préviens ta honte,

NÉRESTAN.

Qui ? vous, ma sœur ?

ZAYRE.

C'est moi que je viens d'accuser.
Orosmane m'adore... & j'allais l'épouser.

NÉRESTAN.

L'épouser ! est-il vrai, ma sœur? Est-ce vous même ?
Vous, la fille des rois ?

ZAYRE.

Frappe, dis-je ; je l'aime.

NÉRESTAN.

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, & vous la méritez :
Et si je n'écoutais que ta honte & ma gloire,
L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire,

Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce palais, j'irais au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De ſon indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel ! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre,
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs,
Zayre, cependant, ma ſœur, ſon alliée,
Au tyran d'un ſérail par l'hymen eſt liée ?
Et je vais donc apprendre à Luſignan trahi,
Qu'un Tartare eſt le Dieu que ſa fille a choiſi ?
Dans ce moment affreux, hélas ! ton père expire
En demandant à Dieu le ſalut de Zayre.

ZAYRE.

Arrête, mon cher frère...., arrête, connais-moi;
Peut-être que Zayre eſt digne encor de toi.
Mon frère, épargne-moi cet horrible langage;
Ton courroux, ton reproche, eſt un plus grand outrage,
Plus ſenſible pour moi, plus dur que ce trépas,
Que je te demandais, & que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage;
Tu ſouffres, je le vois; je ſouffre d'avantage.
Je voudrais que du ciel le barbare ſecours,
De mon ſang, dans mon cœur, eût arrêté le cours;
Le jour qu'empoiſonné d'une flamme profane,

Ce pur sang des chrétiens brûla pour Orosmane ;
Le jour que de ta sœur Orosmane charmé...
Pardonnez-moi, chrétiens ; qui ne l'aurait aimé ?
Il faisait tout pour moi, son cœur m'avait choisie ;
Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie.
C'est lui qui des chrétiens a ranimé l'espoir :
C'est à lui qui je dois le bonheur de te voir :
Pardonne ; ton courroux, mon père, ma tendresse,
Mes sermens, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,
Me servent de supplice, & ta sœur en ce jour
Meurt de son repentir plus que de son amour.

NERESTAN.

Je te blâme, & te plains ; crois-moi, la Providence
Ne te laissera point périr sans innocence :
Je te pardonne, hélas ! ces combats odieux ;
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux :
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages
Soutiendra ce roseau plié par les orages.
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare & lui ton cœur soit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidèle, ou périras martyre.
Achève donc ici ton serment commencé ;
Achève, & dans l'horreur dont ton cœur est pressé ;
Promets au roi Louis, à l'Europe, à ton père,
Au Dieu qui déjà parle à ce cœur si sincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux,
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne,
Et que Dieu par ses mains t'adopte & te soutienne;

Le promets-tu, Zayre ?....

ZAYRE.

Oui je te le promets :
Rends-moi chrétienne & libre; à tout je me ſoumets.
Va, d'un père expirant, va fermer la paupière ;
Va, je voudrais te ſuivre, & mourir la première.

NERESTAN.

Je pars, adieu, ma ſœur, adieu : puiſque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt, par un heureux baptême,
T'arracher aux enfers, & te rendre à toi-même.

SCÈNE V.

ZAYRE *ſeule.*

ME voilà ſeule, ô Dieu ! que vais-je devenir ?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir.
Hélas ! ſuis-je en effet Françaiſe, ou Muſulmane ?
Fille de Luſignan, ou femme d'Oroſmane ?
Suis-je amante, ou chrétienne ? O ſermens que j'ai faits !
Mon père, mon pays, vous ſerez ſatisfaits !
Fatime ne vient point. Quoi ! dans ce trouble extrême,
L'univers m'abandonne ! on me laiſſe à moi-même !
Mon cœur peut-il porter, ſeul & privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impoſe aujourd'hui ?
A ta loi, Dieu puiſſant, oui, mon ame eſt rendue ;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.

Cher amant ! ce matin l'aurais-je pu prévoir,
Que je duſſe aujourd'hui redouter de te voir ?
Moi qui de tant de feux juſtement poſſédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre ſoin, d'autre idée
Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te ſouhaiter, attendre ton retour !
Hélas ! & je t'adore, & t'aimer eſt un crime !

SCÈNE VI.

ZAYRE, OROSMANE.

OROSMANE.

PARAISSEZ, tout eſt prêt, & l'ardeur qui m'anime,
Ne ſouffre plus, Madame, aucun retardement;
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant;
Les parfums de l'encens rempliſſent la moſquée;
Du Dieu de Mahomet la puiſſance invoquée
Confirme mes ſermens, & préſide à mes feux.
Mon peuple proſterné pour vous offre ſes vœux.
Tout tombe à vos genoux; vos ſuperbes rivales!
Qui diſputaient mon cœur, & marchaient vos égales,
Heureuſes de vous ſuivre, & de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
Le trône, les feſtins, & la cérémonie,
Tout eſt prêt; commencez le bonheur de ma vie.

ZAYRE.

Où ſuis-je ! malheureuſe, ô tendreſſe ! ô douleur !

OROSMANE.

Venez.

ZAYRE.

Où me cacher ?

OROSMANE.

Que dites-vous ?

ZAYRE.

Seigneur !...

OROSMANE.

Donnez-moi votre main, daignez, belle Zayre...

ZAYRE.

Dieu de mon père ! hélas ! que pourrai-je lui dire ?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flamme, & mon bonheur !...

ZAYRE.

Hélas !

OROSMANE.

Ce trouble à mes desirs vous rend encor plus chère.
D'une vertu modeste il est le caractère.
Digne & charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAYRE.

Fatime, soutiens moi...
Seigneur...

OROSMANE.

O ciel ! eh quoi !

ZAYRE.

Seigneur, cet hymenée
Etait un bien suprême à mon ame étonnée.

Je n'ai point recherché le trône & la grandeur.
Qu'un ſentiment plus juſte occupait tout mon cœur !
Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et mépriſant pour vous les trônes de l'Aſie,
Seule, & dans un déſert auprès de mon époux,
J'euſſe pu ſous mes pieds les fouler avec vous.
Mais... Seigneur... ces chrétiens...

OROSMANE,

Ces chrétiens.... Quoi ! Madame,
Qu'auraient donc de commun cette ſecte & ma flamme ?

ZAYRE.

Luſignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens ſa vie & ſes malheurs.

OROSMANE.

Eh bien ! quel intérêt ſi preſſant & ſi tendre,
A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre ?
Vous n'êtes point chrétienne ; élevée en ces lieux,
Vous ſuivez dès long-tems la foi de mes ayeux.
Un vieillard qui ſuccombe au poids de ſes années,
Peut-il troubler ici vos belles deſtinées ?
Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
Doit ſe perdre avec moi dans des momens ſi doux.

ZAYRE.

Seigneur, ſi vous m'aimez, ſi je vous étais chère...

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah Dieu !

ZAYRE.

Souffrez que l'on diffère
Permettez que ces nœuds, par vos mains aſſemblés...

OROSMANE.

OROSMANE.

Que dites-vous ? ô ciel ! eſt-ce vous qui parlez,
Zayre ?

ZAYRE.

Je ne puis ſoutenir ſa colère.

OROSMANE.

Zayre !

ZAYRE.

Il m'eſt affreux, Seigneur, de vous déplaire;
Excuſez ma douleur.... Non; j'oublie à la fois,
Et tout ce que je ſuis & tout ce que je dois.
Je ne puis ſoutenir cet aſpect qui me tue.
Je ne puis.... Ah ! ſouffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon déſeſpoir, & l'horreur où je ſuis.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VII.

OROSMANE CORASMIN.

OROSMANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuſe aux tranſports de mon ame offenſée.
Eſt-ce à moi que l'on parle ? ai-je bien entendu ?
Eſt-ce moi qu'elle fuit ? ô ciel ! & qu'ai-je vu ?
Coraſmin, quel eſt donc ce changement extrême ?
Je la laiſſe échapper ! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous ſeul cauſez ſon trouble, & vous vous en plaignez.
Vous accuſez, Seigneur, un cœur où vous regnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette
fuite,
Cette douleur ſi ſombre en ſes regards écrite !
Si c'était ce Français ! .... quel ſoupçon ! quelle
horreur !
Quelle lumière affreuſe a paſſé dans mon cœur !
Hélas ! je repouſſais ma juſte défiance :
Un barbare, un eſclave, aurait cette inſolence ?
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un eſclave chrétien ?
Mais, parle, tu pouvais obſerver ſon viſage,
Tu pouvais de ſes yeux entendre le langage :
Ne me déguiſe rien, mes feux ſont-ils trahis ?
Apprends-moi mon malheur ... tu trembles .... tu
frémis ....
C'en eſt aſſez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos alarmes.
Il eſt vrai que ſes yeux ont verſé quelques larmes ;
Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien obſervé
Qui doive ....

OROSMANE.

A cet affront je ſerais réſervé ?
Non, ſi Zayre, ami, m'avait fait cette offenſe,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaiſir ſecret de ſon cœur agité,
Si ce cœur eſt perfide auroit-il éclaté ?
Ecoute, garde-toi de ſoupçonner Zayre.
Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, ſoupire ;

Que m'importe après tout le ſujet de ſes pleurs ?
Qui ſait ſi l'amour même entre dans ſes douleurs ?
Et qu'ai-je à redouter d'un eſclave infidelle,
Qui demain pour jamais ſe va ſéparer d'elle ?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos loix,
Qu'il jouît de ſa vue une ſeconde fois ?
Qu'il revînt en ces lieux ?

OROSMANE.

Qu'il revînt, lui, ce traître ?
Qu'aux yeux de ma maîtreſſe il osât reparaître ?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni ;
Mais verſant à ſes yeux le ſang qui m'a trahi :
Déchiré devant elle, & ma main dégoutante
Confondrait dans ſon ſang le ſang de ſon amante.....
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé ;
Il eſt né violent, il aime, il eſt bleſſé.
Je connais mes fureurs, & je crains ma faibleſſe ;
A des troubles honteux je ſens que je m'abaiſſe.
Non, c'eſt trop ſur Zayre arrêter un ſoupçon ;
Non, ſon cœur n'eſt point fait pour une trahiſon ;
Mais ne crois pas non plus que le mien s'aviliſſe
A ſouffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi :
Les éclairciſſemens ſont indignes de moi.
Il vaut mieux ſur mes ſens reprendre un juſte empire ;
Il vaut mieux oublier juſqu'au nom de Zayre.
Allons, que le ſérail ſoit fermé pour jamais :
Que la terreur habite aux portes du palais ;

Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.
Des rois de l'Orient suivons l'antique usage.
On peut pour son esclave, oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté;
Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse:
Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
Ce sexe dangereux, qui veut tout asservir,
S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

QUE je vous plains, Madame, & que je vous admire!
C'est le Dieu des chrétiens, c'est Dieu qui vous inspire;
Il donnera la force à vos bras languissans,
De briser des liens si chers & si puissans.

ZAYRE.

Eh! pourrai-je achever ce fatal sacrifice?

FATIME.

Vous demandez sa grace, il vous doit sa justice;

De votre cœur docile il doit prendre le ſoin.

ZAYRE.

Jamais de ſon appui je n'eus tant de beſoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguſte famille,
Le Dieu que vous ſervez vous adopte pour fille;
Vous êtes dans ſes bras, il parle à votre cœur;
Et quand ce ſaint pontife, organe du Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane ....

ZAYRE.

Ah! j'ai porté la mort dans le ſein d'Oroſmane.
J'ai pu déſeſpérer le cœur de mon amant!
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment!
Mon Dieu, vous l'ordonnez, j'euſſe été trop heureuſe.

FATIME.

Quoi! vous regretteriez cette chaîne honteuſe,
Hazarder la victoire, ayant tant combattu!

ZAYRE.

Victoire infortunée! inhumaine vertu!
Non, tu ne connais pas ce que je ſacrifie.
Cet amour ſi puiſſant, ce charme de ma vie,
Dont j'eſpérais, hélas! tant de félicité,
Dans toute ſon ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes bleſſures cruelles;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choiſit ſon ſéjour;
Je lui crie en pleurant, ôte-moi mon amour:
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même;
Mais, Fatime, à l'inſtant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans, que toujours je revois,

Se montrent dans mon ame entre le ciel & moi.

Eh bien, race des rois dont le ciel me fit naître,
Père, mère, chrétiens, vous, mon Dieu, vous mon maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours, qui ne font plus pour lui!
Que j'expire innocente, & qu'une main fi chère,
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière.
Ah! que fait Orofmane? Il ne s'informe pas,
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas;
Il me fuit, il me laiffe, & je n'y peux furvivre.

FATIME.

Quoi! vous, fille des rois, que vous prétendez fuivre,
Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui.....

ZAYRE.

Eh! pourquoi mon amant n'eft-il pas né pour lui?
Orofmane eft-il fait pour être fa victime?
Dieu pourrait-il haïr un cœur fi magnanime?
Généreux, bienfaifant, jufte, plein de vertus,
S'il étoit né chrétien, que ferait-il de plus?
Et plût à Dieu du moins que ce faint interprète,
Ce miniftre facré, que mon ame fouhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer!
Je ne fais, mais enfin, j'ofe encor efpérer,
Que ce Dieu dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouverait point une telle alliance;
Peut-être de Zayre en fecret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré;
Peut-être en me laiffant au trône de Syrie,
Il foutiendrait par moi les chrétiens de l'Afie.

Fatime, tu le fais, ce puiſſant Saladin,
Qui ravit à mon ſang l'empire du Jourdain,
Qui fit comme Oroſmane admirer ſa clémence,
Au ſein d'une chrétienne il avait pris naiſſance.

FATIME.

Ah! ne voyez-vous pas que pour vous conſoler....

ZAYRE.

Laiſſe-moi; je vois tout; je meurs ſans m'aveugler:
Je vois que mon pays, mon ſang, tout me condamne:
Que je ſuis Luſignan, que j'adore Oroſmane;
Que mes vœux, que mes jours à ſes jours ſont liés.
Je voudrois quelquefois me jeter à ſes pieds,
De tout ce que je ſuis faire un aveu ſincère.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expoſe les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

ZAYRE.

Ah! ſi tu connaiſſais le grand cœur d'Oroſmane!

FATIME.

Il eſt le protecteur de la loi muſulmane,
Et plus il vous adore, & moins il peut ſouffrir
Qu'on vous oſe annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en ſecret va ſe rendre,
Et vous avez promis....

ZAYRE.

Et bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce ſecret:

Hélas ! qu'à mon amant je le tais à regret !
Et pour comble d'horreur je ne ſuis plus aimée.

SCÈNE II.

OROSMANE, ZAYRE.

OROSMANE.

MAdame, il fut un temps où mon ame charmée,
Ecoutant ſans rougir des ſentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, Madame, & votre maître,
Soupirant à vos pieds devait s'attendre à l'être.
Vous ne m'entendrez point, amant faible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous ;
Cruellement bleſſé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand pour m'abaiſſer à feindre
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains ſera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendreſſe,
A chercher des raiſons dont la flatteuſe adreſſe,
A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous ramene un amant qui ne vous connaît plus ;
Et qui craignant ſur-tout qu'à rougir on l'expoſe,
D'un refus outrageant veut ignorer la cauſe.
Madame, c'en eſt fait, un autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait préſenter ;
Une autre aura des yeux, & va du moins connaître
De quel prix mon amour & ma main devaient être,

Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y résout.
Apprenez qu'Orosmane est capable de tout,
Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vue
Mourir désespéré de vous avoir perdue,
Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAYRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes!
Tu veux commander seul à mes sens éperdus...
Eh bien, puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur....

OROSMANE.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le desirez,
Que sous une autre loi.... Zayre, vous pleurez?

ZAYRE.

Ah! Seigneur, Ah! du moins, gardez de jamais croire
Que du rang d'un soudan je regrette la gloire;
Je sais qu'il faut vous perdre & mon sort l'a voulu;
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu.
Me punisse à jamais ce ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane!

OROSMANE.

Zayre, vous m'aimez!

ZAYRE.

Dieu! si je l'aime, hélas!

OROSMANE.

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas!

Vous m'aimez ? Eh, pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A dechirer le cœur d'un amant si fidelle ?
Je me connaiſſais mal ; oui, dans mon déſeſpoir,
J'avais cru ſur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur eſt bien loin d'un pouvoir ſi funeſte.
Zayre, que jamais la vengeance céleſte
Ne donne à ton amant enchaîné ſous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi !
Qui, moi ? que ſur mon trône une autre fût placée ?
Non, je n'en eus jamais la fatale penſée :
Pardonne à mon courroux, à mes ſens interdits,
Ces dédains affectés, & ſi bien démentis ;
C'eſt le ſeul déplaiſir que jamais dans ta vie,
Le ciel aura voulu que ta tendreſſe eſſuie.
Je t'aimerai toujours.... Mais d'où vient que ton cœur,
En partageant mes feux, différait mon bonheur ?
Parle, était-ce un caprice ? Eſt-ce crainte d'un maître,
D'un ſoudan, qui pour toi veut renoncer à l'être ?
Serait-ce un artifice ? Épargne-toi ce ſoin ;
L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin
Qu'il ne ſouille jamais le ſaint nœud qui nous lie !
L'art le plus innocent tient de la perfidie.
Je n'en connus jamais, & mes ſens déchirés,
Pleins d'un amour ſi vrai...

ZAYRE.

Vous me déſeſpérez.

Vous m'êtes cher, ſans doute, & ma tendreſſe extrême
Eſt le comble des maux pour ce cœur qui vous aime

OROSMANE.

O ciel! expliquez-vous. Quoi! toujours me troubler?
Se peut-il?...

ZAYRE.

Dieu puiſſant, que ne puis-je parler!

OROSMANE.

Quel étrange ſecret me cachez-vous, Zayre?
Eſt-il quelque chrétien qui contre moi conſpire?
Me trahit-on? parlez.

ZAYRE.

Eh! peut-on vous trahir!
Seigneur, entr'eux & vous vous me verriez courir.
On ne vous trahit point, pour vous rien n'eſt à craindre;
Mon malheur eſt pour moi, je ſuis la ſeule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre? grand Dieu!

ZAYRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant un grace de vous.

OROSMANE.

Une grace! ordonnez, & demandez ma vie.

ZAYRE.

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie!

Orosmane.... Seigneur.... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune,..
Demain, tous mes secrets vous seront révélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô ciel, vous m'accablez!
Pouvez-vous?...

ZAYRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore
Ne me refusez pas la grace que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez;
J'y consens; il en coûte à mes sens désolés.
Allez, souvenez-vous que je vous sacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAYRE.

Et me parlant ainsi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien, vous me quittez, Zayre?

ZAYRE.

Hélas, Seigneur!

SCÈNE III.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! c'est trop tôt chercher ce solitaire azile,

C'est

C'eſt trop tôt abuſer de ma bonté facile ;
Et plus j'y penſe , Ami , moins je puis concevoir
Le ſujet ſi caché de tant de déſeſpoir.
Quoi donc ! par ma tendreſſe élevée à l'empire ,
Dans le ſein du bonheur , que ſon ame deſire ,
Près d'un amant qu'elle aime , & qui brûle à ſes pieds ,
Ses yeux remplis d'amour , de larmes ſont noyés !
Je ſuis bien indigné de voir tant de caprices.
Mais moi-même, après tout, eus-je moins d'injuſtices ?
Ai-je été moins coupable à ſes yeux offenſés ?
Eſt-ce à moi de me plaindre ? On m'aime, c'eſt aſſez.
Il me faut expier , par un peu d'indulgence ,
De mes tranſports jaloux l'injurieuſe offenſe.
Je me rends ; je le vois ſon cœur eſt ſans détours ;
La nature naïve anime ſes diſcours.
Elle eſt dans l'âge heureux où règne l'innocence ;
A ſa ſincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime ſans doute ; oui , j'ai lu devant toi ,
Dans ſes yeux attendris , l'amour qu'elle a pour moi ;
Et ſon ame éprouvant cette ardeur qui me touche ,
Vingt fois pour me le dire a volé ſur ſa bouche.
Qui peut avoir un cœur aſſez traître , aſſez bas ,
Pour montrer tant d'amour , & ne le ſentir pas ?

SCÈNE IV.

OROSMANE, CORASMIN, MÉLÉDOR.

MÉLÉDOR.

CETTE lettre, Seigneur, à Zayre adreſſée,
Par vos gardes ſaiſie, & dans mes mains laiſſée...

OROSMANE.

Donne... qui la portait?... Donne.

MÉLÉDOR.

Un de ces chrétiens,
Dont vos bontés, Seigneur, ont briſés les liens:
Au ſérail, en ſecret, il allait s'introduire;
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas! que vais-je lire?
Laiſſe-nous... je frémis.

SCÈNE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

CETTE lettre, Seigneur,
Pourra vous éclairer, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! liſons; ma main tremble, & mon ame étonnée

Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons... « Chère Zayre, il est tems de nous voir :
» Il est vers la mosquée une secrete issue,
» Où vous pouvez sans bruit, & sans être aperçue,
» Tromper vos surveillans, & remplir notre espoir :
» Il faut tout hazarder, vouz connaissez mon zèle :
» Je vous attends, je meurs, si vous n'êtes fidèle,
Eh bien, cher Corasmin, que dis-tu ?

CORASMIN.

Moi, Seigneur ?
Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahison horrible !
Seigneur, à cet affront vous êtes insensible ?
Vous, dont le cœur tantôt, sur un simple soupçon,
D'une douleur si vive a reçu le poison ?
Ah ! sans doute, l'horreur d'une action si noire
Vous guérit d'un amour qui blessait votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin :
Montre-lui cet écrit.... Qu'elle tremble.... & soudain,
De cent coups de poignard que l'infidèle meure.
Mais avant de frapper.... Ah ! cher ami, demeure,
Demeure, il n'est pas tems. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené... non... je ne veux plus rien...

Je me meurs... Je ſuccombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un ſi ſanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu, ce ſecret plein d'horreur !
Ce ſecret qui peſait à ſon infame cœur !
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
Elle veut quelques temps ſe ſouſtraire à ma vue.
Je me fais cet effort, je la laiſſe ſortir ;
Elle part en pleurant... & c'eſt pour me trahir.
Quoi, Zayre !

CORASMIN.

Tout ſert à redoubler ſon crime ;
Seigneur, n'en ſoyez pas l'innocente victime,
Et de vos ſentimens rappelant la grandeur....

OROSMANE.

C'eſt-là ce Néreſtan, ce héros plein d'honneur
Ce chrétien ſi vanté, qui rempliſſait Solime
De ce faſte impoſant de ſa vertu ſublime !
Je l'admirais moi-même, & mon cœur combattu
S'indignait qu'un chrétien m'égalât en vertu.
Ah ! qu'il va me payer ſa fourbe abominable !
Mais Zayre, Zayre eſt cent fois plus coupable.
Une eſclave chrétienne, & que j'ai pu laiſſer
Dans les plus vils emplois languir ſans l'abaiſſer !
Une eſclave ! Elle fait ce que j'ai fait pour elle.
Ah malheureux !

CORASMIN.

Seigneur, ſi vous ſouffrez mon zèle,
Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler,

Vous vouliez...

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler.
Allez, volez, esclave, & m'amenez Zayre.

CORASMIN.

Hélas ! en cet état que pourrez-vous lui dire ?

OROSMANE.

Je ne sais, cher ami, mais je prétends la voir.

CORASMIN.

Ah ! Seigneur, vous allez dans votre désespoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes.
Vos bontés contre vous lui donneront des armes ;
Et votre cœur séduit, malgré tous vos soupçons
Pour la justifier cherchera des raisons.
M'en croirez-vous ? cachez cette lettre à sa vue.
Prenez pour la lui rendre une main inconnue.
Par-là, malgré la fraude & les déguisemens,
Vos yeux démêleront ses secrets sentimens,
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penses-tu qu'en effet Zayre me trahisse ?...
Allons, quoi qu'il en soit, je vais tenter mon sort.
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien,
Un cœur tel que le vôtre....

OROSMANE.

Ah ! n'en redoute rien,

A ſon exemple, hélas ! ce cœur ne ſaurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de ſavoir me contraindre :
Oui, puiſqu'elle m'abaiſſe à connaître un rival, ..
Tiens reçois ce billet à tous trois ſi fatal :
Va, choiſis pour le rendre un eſclave fidelle,
Mets en de ſûres mains cette lettre cruelle ;
Va, cours.... Je ferai plus, j'éviterai ſes yeux ;
Qu'elle n'approche pas... C'eſt elle, juſtes cieux !

SCÈNE VI.

OROSMANE, ZAYRE, CORASMIN.

ZAYRE.

SEIGNEUR, vous m'étonnez ; quelle raiſon ſoudaine,
Quel ordre ſi preſſant près de vous me ramène ?

OROSMANE.

Eh bien, Madame, il faut que vous m'éclairciſſiez,
Cet ordre eſt important plus que vous ne croyez ;
Je me ſuis conſulté... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon ſort & le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon ſceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon reſpect, mes ſoins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnoiſſance.
Votre cœur, par un maître attaqué chaque jour,
Vaincus par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre ame, avec vous il eſt tems que je liſe,
Il faut que ſes replis s'ouvrent à ma franchiſe.

Jugez-vous : répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma ſincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puiſſance
L'emporte ſur mes ſoins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, & dans ce même inſtant,
Ta grace eſt dans mon cœur ; prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'inſolent qui t'adore :
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra ſe détourner,
Que c'eſt le ſeul moment où je peux pardonner.

ZAYRE.

Vous, Seigneur ! vous oſez me tenir ce langage ?
Vous cruel !.... Apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, eſt né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeſte flamme ;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je deſcends de me juſtifier.
J'ignore ſi le ciel, qui m'a toujours trahie,
A deſtiné pour vous ma malheureuſe vie.
Quoi qu'il puiſſe arriver, je jure par l'honneur,
Qui, non moins que l'amour, eſt gravé dans mon cœur ;
Je jure que Zayre à ſoi-même rendue,
Dès rois les plus puiſſans déteſterait la vue.
Que tout autre, après vous, me ſerait odieux.
Voulez-vous plus ſavoir, & me connaître mieux ?
Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proie,

Ce cœur déſeſpéré devant vous ſe déploie.
Sachez donc qu'en ſecret il penſait malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui;
Qu'il ſoupirait pour vous avant que vos tendreſſes
Vinſſent juſtifier mes naiſſantes faibleſſes;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin, lorſque vous m'ignoriez;
Qu'il n'eût jamais que vous, n'aura que vous pour maître.
J'en atteſte le ciel, que j'offenſe peut-être;
Et ſi j'ai mérité ſon éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi? des plus tendres feux ſa bouche encor m'aſſure!
Quel excès de noirceur! Zayre!... ah la parjure!
Quand de ſa trahiſon j'ai la preuve en ma main!

ZAYRE.

Que dites-vous? Quel trouble agite votre ſein?

OROSMANE.

Je ne ſuis point troublé. Vous m'aimez?

ZAYRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche,
D'un feu ſi tendrement déclaré chaque jour?
Vous me glacez de crainte en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez?

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma tendreffe ?
Mais encor une fois quelle fureur vous preffe ?
Quels regards effrayans vous me lancez ! hélas !
Vous doutez de mon cœur ?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

SCÈNE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AMI, fa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'eft pas démentie ;
Tranquille dans le crime & fauffe avec douceur,
Elle a jufques au bout foutenu fa noirceur.
As-tu trouvé l'efclave ? as-tu fervi ma rage ?
Connaîtrai-je à la fois fon crime & mon outrage ?

CORASMIN.

Oui je viens d'obéir, mais vous ne pouvez pas
Soupirer deformais pour fes traîtres appas :
Vous la verrez fans doute avec indifférence,
Sans que le repentir fuccède à la vengeance,
Sans que l'amour fur vous en repouffe les traits.

OROSMANE.

Corafmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous ? ô ciel ! vous ?

OROSMANE.

Je vois un rayon d'eſpérance.
Cet odieux chrétien, l'élève de la France,
Eſt jeune, impatient, léger, préſomptueux,
Il peut croire aiſément ſes téméraires vœux :
Son amour indiſcret, & plein de confiance,
Aura des ſes ſoupirs haſardé l'inſolence :
Un regard de Zayre aura pu l'aveugler :
Sans doute il eſt aiſé de s'en laiſſer troubler :
Il croit qu'il eſt aimé ; c'eſt lui ſeul qui m'offenſe ;
Peut-être ils ne ſont pas tous deux d'intelligence.
Zayre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaiſir mortel.
Coraſmin, écoutez... Dès que la nuit plus ſombre
Aux crimes des mortels viendra prêter ſon ombre,
Si-tôt que ce chrétien, chargé de mes bienfaits,
Néreſtan, paraîtra ſous les murs du palais,
Ayez ſoin qu'à l'inſtant la garde le ſaiſiſſe,
Qu'on prépare pour lui le plus honteux ſupplice,
Et que chargé de fers il me ſoit préſenté.
Laiſſez, ſur-tout, laiſſez, Zayre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime !
Ma fureur eſt plus grande, & j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me ſuis plongé ;
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

OROSMANE, CORASMIN.

Un Esclave.

OROSMANE.

ON l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains est le sort de ton maître;
Donne-lui le billet de ce traître chrétien;
Rends moi compte de tout, examine-la bien.
Porte-moi sa réponse. On approche.... c'est elle.

A Corasmin.

Viens, d'un malheureux prince, ami tendre & fidèle,
Viens m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.

SCÈNE II.

ZAYRE, FATIME, l'Esclave.

ZAYRE.

EH qui peut me parler dans l'état où je suis?
A tant d'horreurs, hélas! qui pourra me soustraire?

Le férail eft fermé ! Dieu ! fi c'était mon frère !
Si la main de ce Dieu pour foutenir ma foi,
Par des chemins cachés, le conduifait vers moi !
Quel efclave inconnu fe préfente à ma vue ?

L'ESCLAVE.

Cette lettre en fecret à mes mains parvenue,
Pourra vous affurer de ma fidélité.

ZAYRE.

Donne.

Elle lit.

FATIME *à part, pendant que Zayre lit.*

Dieu tout-puiffant ! éclate en ta bonté ;
Fais defcendre ta grace en ce féjour profane ;
Arrache ma princeffe au barbare Orofmane!

ZAYRE *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME *à l'efclave.*

Allez, retirez-vous ;
On vous rappellera, foyez prêt, laiffez-nous.

SCÈNE III.

ZAYRE, FATIME.

ZAYRE.

LIS ce billet : hélas ! dis-moi ce qu'il faut faire ;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

FATIME.

Dites plutôt, madame, aux ordres éternels.

D'un

D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ſes autels.
Ce n'eſt point Néreſtan, c'eſt Dieu qui vous appelle.

ZAYRE.

Je le ſais, à ſa voix je ne ſuis point rebelle,
J'en ai fait le ſerment : mais puis-je m'engager,
Moi, les chrétiens, mon frère, en un ſi grand danger ?

FATIME.

Ce n'eſt point leur danger dont vous êtes troublée,
Votre amour parle ſeul à votre ame ébranlée.
Je connais votre cœur ; il penſerait comme eux,
Il haſarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah ! connaiſſez du moins l'erreur qui vous engage,
Vous tremblez d'offenſer l'amant qui vous outrage.
Quoi ! ne voyez-vous pas toutes ſes cruautés,
Et l'ame d'un Tartare, à travers ſes bontés ?
Ce tigre encor farouche au ſein de ſa tendreſſe,
Même en vous adorant menaçait ſa maîtreſſe...
Et votre cœur encore ne s'en peut détacher !
Vous ſoupirez pour lui ?

ZAYRE.

Qu'ai-je à lui reprocher ?
C'eſt moi qui l'offenſais, moi qu'en cette journée
Il a vu ſouhaiter ce fatal hymenée ;
Le trône était tout prêt, le temple était paré,
Mon amant m'adorait, & j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler ſous ſa puiſſance,
J'ai de ſes ſentimens bravé la violence ;
J'ai ſoumis ſon amour, il fait ce que je veux ;

Il m'a facrifié fes tranfports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour, dont votre ame eft bleffée,
Peut-il en ce moment remplir votre penfée ?

ZAYRE.

Ah ! Fatime, tout fert à me défefpérer :
Je fais que du férail rien ne peut me tirer ;
Je voudrais des chrétiens voir l'heureufe contrée,
Quitter ce lieu funefte à mon ame égarée ;
Et je fens qu'à l'inftant, prompte à me démentir,
Je fais des vœux fecrets pour n'en jamais fortir.
Quel état ! quel tourment ! Non, mon ame inquiete
Ne fait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle fouhaite ;
Une terreur affreufe eft tout ce que je fens.
Dieu ! détourne de moi ces noirs preffentimens ;
Prends foin de nos chrétiens, & veille fur mon frère ;
Prends foin, du haut des cieux, d'une tête fi chère !
Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir :
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Par fon abfence alors à parler enhardie,
J'apprends à mon amant le fecret de ma vie :
Je lui dirai le culte où mon cœur eft lié ;
Il lira dans ce cœur ; il en aura pitié.
Mais duffai-je au fupplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le fang dont je fuis née.
Va, tu peux amener mon cher frère en ces lieux.
Rappelle cet efclave.

SCÈNE IV.

ZAYRE *seule.*

O DIEU de mes ayeux,
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux père,
Que ta main me conduise, & que ton œil m'éclaire

SCÈNE V.

ZAYRE, l'esclave.

ZAYRE.

ALLEZ dire au chrétien, qui marche sur vos pas,
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.

A part.

Allons, rassure-toi, malheureuse Zayre!

SCÈNE VI.

OROSMANE, CORASMIN, l'esclave.

OROSMANE.

QUE ces momens, grand Dieu, sont lents pour ma fureur!

A l'Esclave.

Eh bien ! que t'a-t-on dit ? Réponds. Parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur.

On n'a jamais ſenti de ſi vives alarmes.
Elle a pâli, tremblé, ſes yeux verſaient des larmes ;
Elle m'a fait ſortir, elle m'a rappelé.
Et d'une voix tremblante, & d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à ſes yeux doit ſe rendre.

OROSMANE.

A l'eſclave. *A Coraſmin,*

Allez, il me ſuffit. Ote-toi de mes yeux,
Laiſſez-moi : tout mortel me devient odieux.
Laiſſe moi ſeul, te dis-je, à ma fureur extrême.
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCÈNE VII.

OROSMANE, *ſeul.*

OU ſuis-je ? ô ciel ! où ſuis-je ? où portai-je mes vœux ?
Zayre, Néreſtan... couple ingrat, couple affreux,
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je reſpire,
Ce jour ſouillé par vous... Miſérable Zayre,
Tu ne jouiras pas... Coraſmin, revenez.

SCÈNE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ah trop cruel ami, quoi ! vous m'abandonnez ?
Venez ; a-t-il paru, ce rival, ce coupable ?

CORASMIN.

Rien ne paraît encor.

OROSMANE.

O nuit ! nuit effroyable !
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits !
Zayre !... l'infidele... après tant de bienfaits !
J'aurais d'un œil ferein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chûte épouvantable :
J'aurais fu, dans l'horreur de la captivité,
Conferver mon courage & ma tranquillité ;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime !...

CORASMIN.

Eh ! que prétendez-vous dans cette horreur extrême ?
Quel eft votre deffein ?

OROSMANE.

N'entends-tu pas des cris ?

CORASMIN.

Seigneur...

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes efprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, jufqu'ici nul mortel ne s'avance ;
Le férail eft plongé dans un profond filence ;
Tout dort ; tout eft tranquille, & l'ombre de la nuit...

OROSMANE.

Hélas ! le crime veille, & fon horreur me fuit.
A ce coupable excès porter fa hardieffe !
Tu ne connaiffais pas mon cœur & ma tendreffe,
Combien je t'adorais ! quels feux ! Ah, Corafmin !
Un feul de fes regards auroit fait mon deftin.
Je ne puis être heureux, ni fouffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours.., Ah, la cruelle!

CORASMIN

Eft-ce vous qui pleurez, vous, Orofmane ? ô cieux?

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon fort, tu vois la honte où je me livre :
Mais ces pleurs font cruels, & la mort va les fuivre :
Plains Zayre, plains moi ; l'heure approche, ces pleurs,
Du fang qui va couler font les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah ! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes fouffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.
Approche, viens, j'entends... je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du palais quelqu'un porte ſes pas.

OROSMANE.

Va ſaiſir Néreſtan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne ;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCÈNE IX.

ORASMANE, ZAYRE, FATIME,

marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.

ZAYRE.

VIENS, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entends-je ! eſt-ce là cette voix,
Dont le ſons enchanteurs m'ont ſéduits tant de fois ?
Cette voix qui trahit un feu ſi légitime ?
Cette voix infidele, & l'organe du crime ?
Perfide !... vengeons-nous... quoi ! c'eſt elle ? ô deſtin !

Il tire ſon poignard.

Zayre ! ah Dieu !... ce fer échappe de ma main.

ZAYRE *à Fatime.*

C'eſt ici le chemin, viens, ſoutiens mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAYRE.

Je marche en friſſonannt, mon cœur eſt éperdu....
Eſt-ce vous, Néreſtan, que j'ai tant attendu ?

OROSMANE *courant à Zayre.*

C'eſt moi que tu trahis : tombe à mes pieds, parjure.

ZAYRE *tombant dans la couliſſe.*

Je me meurs, ô mon Dieu !

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait ?
Rien que de juſte... Allons, j'ai puni ſon forfait.
Ah ! voici ſon amant que mon deſtin m'envoie,
Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joie.

SCÈNE X & dernière.

OROSMANE, ZAYRE, NERESTAN, CORASMIN, FATIME, eſclaves.

OROSMANE.

APPROCHE, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut ſi cher ;
Mépriſable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'ame d'un traître ;
Tu m'impoſais ici pour me déshonorer.
Va, le prix en eſt prêt ; tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'expoſes,
Et ton ingratitude, & l'horreur que tu cauſes.
Avez-vous ordonné ſon ſupplice ?

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent partout, & demandent encore
La perfide qui t'aime, & qui me déshonore.
Regarde, elle eſt ici.

NERESTAN.

Que dis-tu ? Quelle erreur...

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NERESTAN.

Ah ! que vois-je ? Ah, ma ſœur !
Zayre !... Elle n'eſt plus ! Ah, monſtre ! Ah, jour
horrible !

OROSMANE.

Sa ſœur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu, ſeroit-il poſſi-
ble ?

NERESTAN.

Barbare, il eſt trop vrai : viens épuiſer mon flanc
Du reſte infortuné de cet auguſte ſang.
Luſignan, ce vieillard, fut ſon malheureux père,
Il venait dans mes bras d'achever ſa miſère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière, & les derniers adieux ;
Je venais, dans un cœur trop faible & trop ſenſi-
ble,
Rappeller des chrétiens le cœur incorruptible.
Helas ! elle offenſait notre Dieu, notre loi ;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zayre !... Elle m'aimait ? Eſt-il bien vrai, Fatime ?
Sa ſœur ? . . . J'étais aimé ?

FATIME.

Cruel ! voilà ſon crime.
Tigre altéré de ſang, tu viens de maſſacrer
Celle qui malgré ſoi conſtante à t'adorer,
Se flattait, eſpérait, que le Dieu de ſes pères
Recevrait le tribut de ſes larmes ſincères ;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas ! à cet excès ſon cœur l'avait trompée ;
De cet eſpoir trop tendre elle était occupée ;
Tu balançais ſon Dieu dans ſon cœur alarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit aſſez. O ciel ! j'étais aimé !
Va, je n'ai pas beſoin d'en ſavoir davantage...

NERESTAN.

Cruel ! qu'attends-tu donc pour aſſouvir ta rage ?
Il ne reſte que moi de ce ſang glorieux,
Dont ton père & ton bras ont inondé ces lieux ?
Rejoins un malheureux à ſa triſte famille,
Au héros dont tu viens d'aſſaſſiner la fille.
Tes tourmens ſont-ils prêts ? Je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la ſoif de mon ſang, qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour, ſouviens-toi des chrétiens,
Dont tu m'avais juré de briſer les liens ;

Dans sa férocité ton cœur impitoyable,
De ce trait généreux serait-il bien capable ?
Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE *allant vers le corps de Zayre.*

Zayre !

CORASMIN.

Hélas ! Seigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez, trop de douleur de votre ame s'empare,
Souffrez que Nérestan...

NÉRESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare ?

OROSMANE *après une longue pause.*

Qu'on détache ses fers. Ecoutez, Corasmin,
Que tous ses compagnons soient délivrés soudain.
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largesses ;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richesses,
Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN

Mais, Seigneur. . .

OROSMANE.

Obéis, & ne replique pas,
Vole, & ne trahis point la volonté suprême
D'un soudan qui commande, & d'un ami qui t'aime ;
Va, ne perds point de temps, sors, obéis...

à Nérestan.

Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux sanglans, remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.

Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais fans répandre des pleurs.
Mais fi la vérité par toi fe fait connoître,
En déteftant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un fein qui dut m'être facré;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreufe
A la plus digne femme, à la plus vertueufe,
Dont le ciel ait formé les innocens appas;
Dis-leur qu'à fes genoux j'avais mis mes états;
Dis-leur que dans fon fang cette main s'eft plongée!
Dis que je l'adorais, & que je l'ai vengée. *Il fe tue.*

Aux fiens.

Refpectez ce héros, & conduifez fes pas.

NERESTAN.

Guide-moi, Dieu puiffant, je ne me connois pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce foit moi qui te plaigne?

Fin du cinquième & dernier Acte.

TANCRÈDE,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 30 Septembre 1760.

A MADAME LA MARQUISE
DE POMPADOUR.

MADAME,

TOUTES les Epîtres dédicatoires ne ſont pas de lâches flatteries, toutes ne ſont pas dictées par l'intérêt ; celle que vous reçutes de M. *Crébillon*, mon confrère à l'Académie, & mon premier maître dans un art que j'ai toujours aimé, fut un monument de ſa reconnaiſſance ; le mien durera moins, mais il eſt auſſi juſte. J'ai vu dès votre enfance les graces & les talens ſe développer ; j'ai reçu de vous dans tous les temps des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque cenſeur pouvait déſapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, Madame & je dois le dire. J'oſe encore plus, j'oſe vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artiſtes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales ſont affreuſes, je le ſais, la littérature en ſera toujours troublée, ainſi que tous les autres états de la vie. On calomniera toujours les gens de lettres comme les gens en place ; & j'avouerai que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite, qui ſeule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même temps que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions, que jamais vous ne

reçutes d'impreſſion de l'impoſture ſecrète qui bleſſe ſourdement le mérite de l'impoſture publique qui l'attaque inſolemment. Vous avez fait du bien avec diſcernement, parce que vous avez jugé par vous-même ; auſſi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune perſonne ſans prévention, qui ne rendit juſtice à votre caractère, non-ſeulement en public, mais dans les converſations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, Madame, que c'eſt quelque choſe que le ſuffrage de ceux qui ſavent penſer.

De tous les arts que nous cultivons en France, l'art de la tragédie n'eſt pas celui qui mérite le moins l'attention publique ; car il faut avouer que c'eſt celui dans lequel les Français ſe ſont le plus diſtingués. C'eſt, d'ailleurs, au théâtre ſeul que la nation ſe raſſemble, c'eſt là que l'eſprit & le goût de la jeuneſſe ſe forment ; les étrangers y viennent apprendre notre langue ; nulle mauvaiſe maxime n'y eſt tolérée, & nul ſentiment eſtimable n'y eſt débité ſans être applaudi ; c'eſt une école toujours ſubſiſtante de poëſie & de vertu.

La tragédie n'eſt pas encore peut-être tout à fait ce qu'elle doit être ; ſupérieure à celle d'Athènes en pluſieurs choſes, il lui manque ce grand appareil que les magiſtrats d'Athènes ſavaient lui donner.

Permettez-moi, Madame, en vous dédiant une tragédie, de m'étendre ſur cet art des *Sophocles* & des *Euripides*. Je ſais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une penſée ſublime, ou un ſentiment ;

de même que la parure n'eſt preſque rien ſans la beauté. Je ſais bien que ce n'eſt pas un grand mérite de parler aux yeux, mais j'oſe être ſûr que le ſublime & le touchant portent un coup beaucoup plus ſenſible, quand ils ſont ſoutenus d'un appareil convenable, & qu'il faut frapper l'ame & les yeux à la fois. Ce ſera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'eſt dans cet eſprit, Madame, que je deſſinai la faible eſquiſſe que je ſoumets à vos lumières. Je la crayonnai dès que je ſus que le théâtre de Paris était changé, & devenait un vrai ſpectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la repréſentèrent avec moi ſur un petit théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théâtre fût extrêmement étroit, les acteurs ne furent point gênés; tout fut exécuté facilement; ces boucliers, ces deviſes, ces armes qu'on ſuſpendait dans la lice, faiſaient un effet qui redoublait l'intérêt, parce que cette décoration, cette action devenait une partie de l'intrigue. Il eût fallu que la pièce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'euſſe pu éviter les longs récits, que les vers euſſent été faits avec plus de ſoin. Mais le temps où nous nous étions propoſé de nous donner ce divertiſſement, ne permettait pas de délai; la pièce fut faite & appriſe en deux mois.

Mes amis me mandent que les comédiens de Paris ne l'ont repréſentée que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidelles. Il a donc fallu la

laiſſer paraître avec tous les défauts que je n'ai pu corriger. Mais ces défauts même inſtruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût.

Il y a encore dans cette pièce une autre nouveauté qui me paraît mériter d'être perfectionnée ; elle eſt écrite en vers croiſés. Cette ſorte de poëſie ſauve l'uniformité de la rime ; mais auſſi ce genre d'écrire eſt dangereux, car tout à ſon écueil. Ces grands tableaux que les anciens regardoient comme une partie eſſentielle de la Tragédie, peuvent aiſément nuire au théâtre de France en le réduiſant à n'être preſque qu'une vaine décoration, & la ſorte de vers que j'ai employés dans *Tancrède*, approche peut-être trop de la proſe. Ainſi, il pourroit arriver qu'en voulant perfectionner la ſcène françaiſe, on la gâterait entièrement. Il ſe peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque, il ſe peut qu'on la corrompe.

J'inſiſte ſeulement ſur une choſe, c'eſt la variété dont on a beſoin dans une ville immenſe, la ſeule de la terre qui ait jamais eu des ſpectacles tous les jours. Tant que nous ſaurons maintenir par cette variété le mérite de notre ſcène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres peuples ; c'eſt ce qui fait que des perſonnes de la plus haute diſtinction repréſentent ſouvent nos ouvrages dramatiques, en Allemagne, en Italie, qu'on les traduit même en Angleterre, tandis que nous voyons dans nos provinces des ſalles de ſpectacles magnifiques, comme on voyait des cirques dans toutes les provinces Romaines ; preuve inconteſtable du goût qui ſubſiſte parmi nous,

& preuve de nos reſſources dans les temps les plus difficiles. C'eſt en vain que pluſieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre. Je ne ſuis pas de l'avis de ceux qui, au ſortir d'un ſpectacle, dans un ſouper délicieux, dans le ſein du luxe & des plaiſirs, diſent gaiement que tout eſt perdu ; je ſuis aſſez près d'une ville de province auſſi peuplée que Rome moderne, & beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, & qui vient de conſtruire en même temps le plus bel hôpital du royaume, & le plus beau théâtre. De bonne foi, tout cela exiſteroit-il ſi les campagnes ne produiſoient que des ronces ?

J'ai choiſi pour mon habitation un des moins bons terrains qui ſoient en France ; cependant rien ne nous y manque. Le pays eſt orné de maiſons, qu'on y eût regardées autrefois comme trop belles ; le pauvre qui veut s'occuper y ceſſe d'être pauvre ; cette petite province eſt devenue un jardin riant ; il vaut mieux ſans doute fertiliſer ſa terre, que ſe plaindre à Paris de la ſtérilité de ſa terre.

Me voilà, Madame, un peu loin de *Tancrède* ; j'abuſe du droit de mon âge, j'abuſe de vos momens, je tombe dans les diſgreſſions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'eſt pas là le caractère de votre eſprit ; mais je ferois plus diffus, ſi je m'abandonnais aux ſentimens de ma reconnaiſſance. Recevez avec votre bonté ordinaire, Madame, mon attachement & mon reſpect que rien ne peut altérer jamais.

ACTEURS.

ARGIRE,	Chevaliers.
TANCREDE,	
ORBASSAN,	
LOREDAN,	
CATANE,	

ALDAMON, Soldat.

AMÉNAYDE.

FANIE, Suivante.

Plusieurs Chevaliers assistans au Conseil.

Écuyers, Soldats, Peuple.

La Scène est à Syracuse, d'abord dans le palais d'Argire & dans une salle du Conseil, ensuite dans la place publique sur laquelle cette salle est construite. L'époque de l'action est de l'année 1005. Les Sarrazins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuvième siècle; Syracuse avait secoué leur joug. Des gentilshommes Normans commençaient à s'établir vers Salerne dans la Pouille. Les Empereurs Grecs possédaient Messine; les Arabes tenaient Palerme & Agrigente.



TANCRÈDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ASSEMBLÉE DE CHEVALIERS RANGÉS EN DEMI CERCLE.

ARGIRE.

ILLUSTRES Chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
Et former un Etat triomphant & tranquille :
Syracuse en ses murs a gémi trop long-temps
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est temps de marcher à ces fiers Musulmans :
Il est temps de sauver d'un naufrage funeste,

Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux,
La liberté : c'est là que tendent tous nos vœux.
Deux puissans ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains,
Les Césars de Bizance, & les fiers Sarrazins,
Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces despotes altiers partageant l'univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a sous ses lois les peuples de Messine ;
Le hardi Solamir insolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna ;
Et tout de Siracuse annonçoit la ruine.
Mais nos communs tyrans l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous ;
Ils ont perdu leur force en disputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie ;
Le moment est propice, il en faut profiter.
La grandeur Musulmane est à son dernier âge ;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,
Le grand Léon (1) dans Rome, armé d'un saint cou-
rage,

---

(1) Léon IV, un des grands Papes que Rome ait jamais eu. Il chassa les Arabes, & sauva Rome en 849. Voici comme en parle l'Auteur de *l'Essai sur l'Histoire générale, & sur les mœurs des Nations*. » Il était né

Nous ont aſſez appris comme on peut la dompter.
Je ſais qu'aux factions Syracuſe livrée
N'a qu'une liberté faible & mal aſſurée.
Je ne veux point ici vous rappeler ces temps
Où nous tournions ſur nous nos armes criminelles ;
Où l'état répandait le ſang de ſes enfans.
Etouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
Orbaſſan, qu'il ne ſoit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public, & du ſalut de tous.
Que de notre union l'état puiſſe renaître,
Et ſi de nos égaux nous fumes trop jaloux,
Vivons & périſſons ſans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il eſt trop vrai que les diviſions
Ont régné trop long-temps entre nos deux maiſons.
L'état en fut troublé ; Syracuſe n'aſpire
Qu'à voir les Orbaſſans unis au ſang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille ;
Je ſervirai l'état, vous & votre famille ;
Et du pied des autels où je vais m'engager,
Je marche à Solamir, & je cours vous venger.
Mais ce n'eſt pas aſſez de combattre le Maure ;

» Romain ; le courage des premiers âges de la répu-
» blique revivait en lui dans un temps de lâcheté &
» de corruption, tel qu'un des beaux monumens de
» l'ancienne Rome qu'on trouve quelquefois dans les
» ruines de la nouvelle. »

Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux.
Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,
Que peut-être un vil peuple ose chérir encore.
De quel droit les Français, portant par-tout leurs pas,
Se sont-ils établis dans nos riches climats ?
De quel droit un Coucy (1) vint-il dans Syracuse,
Des rives de la Seine aux bord de l'Aréthuse ?
D'abord modeste & simple il voulut nous servir ;
Bientôt fier & superbe il se fit obéir.
Sa race accumulant d'immenses héritages,
Et d'un peuple ébloui maîtrisant les suffrages,
Osa sur ma famille elever sa grandeur.
Nous l'en avons punie, & malgré sa faveur
Nous voyons ses enfans bannis de nos rivages.
Tancrède (2) un rejeton de ce sang dangereux,
Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
A servi nous dit-on les Césars de Bizance,
Il est fier, outragé, sans doute valeureux ;
Il doit haïr nos lois, il cherche la vengeance.
Tout Français est à craindre : on voit même en nos jours
Trois simples écuyers (3), sans biens & sans secours,

---

(1) Un Seigneur de Coucy s'établit en Sicile du temps de Charles-le-Chauve.

(2) Ce n'est pas Tancrède de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque temps après.

(3) Les premiers Normands qui passèrent dans la Pouille, Drogon, Bateric & Repostel.

Sortis des flancs glacés de l'humide Neuſtrie (1),
Aux champs (2) Apuliens ſe faire une patrie,
Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chaſſer les poſſeſſeurs, & fonder des états.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous
dévore :
Et nos champs malheureux par leur fécondité,
Appellent l'avarice & la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord & de l'Aurore.
Nous devons nous défendre enſemble & nous venger.
J'ai vu plus d'une fois Syracuſe trahie ;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer ;
Elle condamne à perdre & l'honneur & la vie,
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce ſecret, fatal à ſon pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le ſexe ni l'âge,
Veniſe ne fonda ſa fière autorité
Que ſur la défiance & la ſévérité.
Imitons ſa ſageſſe en perdant les coupables.

LOREDAN.

Quelle honte en effet dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un Maure, un chef des Muſulmans,
Dans la Sicile encor ait tant de partiſans !

---

(1) La Normandie.

(2) Le pays de Naples.

Que par-tout dans cette île & guerrière & chrétienne,
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des ſujets corrompus vendus à ſes bienfaits!
Tantôt chez les Céſars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuſe ayant ſu s'introduire,
Nous préparant la guerre, & nous offrant la paix,
Et pour nous déſunir ſoigneux de nous ſéduire;
Un ſexe dangereux dont les faibles eſprits
D'un peuple encor plus faible attire les hommages,
Toujours des nouveautés & des héros épris,
A ce Maure impoſant prodigua ſes ſuffrages.
Combien de citoyens aujourd'hui prévenus
Pour ces arts ſéduiſans (1) que l'Arabe cultive!
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
A nos vrais chevaliers noblement inconnus.
Que notre art ſoit de vaincre, & je n'en veux point d'autre.
J'eſpère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre;
Et j'approuve ſur-tout cette ſévérité
Vengereſſe des loix & de la liberté.
Pour détruire l'Eſpagne il a ſuffi d'un traître (2);
Il en fut parmi nous, chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité:

---

(1) En ce temps les Arabes cultivaient ſeuls les ſciences en Occident, & ce ſont eux qui fonderent l'école de Salerne.

(2) Le comte Julien, ou l'Archevêque d'Opas.

Au ſalut de l'état que toute pitié cède :
Combattons Solamir, & proſcrivons Tancrède.
Tancrède né d'un ſang parmi nous déteſté
Eſt plus à craindre encor pour notre liberté.
Dans le dernier conſeil un décret juſte & ſage
Dans les mains d'Orbaſſan remit ſon héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
A ce nom de Tancrède en ſecret attachés;
Du vaillant Orbaſſan c'eſt le juſte partage,
Sa dot, ſa récompenſe.

CATANE.

Oui, nous y ſouſcrivons.
Que Tancrède, s'il veut, ſoit puiſſant à Bizance,
Qu'une cour odieuſe honore ſa vaillance;
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrède en ſe donnant un maître deſpotique,
A renoncé lui-même à nos ſacrés remparts.
Plus de retour pour lui; l'eſclave des Céſars
Ne doit rien poſſéder dans une République.
Orbaſſan de nos loix eſt le plus ferme appui,
Et l'Etat qu'il ſoutient ne pouvait moins pour lui.
Tel eſt mon ſentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre;
Ma fille m'eſt bien chère, il eſt vrai; mais enfin,
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin.
Vous ſavez qu'à regret on m'y vit condeſcendre.

LOREDAN.

Blâmez-vous le Sénat?

ARGIRE.

Non ; je hais la rigueur ;
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens sont à l'Etat, l'Etat seul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus ; hâtons cet heureux hymenée ;
Qu'il amène demain la brillante journée,
Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
Solamir, à la fin doit connoître un vainqueur.
Votre rival en tout, il osa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre (1) ;
Il pensait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez... dans tous les temps triomphez d'un rival :
Mes amis soyons prêts.... ma faiblesse & mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander ;
A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder :
Vous suivre est pour mes ans un assez beau partage ;
Je serai près de vous, j'aurai cet avantage ;
Je sentirai mon cœur encor se ranimer ;
Mes yeux seront témoins de votre fier courage,

---

(1) Il était très-commun de marier les Chrétiennes à des Musulmans; & Abdalise, le fils de Musa conquérant de l'Espagne, épousa la fille du Roi Rodrigue : cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuses.

Et vous auront vu vaincre avant de ſe fermer.

LOREDAN.

Nous combattrons ſous vous, Seigneur, nous oſons croire.
Que ce jour, quel qu'il ſoit, nous ſera glorieux,
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur conſolant de mourir à vos yeux.

SCÈNE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

EH bien, brave Orbaſſan, ſuis-je enfin votre père ?
Tous vos reſſentimens ſont-ils bien effacés ?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère ?
Dois-je compter ſur vous ?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit aſſez ;
J'aime l'Etat, Argire, il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, & la raiſon nous lie.
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle à jamais aſſoupie,
Mon cœur qui vous haït, ne vous eût eſtimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne ;
Mais un ſi noble hymen ne ſera point le fruit

D'un feu né d'un inſtant, qu'un autre inſtant détruit,
Que ſuit l'indifférence, & trop ſouvent la haine.
Ce cœur que la patrie appelle aux champs de Mars,
Ne ſait point ſoupirer au milieu de haſards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naiſſante à tous deux néceſſaire,
La ſplendeur de l'Etat, votre intérêt, le mien;
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
Il pourra reſſerrer un ſi noble lien;
Mais ſa voix doit ici ſe taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'eſtime en un ſoldat cette mâle fierté:
Mais la franchiſe plaît, & non l'auſtérité.
J'eſpère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'eſt peu d'être un guerrier; la modeſte douceur
Donne un prix aux vertus, & ſied à la valeur.
Vous ſentez que ma fille, au ſortir de l'enfance,
Dans nos temps orageux de trouble & de malheur,
Par ſa mère élevée à la cour de Bizance,
Pourrait s'effaroucher de ce ſévère accueil,
Qui tient de la rudeſſe, & reſſemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard & d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même, pardonnez à mon humeur auſtère:
Elevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politeſſes vaines,
A cet art de flatter, à cet eſprit des cours,

La grossière vertu des mœurs républicaines.
Mais je sais respecter la naissance & le rang
D'un estimable objet formé de votre sang.
Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, & m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

SCÈNE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMÉNAYDE.

ARGIRE.

Le bien de cet Etat, les voix de Syracuse;
Votre père, le ciel, vous donnent un époux;
Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse.
Ce noble chevalier, qui se rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
Vous connoissez son nom, son rang, sa renommée,
Puissant dans Syracuse, il commande l'armée:
Tous les droits de Tancrède entre ses mains remis....

AMÉNAYDE *à part.*

De Tancrède!

ARGIRE.

A mes yeux sont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore assez, Seigneur, & sa présence

Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois;
Puiſſai-je en méritant vos bontés & ſon choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'eſpérance !

AMÉNAYDE.

Mon père, en tous les temps, je ſais que votre cœur
Sentit tous mes chagrins, & voulut mon bonheur.
Votre choix me deſtine un héros en partage ;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grace à votre ſageſſe ont terminé leurs cours,
Du nœud qui vous rejoint votre fille eſt le gage ;
D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbaſſan permettra que ce cœur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un ſort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le ſein de ſon père.

ORBASSAN.

Vous le devez, Madame ; & loin de m'oppoſer
A de tels ſentimens, dignes de mon eſtime,
Loin de vous détourner d'un ſoin ſi légitime,
Des droits que j'ai ſur vous je craindrais d'abuſer.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête ;
C'eſt peu d'un tel hymen, il le faut mériter :
La victoire en rend digne, & j'oſe me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCÈNE IV.

ARGIRE, AMÉNAYDE.

ARGIRE.

VOUS femblez interdite : & vos yeux pleins
d'effroi,
De larmes obfcurcis, fe détournent de moi.
Vos foupirs étouffés femblent me faire injure.
La bouche obéit mal, lorfque le cœur murmure.

AMÉNAYDE.

Seigneur, je l'avouerai, je ne m'attendais pas,
Qu'après tant de malheurs, & de fi longs dé-
bats,
Le parti d'Orbaffan dût être un jour le vôtre,
Que mes tremblantes mains uniraient l'un & l'autre.
Et que votre ennemi dût paffer dans mes bras,
Je n'oublierai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un afile;
Que ma mère à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A fes triftes deftins dans Bizance attachée,
J'ai partagé long-temps les maux qu'elle a foufferts
Au fortir du berceau j'ai connu les revers :
J'appris fous une mère, abandonnée, errante,
A fupporter l'exil & le fort des profcrits,
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,

Et la fausse pitié pire que les mépris.
Dans un sort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
Roseau faible & tremblant, n'ayant d'appui que
moi.
Votre destin changea. Syracuse en alarmes,
Vous rendit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se reposa sur vous du destin de ses armes,
Et de ses murs sanglans repoussa ses vainqueurs.
Dans le sein paternel je me vis rappelée;
Un malheur inoui m'en avait exilée.
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je sais quel intérêt, quel espoir vous anime;
Mais de vos ennemis je me vis la victime.
Je suis enfin la vôtre; & ce jour dangereux
Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE.

Il sera fortuné, c'est à vous de m'en croire.
Je vous aime, ma fille, & j'aime votre gloire.
On a trop murmuré, quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
Osa me proposer de l'accepter pour gendre;
Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à présent notre appui.

AMÉNAYDE.

Quel appui ! vous vantez ſa ſuperbe fortune :
Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune.
Je voudrais qu'un héros ſi fier & ſi puiſſant
N'eût point pour s'agrandir dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du conſeil, il eſt vrai la prudence ſévère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère.
Elle abuſa long-temps de ſon autorité.
Elle a trop d'ennemis.

AMÉNAYDE.

Seigneur, ou je m'abuſe,
Ou Tancrède eſt encor aimé dans Syracuſe.

ARGIRE.

Nous rendons tous juſtice à ſon cœur indompté;
Sa valeur a, dit-on, ſubjugué l'Illirie;
Mais plus il a ſervi ſous l'aigle de Céſars,
Moins il doit eſpérer de revoir ſa patrie.
Il eſt par un décret chaſſé de nos remparts.

AMÉNAYDE.

Pour jamais ! lui ! Tancrède ?

ARGIRE.

Oui, l'on craint ſa préſence;
Et ſi vous l'avez vu dans les murs de Bizance,
Vous ſavez qu'il nous hait.

AMÉNAYDE.

Je ne le croyais pas.
Ma mère avait penſé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuſe, & le vainqueur du Maure :

Et lorſque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbaſſan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, & qu'ils vous opprimè-
rent,
Tancrède aurait pour vous affronté le trépas.
C'eſt tout ce que j'ai ſu.

ARGIRE.

C'eſt trop, Aménaide.
Rendez-vous aux conſeils d'un père qui vous guide.
Conformez-vous aux temps, conformez-vous aux
lieux.
Solamir & Tancrède, & la cour de Bizance,
Sont tous également en horreur en ces lieux.
Votre bonheur dépend de votre complaiſance.
J'ai pendant ſoixante ans combattu pour l'état,
Je le ſervis injuſte, & le chéris ingrat.
Je dois penſer ainſi juſqu'à ma dernière heure.
Prenez mes ſentimens; & devant que je meure,
Conſolez mes vieux ans dont vous faites l'eſpoir.
Je ſuis prêt à finir une vie orageuſe:
La votre doit couler ſous les loix du devoir;
Et je mourrai content, ſi vous vivez heureuſe.

AMÉNAYDE.

Ah, Seigneur! croyez-moi, parlez moins de bon-
heur.
Je ne regrette point la cour d'un Empereur.
Je vous ai conſacré mes ſentimens, ma vie;
Mais pour en diſpoſer attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbaſſan trop d'intérêt vous lie;
Ce crédit ſi vanté doit-il durer toujours?

Il peut tomber ; tout change : & ce héros peut-être
S'eſt trop tôt déclaré votre gendre & mon maître.

ARGIRE.

Comment ? Que dites-vous ?

AMÉNAYDE.

Cette témérité
Eſt peu reſpectueuſe, & vous ſemble une injure.
Je ſais que dans les cours mon ſexe plus flatté,
Dans votre République a moins de liberté :
A Bizance on le ſert ; ici, la loi plus dure,
Veut de l'obéiſſance & défend le murmure.
Les Muſulmans altiers, trop long-temps vos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs ;
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

ARGIRE.

Vous ſeule, vous, ma fille, en abuſant trop d'elles.
De tout ce que j'entends, mon eſprit eſt confus.
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un nœud ſi légitime ;
La parole eſt donnée, y manquer eſt un crime.
Vous me l'avez bien dit, je ſuis né malheureux.
Jamais aucun ſuccès n'a couronné mes vœux.
Tous les jours de ma vie ont été des orages.
Dieu puiſſant ! détournez ces funeſtes préſages
Et puiſſe Aménaïde, en formant ces liens
Se préparer des jours moins triſtes que les miens !

SCÈNE V.

AMÉNAYDE *seule.*

TANCRÈDE, cher amant! moi j'aurais la
faiblesse
De trahir mes sermens pour ton persécuteur!
Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
Je pourrais....

SCÈNE VI.

AMÉNAYDE, FANIE.

AMÉNAYDE.

VIENS, approche, ô ma chère Fanie!
Vois le trait détesté qui m'arrache la vie.
Orbassan par mon père est nommé mon époux!

FANIE.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous;
J'ai vu vos sentimens; j'en ai connu la force.
Le sort n'eût point de traits, la cour n'eût point d'a-
morce
Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choisie.
Votre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.

Tancrède & Solamir touchés de vos appas,
Dans la cour des Céſars en ſecret ſoupirèrent;
Mais celui que vos yeux juſtement diſtinguèrent,
Qui ſeul obtient vos vœux, qui ſut les mériter
En ſera toujours digne; & puiſque dans Bizance,
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbaſſan dans ces lieux ne pourra l'emporter;
Votre ame eſt trop conſtante.

AMÉNAYDE.

Ah! tu n'en peux douter.
On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage:
C'eſt le ſort d'un héros d'être perſécuté;
Je ſens que c'eſt le mien de l'aimer davantage.
Ecoute: dans ces murs Tancrède eſt regretté,
Le peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans ſon enfance,
De ſon père oublié, les faſtueux amis
Ont bientôt à ſon ſort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'ab-
ſence.
A leurs ſeuls intérêts les grands ſont attachés.
Le peuple eſt plus ſenſible.

AMÉNAYDE.

Il eſt auſſi plus juſte.

FANIE.

Mais il eſt aſſervi: nos amis ſont cachés;
Aucun n'oſe parler pour ce proſcrit auguſte.
Un Sénat tyranique eſt ici tout puiſſant.

AMÉNAYDE.

Oui, je ſais qu'il peut tout, quand Tancrède eſt abſent.

FANIE.

S'il pouvoit ſe montrer, j'eſpérerais encore :
Mais il eſt loin de vous.

AMÊNAYDE.

Juſte ciel, je t'implore !

(*A Fanie,*)

Je me confie à toi. Tancrède n'eſt pas loin ;
Et quand de l'écarter on prend l'indigne ſoin,
Lorſque la tyrannie au comble eſt parvenue,
Il eſt temps qu'il paraiſſe & qu'on tremble à ſa vue.
Tancrède eſt dans Meſſine.

FANIE.

Eſt-il vrai ? Juſtes cieux !
Et cet indigne hymen eſt formé ſous ſes yeux !

AMÉNAYDE.

Il ne le ſera pas... non, Fanie ; & peut-être
Mes oppreſſeurs & moi nous n'aurons plus qu'un maître.
Viens... je t'apprendrai tout... mais il faut tout oſer.
Le joug eſt trop honteux, ma main doit le briſer.
La perſécution enhardit ma faibleſſe ;
Le trahir eſt un crime, obéir eſt baſſeſſe.
S'il vient, c'eſt pour moi ſeule, & je l'ai mérité :
Et moi timide eſclave à ſon tyran promiſe,
Victime malheureuſe indignement ſoumiſe,
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité!

Non, l'amour à mon ſexe inſpire le courage ;
C'eſt à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il eſt des dangers que ma crainte enviſage ;
Ces dangers me ſont chers, ils naiſſent de l'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉNAYDE *ſeule.*

OU porté-je mes pas ? ... d'où vient que je friſſonne ?
Moi des remords ! ... qui moi ? Le crime ſeul les donne....
Ma cauſe eſt juſte... O cieux ! protégez mes deſſeins ! ..

(*A Fanie qui entre*)

Allons, raſſurons-nous... Suis-je en tout obéie ?

FANIE.

Votre eſclave eſt parti, la lettre eſt dans ſes mains.

AMÉNAYDE.

Il eſt maître, il eſt vrai, du ſecret de ma vie...
Mais je connais ſon zèle : il m'a toujours ſervie.
On doit tout quelquefois au derniers des humains.

Né d'ayeux Musulmans chez les Syracusains ;
Instruit dans les deux loix, & dans les deux langages,
Du camp des Sarrazins il connaît les passages,
Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins ;
C'est lui qui découvrit, par une course utile,
Que Tancrède en secret a revu la Sicile ;
C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.
Ma lettre par ses soins remise aux mains d'un Maure,
Dans Messine demain doit être avant l'aurore
Des Maures & des Grecs les besoins mutuels
Ont toujours conservé, dans cette longue guerre,
Une correspondance à tous deux nécessaire ;
Tant la nature unit les malheureux mortels !

FANIE.

Ce pas est dangereux ; mais le nom de Tancrède,
Ce nom si redoutable à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'est point dans cette lettre à Tancrède adressée.
Si vous l'avez toujours présent à la pensée,
Vous avez su, du moins, le taire en écrivant.
Au camp des Sarrazins votre lettre portée
Vainement serait lue, ou serait arrêtée.
Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne sut mieux se voiler dans l'ombre du mystère,
Et ne fut plus hardi, sans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMÉNAYDE.

Le ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi ;

Il ramene Tancrède, & tu veux que je tremble ?

FANIE.

Hélas ! qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassemble.

La haine & l'intérêt s'arment trop contre lui ;
Tout son parti se tait ; qui sera son appui ?

AMÉNAYDE.

Sa gloire. Qu'il se montre, il deviendra le maître.
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs ;
Il les anime tous, quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival est à craindre.

AMÉNAYDE.

Ah ! combats ces terreurs ;
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un & l'autre à ses derniers momens,
Que Tancrède est à moi ; qu'aucune loi contraire
Ne peut rien sur nos vœux, & sur nos sentimens.
Hélas ! nous regrettions cette île si funeste,
Dans le sein de la gloire & des murs des Césars.
Vers ces champs trop aimés, qu'aujourd'hui je déteste,
Nous tournions tristement nos avides regards.
J'étais loin de penser que le sort qui m'obsède
Me gardât pour époux l'oppresseur de Tancrède ;
Et que j'aurais pour dot l'exécrable présent
Des biens qu'un ravisseur enlève à mon amant.
Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice ;
Qu'il apprenne de moi sa perte & mon supplice ;
Qu'il hâte son retour & défende ses droits.

Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah ! ſi je le pouvais, j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père, & reſpecte ſon âge :
Mais je voudrais armer nos peuples ſoulevés,
Contre cet Orbaſſan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier ſa conduite eſt indigne,
Intéreſſé, cruel, il prétend à l'honneur !
Il croit d'un peuple libre être le protecteur !
Il ordonne ma honte, & mon père la ſigne !
Et je dois la ſubir ; & je dois me livrer
Au maître impérieux qui penſe m'honorer !
Hélas ! dans Syracuſe on hait la tyrannie ;
Mais la plus exécrable, & la plus impunie,
Eſt celle qui commande & la haine & l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le ſort en eſt jeté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMÉNAYDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrède même eſt aujourd'hui porté :
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMÉNAYDE.

Je le ſais, mon eſprit en fut épouvanté ;
Mais l'amour eſt bien faible alors qu'il eſt timide.
J'adore, tu le ſais, un héros intrépide ;
Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, ſerait-elle écoutée ?
Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMÉNAYDE.

Elle attaque Tancrède ; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouſe eſt digne de nos maîtres !
Ce n'était point ainſi que ſes braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illuſtres vainqueurs,
Subjugaient l'Italie, & conquéraient des cœurs.
On aimait leur franchiſe, on redoutait leurs armes ;
Les ſoupçons n'entraient point dans leurs eſprits altiers.
L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers ;
Chez les ſeuls ennemis ils portaient les alarmes,
Et le peuple amoureux de leur autorité
Combattait pour leur gloire & pour ſa liberté.
Ils abaiſſaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un Sénat ombrageux,
Toujours en défiance, & toujours orageux,
Qui lui-même ſe craint, & que le peuple abhorre.
Je ne ſais ſi mon cœur eſt trop plein de ſes feux.
Trop de prévention peut-être me poſsède ;
Mais je ne puis ſouffrir ce qui n'eſt pas Tancrède.
La foule des humains n'exiſte point pour moi,
Son nom ſeul en ces lieux diſſipe mon effroi,
Et tous ces ennemis irritent ma colère.

SCÈNE II.

AMÉNAYDE, FANIE, *sur le devant*; ARGIRE, les Chevaliers *au fond*.

ARGIRE.

CHEVALIERS... je fuccombe à cet excès d'horreur.
Ah ! j'efpérais du moins mourir fans déshonneur
(*A fa fille avec des fanglots mêlés de colère.*)
Retirez-vous.... fortez.

AMÉNAYDE.

Qu'entends-je ? vous, mon père ?

ARGIRE.

Moi, ton père !... Eft-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton fang, ton pays, ta maifon ?

AMÉNAYDE (*faifant un pas appuyée fur Fanie.*)

Je fuis perdue !...

ARGIRE.

Arrête.... ah ! trop chère victime.
Qu'as-tu fait ?...

AMÉNAYDE (*pleurant.*)

Nos malheurs....

ARGIRE.

Pleures-tu fur ton crime ?

AMÉNAYDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi ! tu démens ton ſeing ?

AMÉNAYDE.

Non. . .

ARGIRE.

Tu vois que le crime eſt écrit de ta main.
Tout ſert à m'accabler, tout ſert à te confondre.
Ma fille ! . . . il eſt donc vrai ? . . . tu n'oſes me répondre !
Laiſſe au moins dans le doute un père au déſeſpoir.
J'ai vécu trop long-temps. . . Qu'as-tu fait ? . . .

AMÉNAYDE.

Mon devoir.
Aviez-vous fait le vôtre ?

ARGIRE.

Ah ! c'en eſt trop, cruelle !
Oſes-tu te vanter d'être ſi criminelle ?
Laiſſe-moi, malheureuſe ! ôte-toi de ces lieux :
Va, ſors. . . une autre main ſaura fermer mes yeux.

AMÉNAYDE *ſort, preſque évanouie entre les bras de Fanie.*

Je me meurs !

SCÈNE III.

ARGIRE, les Chevaliers.

ARGIRE.

Mes amis, dans une telle injure...
Après ſon aveu même... après ce crime affreux...
Excuſez d'un vieillard les ſanglots douloureux....
Je dois tout à l'état... mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos ſévères voix mêle ſa voix tremblante.
Aménayde, hélas! ne peut-être innocente;
Mais ſigner à la fois mon opprobre & ſa mort,
Vous ne le voulez pas... c'eſt un barbare effort;
La nature en frémit, & j'en ſuis incapable.

LOREDAN.

Nous plaignons tous, Seigneur, un père reſpectable;
Nous ſentons ſa bleſſure, & craignons de l'aigrir;
Mais vous même avez vu cette lettre coupable;
L'eſclave la portait au camp de Solamir;
Auprès de ce camp même on a ſurpris le traitre;
Et l'inſolent Arabe a pu le voir punir.
Ses odieux deſſeins n'ont que trop ſu paroître.
L'état étoit perdu. Nos dangers, nos ſermens
Ne ſouffrent point de nous de vains ménagemens.
Les loix n'écoutent point la pitié paternelle;
L'état parle; il ſuffit.

ARGIRE.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends :
Je ſais ce qu'on prépare à cette criminelle ;
Mais elle étoit ma fille... & voilà ſon époux. . .
Je céde à ma douleur. . . je m'abandonne à vous. . .
Il ne me reſte plus qu'à mourir avant elle.

(*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

DÉJA de la ſaiſir l'ordre eſt donné par nous.
Sans doute il eſt affreux de voir tant de nobleſſe,
Les grâces, les attraits, la plus tendre jeuneſſe,
L'eſpoir de deux maiſons, le deſtin le plus beau,
Par le dernier ſupplice enfermés au tombeau.
Mais telle eſt parmi nous la loi de l'hyménée ;
C'eſt la religion lâchement profanée,
C'eſt la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidelle en nos murs appelle l'étranger !
La Grèce & la Sicile ont vu des citoyennes
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos lois pour ces fiers Muſulmans,
Vainqueurs de tous côtés, & par-tout nos tyrans ;
Mais que d'un chevalier la fille reſpectée,

(*A Orbaſſan.*)

Sur le point d'être à vous, & marchant à l'autel.
Exécute un complot ſi lâche & ſi cruel !
De ce crime nouveau Syracuſe infectée,

Veut de notre juſtice un exemple éternel.

LOREDAN.

Je l'avoue en tremblant : ſa mort eſt légitime.
Plus ſa race eſt illuſtre & plus grand eſt le crime.
On ſait de Solamir l'eſpoir ambitieux ;
On connait ſes deſſeins , ſon amour téméraire ,
Ce malheureux talent de tromper & de plaire ,
D'impoſer aux eſprits , & d'éblouir les yeux.
C'eſt à lui que s'adreſſe un écrit ſi funeſte ,
Régnez dans nos états ; ces mots trop odieux
Nous révèlent aſſez un complôt manifeſte.
Pour l'honneur d'Orbaſſan je ſupprime le reſte ;
Il nous ferait rougir. Quel eſt le chevalier
Qui daignera jamais , ſuivant l'antique uſage ,
Pour ce coupable objet ſignaler ſon courage ,
Et haſarder ſa gloire à le juſtifier ?

CATANE

Orbaſſan , comme vous nous ſentons votre injure ,
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen. Oubliez la parjure.
Son ſupplice vous venge & ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me conſterne , au moins.... Et coupable ou fidelle
Sa main me fut promiſe. . . . . on approche..... c'eſt elle :
Qu'au ſéjour des forfaits conduiſent des ſoldats....
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offenſe ;
Laiſſez-moi lui parler.

SCÈNE V.

Les Chevaliers, *ſur le devant*, AMENAYDE *au fond, entourée de gardes.*

AMÉNAYDE, *dans le fond.*

O CÉLESTE puiſſance!
Ne m'abandonnez point dans ces momens affreux.
Grand Dieu! vous connaiſſez l'objet de tous mes vœux;
Vous connaiſſez mon cœur; eſt-il donc ſi coupable?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable?

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons, parlez-lui, mais ſongez
Que les lois, les autels, l'honneur ſont outragés;
Syracuſe à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le ſais comme vous: un même ſoin m'anime.
Eloignez-vous, ſoldats.

SCÈNE VI.

AMENAYDE, ORBASSAN.

AMENAYDE.

QU'OSEZ-VOUS attenter?
A mes derniers momens venez-vous inſulter?

ORBASSAN.

Ma fierté jufques-là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main ; je vous avais choifie,
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne fais fi mon cœur s'en fouviendrait encore,
Ou s'il eft indigné d'avoir connu fes lois ;
Mais il ne peut fouffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penfer qu'Orbaffan foit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre ;
Ce crime eft trop indigne, il eft trop inoui ;
Et pour vous, pour l'état, & fur-tout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, & prétends ne rien croire.
Syracufe aujourd'hui voit en moi votre époux,
Ce titre me fuffit, je me refpecte en vous ;
Ma gloire eft offenfée, & je prends fa défenfe.
Les lois des chevaliers ordonnent ces combats ;
Le jugement de Dieu (1) dépend de notre bras ;
C'eft la gloire qui juge & qui fait l'innocence.
Je fuis prêt.

AMÉNAYDE.

Vous ?

ORBASSAN.

Moi feul : & j'ofe me flatter
Qu'après cette démarche, après cette entreprife,
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorife)
Un cœur qui m'était dû, me faura mériter.

---

(1) On fait affez qu'on appellait ces combats *le Jugement de Dieu.*

Je n'examine point ſi votre ame ſurpriſe
Ou par mes ennemis, ou par un ſéducteur,
Un moment aveuglée, eut un moment d'erreur,
Si votre averſion fuyait mon hyménée.
Les bienfaits peuvent tout ſur une ame bien née,
La vertu s'affermit par un remords heureux,
Je ſuis ſûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'eſt point aſſez ; j'ai le droit de prétendre
(Soit fierté ſoit amour) un ſentiment plus tendre.
Les lois veulent ici des ſermens ſolemnels ;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faibleſſe, en impoſe à la crainte,
Qu'en ſe trompant ſoi-même on prodigue aux autels ;
A ma franchiſe altiere il faut parler ſans feinte :
Prononcez. Mon cœur s'ouvre, & mon bras eſt armé ;
Je peux mourir pour vous..... mais je dois être aimé.

AMÉNAYDE.

Dans l'abyme effroyable où je ſuis deſcendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait ſous mes pas.
Vous me forcez, Seigneur, à la reconnaiſſance,
Et tout près du ſépulcre où l'on va m'enfermer,
Mon dernier ſentiment eſt de vous eſtimer.
Connaiſſez-moi, ſachez que mon cœur vous offenſe ;
Mais je n'ai point trahi ma gloire & mon pays ;
Je ne vous trahis point ; je n'avais rien promis.
Mon ame envers la vôtre eſt aſſez criminelle ;
Sachez qu'elle eſt ingrate, & non pas infidelle....

Je ne peux vous aimer ; je ne peux à ce prix
Accepter un combat pour ma cause entrepris.
Je fuis de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du fastueux effort,
De voir sans m'alarmer les apprêts de ma mort....
Je regrette la vie.... elle dut m'être chère.
Je pleure mon destin, je gémis sur mon père.
Mais malgré ma foiblesse, & malgré mon effroi.
Je ne peux vous tromper ; n'attendez rien de moi.
Je vous parais coupable après un tel outrage ;
Mais ce cœur, croyez-moi, le seroit davantage,
Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)
De vous, pour mon époux, ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé ; jugez, & vengez votre offense.

ORBASSAN.

Je me borne, Madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défense,
Mais quitte envers ma gloire, aussi-bien qu'envers vous,
Je ne suis plus qu'un juge à son devoir fidele,
Soumis à la loi seule, insensible comme elle,
Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.

SCENE VII.

AMÉNAYDE, Soldats *dans l'enfoncement.*

J'AI donc dicté l'arrêt... & je me facrifie !.....
O toi, feul des humains qui méritas ma foi,
Toi pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie;
Je fuis donc condamnée !... Oui, je le fuis pour toi;
Allons... je l'ai voulu... mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé dont les jours vont finir!
Des liens, des bourreaux.... ces apprêts d'infamie!
O mort! affreufe mort! puis-je vous foutenir?
Tourmens, trépas honteux.... tout mon courage cède.....
Non, il n'eft point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, & non pas me punir.
Quoi! je meurs en coupable?.. un père! une patrie.
Je les fervais tous deux, & tous deux m'ont flétrie!
Et je n'aurai pour moi, dans ces momens d'horreur,
Que mon feul témoignage, & la voix de mon cœur!

(*A Fanie qui entre*)

Quels momens pour Tancrède ! O ma chère Fanie !

(*Fanie lui baiſe la main en pleurant , & Aménayde l'embraſſe.*)

La douceur de te voir ne m'eſt donc point ravie !

FANIE.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux !

AMÉNAYDE

Ah ! . . je vois s'avancer ces monſtres odieux. . .

(*Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener*)

Porte un jour au héros à qui j'étais unie ,
Mes derniers ſentimens , & mes derniers adieux ,
Fanie. . . il apprendra ſi je mourus fidelle :
Je coûterai du moins des larmes à ſes yeux :
Je ne meurs que pour lui. . . ma mort eſt moins cruelle.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TANCREDE *ſuivi des deux écuyers qui portent ſa lance ſon écu , &c.* ALDAMON.

TANCREDE.

A TOUS les cœurs bien nés que la patrie eſt chère!
Qu'avec raviſſement je revois ce ſéjour !
Cher & brave Aldamon , digne ami de mon père ,

C'eſt toi dont l'heureux zèle a ſervi mon retour,
Que Tancrède eſt heureux ! que ce jour m'eſt proſpère !
Tout mon ſort eſt changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'oſe dire. . . & plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'eſt trop vanter mes ſervices vulgaires;
Et c'eſt trop relever un ſort tel que le mien ;
Je ne ſuis qu'un ſoldat, un ſimple citoyen. . .

TANCREDE.

Je le ſuis comme vous : les citoyens ſont frères :

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient ſous vous j'ai combattu ;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres.
J'admirai d'aſſez près votre haute vertu ;
C'eſt là mon ſeul mérite : élevé par mes maîtres,
Né dans votre maiſon, je vous ſuis aſſervi.
Je dois. . . .

TANCREDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
Ces murs toujours ſacrés pour le cœur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, & dont je ſuis banni !
Apprends-moi dans quels lieux reſpire Aménayde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où ſon père réſide ;
Cette place y conduit ; plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguſte, où l'on voit aſſemblés
Ces vaillans chevaliers, ce Sénat intrépide,

Qui font les loix du peuple & combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le Musulman perfide;
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises,
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCREDE.

Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute;
Peut-être en d'autres lieux il est célébre assez.
(*A ses écuyers.*)
Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en bute;
Que mes armes sans faste, emblême des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.
(*Les écuyers suspendent ses armes aux places vuides, au milieu des autres trophées*)
Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur;
Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance;
Elle a conduit mes pas & fait mon espérance;
Les mots en sont sacrés; c'est, *l'amour & l'honneur.*
Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les suivre aux combats dans leurs murs est venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.
(*A Aldamon.*)
Quel est leur chef, ami?

ALDAMON.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez ſu, le reſpectable Argire.

TANCREDE, *à part.*

Père d'Aménayde !..

ALDAMON.

On le vit trop long-tems
Succomber au parti dont nous craignons l'Empire.
Il reprit à la fin ſa juſte autorité :
On reſpecte ſon rang, ſon nom, ſa probité ;
Mais l'âge l'affaiblit ; Orbaſſan lui ſuccède.

TANCREDE.

Orbaſſan ! l'ennemi, l'oppreſſeur de Tancrède !
Ami, quel eſt le bruit répandu dans ces lieux !
Ah ! parle, eſt-il bien vrai que cet audacieux,
D'un père trop facile ait ſurpris la faibleſſe,
Que de ſon alliance il ait eu la promeſſe,
Que ſur Aménayde il ait levé les yeux,
Qu'il ait oſé prétendre à s'unir avec elle ?

ALDAMON.

Hier confuſément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la Ville, établi dans ce fort,
Où je vous ai reçu, grace à mon heureux ſort,
A mon poſte attaché, j'avoûrai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre ;
On vous y perſécute, ils ſont affreux pour moi.

TANCREDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi ;
Cours chez Aménayde, & parais devant elle ;
Dis-lui qu'un inconnu brûlant du plus beau zèle,

Pour l'honneur de ſon ſang, pour ſon auguſte nom,
Pour les proſpérités de ſa noble maiſon,
Attaché dès l'enfance à ſa mère, à ſa race,
D'un entretien ſecret lui demande la grâce.

ALDAMON.

Seigneur, dans ſa maiſon: j'eus toujours quelque accès.
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
Plût au Ciel qu'on eût vu le pur ſang des Français
Uni dans la Sicile au noble ſang d'Argire!
Quel que ſoit le deſſein, Seigneur, qui vous inſpire,
Puiſque vous m'envoyez, je réponds du ſuccès.

SCÈNE II.

TANCREDE, ſes Ecuyers *au fond.*

IL ſera favorable: & le ciel qui me guide,
Ce Ciel qui me ramène aux pieds d'Aménayde;
Et qui dans tous les tems accorda ſa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur,
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis ſoutient ma cauſe encore.
Aménayde m'aime, & ſon cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin des camps des Céſars, & loin de l'Illyrie,

Je

Je viens enfin pour elle au ſein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, & qui, dans mon malheur,
Après Aménayde, eſt ſi chère à mon cœur!
J'arrive; un autre ici l'obtiendrait de ſon père!
Et ſa fille à ce point aurait pu me trahir!
Quel eſt cet Orbaſſan? Quel eſt ce téméraire?
Quels ſont donc les exploits dont il doit s'applaudir?
Qu'a-t-il fait de ſi grand qui le puiſſe enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
Qui des plus grands héros ferait la récompenſe,
Qui m'appartient du moins par les droits de l'amour?
Avant de me l'ôter il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même, elle ſerait fidelle.
L'oppreſſeur de mon ſang ne peut régner ſur elle.
Oui, ton cœur m'eſt connu; je n'en redoute rien,
Ma chère Aménayde, il eſt tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte & d'inconſtance.

SCÈNE III.

TANCREDE, ALDAMON,

TANCREDE.

AH trop heureux ami, tu ſors de ſa préſence;
Tu vois tous mes tranſports; allons, conduis mes pas

ALDAMON.

Vers ces funeſtes lieux, Seigneur, n'avancez pas.

TANCREDE.

Que me dis-tu ? Les pleurs inondent ton viſage !

ALDAMON.

Ah ! fuyez pour jamais ce malheureux rivage.
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obſcur que je ſuis.

TANCREDE.

Comment ?...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage ſublime ;
La gloire vous attend aux tehtes des Céſars ;
Elle n'eſt point pour vous dans ces affreux remparts.
Fuyez, vous n'y verriez que la honte & le crime.

TANCREDE.

De quels traits inouïs viens-tu percer mon cœur ?
Qu'as-tu vu ? que t'a dit, Que fait Aménayde ?

ALDAMON.

J'ai trop vu vos deſſeins... Oubliez-la, Seigneur.

TANCREDE.

Ciel ! Orbaſſan l'emporte, Orbaſſan ! la perfide !
L'ennemi de ſon père, & mon perſécuteur !

ALDAMON.

Son père a ce matin ſigné cet hyménée,
Et la pompe fatale en étoit ordonnée...

TANCREDE.

Et je ſerais témoin de cet excès d'horreur !

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos ayeux.

TANCREDE.

Le lâche ! il m'enlevait ce qu'un héros méprise.
Aménayde, ô ciel ! en ses mains est remise ?
Elle est à lui ?

ALDAMON.

Seigneur, ce sont les moindres coups
Que le Ciel irrité vient de lancer sur vous.

TANCREDE.

Achève donc, cruel, de m'arracher la vie.
Achève.... parle.... hélas !

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier persécuteur de vos jours glorieux,
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie;
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux.
L'infidèle, Seigneur, vous trahissait tous deux.

TANCREDE.

Pour qui ?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'oppresseur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCREDE.

O ciel ! ô trop funeste nom !
Solamir ! ... Dans Bizance il soupira pour elle :

Mais il fut dédaigné, mais je fus ſon vainqueur.
Elle n'a pu trahir ſes ſermens & mon cœur.
Tant d'horreur n'entre point dans une ame ſi belle;
Elle en eſt incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé:
Mais ce ſecret horrible eſt par-tout révélé.

TANCREDE.

Ecoute, je connais l'envie & l'impoſture:
Eh! quel cœur généreux échappe à leur injure!
Proſcrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui ſuis mon ouvrage,
Qui d'États en États ai porté mon courage,
Qui par-tout de l'envie ai ſenti la fureur,
Depuis que je ſuis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de ſa bouche impunie,
Chez les Républicains, comme à la cour des rois.
Argire fut long-temps accuſé par ſa voix;
Il ſouffrit comme moi. Cher ami, je m'abuſe,
Ou ce monſtre odieux régne dans Syracuſe.
Ses ſerpens ſont nourris de ces mortels poiſons,
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'eſprit de parti je ſais quelle eſt la rage.
L'auguſte Aménayde en éprouve l'outrage.
Entrons: je veux la voir, l'entendre, & m'éclairer.

ALDAMON.

Ah! Seigneur, arrêtez; il faut donc tout vous dire:

On l'arrache des bras du malheureux Argire ;
Elle est aux fers.

TANCREDE.

Qu'entends-je ?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus affreux supplice.

TANCREDE.

Aménayde !

ALDAMON.

Hélas ! si c'est une injustice,
Elle est bien odieuse ; on ose en murmurer ;
On pleure ; mais, Seigneur, on se borne à pleurer.

TANCREDE.

Aménayde ! ô cieux ! . . . crois-moi, ce sacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ses pas.
Il la plaint il gémit, en la nommant perfide ;
Et d'un cruel spectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compassion,
Il s'agite en tumulte autour de la prison.
Etrange empressement de voir des misérables !
On hâte en gémissant ces momens formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déserts,
De nombreux citoyens seront bientôt couverts.
Eloignez-vous, venez.

TANCREDE.

Quel vieillard vénérable

Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs ?
Ses ſuivans conſternés imitent ſes douleurs.

ALDAMON.

C'eſt Argire, Seigneur, c'eſt ce malheureux père....

TANCREDE.

Retire-toi.... ſur-tout ne me découvre pas.
Que je le plains !

SCÈNE IV.

ARGIRE *dans un des côtés de la ſcène*, TANCREDE *ſur le devant*, ALDAMON *loin de lui dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O CIEL ! avance mon trépas.
O mort ! viens me frapper, c'eſt ma ſeule prière !

TANCREDE.

Noble Argire, excuſez un de ces chevaliers,
Qui contre le Croiſſant déployant leur bannière,
Dans de ſi ſaints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais.... pardonnez.... dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiſcrètes.

ARGIRE.

Ah ! vous êtes le ſeul qui m'oſiez conſoler;
Tout le reſte me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous même, pardonnez à mon déſordre extrême.

A qui parlé-je ? hélas !

TANCREDE.

Je suis un étranger ;
Plein de respect pour vous, touché comme vous-même,
Honteux & frémissant de vous interroger,
Malheureux comme vous.... Ah ! par pitié.... de grace,
Une seconde fois excusez tant d'audace.
Est-il vrai ?... votre fille !... est-il possible ?...

ARGIRE.

Hélas !
Il est trop vrai ; bientôt on la mène au trépas.

TANCREDE.

Elle est coupable ?

ARGIRE *(avec des soupirs & des pleurs.)*

Elle est.... la honte de son père !

TANCREDE.

Votre fille !... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je pensais, sur le bruit de ce nom glorieux,
Que si la vertu même habitait sur la terre,
Le cœur d'Aménaïde était son sanctuaire.
Elle est coupable ! ô jour ! ô détestables bords !
Jours à jamais affreux !

ARGIRE.

Ce qui me désespère,
Ce qui creuse ma tombe, & ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait descendre,
C'est qu'elle aime son crime, & qu'elle est sans remords.

Aussi nul chevalier ne cherche à la défendre ;
Ils ont en gémissant signé l'arrêt mortel ;
Et malgré notre usage antique & solemnel,
Si vanté dans l'Europe & si cher au courage,
De défendre en champ clos le sexe qu'on outrage,
Celle qui fut ma fille à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'ose secourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente :
Tout frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

TANCREDE.

Il s'en présentera : gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel espoir, Seigneur, daignez-vous me flatter ?

TANCREDE.

Il s'en présentera : non pas pour votre fille,
Elle est loin d'y prétendre & de le mériter ;
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, & pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh ! qui pour nous défendre entrera dans la lice ?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi ;
Qui daignera me tendre une main protectrice,
Je n'ose m'en flatter.... qui combattra ?

TANCREDE.

Qui ? moi ;
Moi, dis-je ; & si le ciel seconde ma vaillance,
Je demande de vous, Seigneur, pour récompense,
De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, & sans être connu.

ARGIRE.

Ah ! Seigneur, c'eſt le ciel, c'eſt Dieu qui vous envoie.
Mon cœur triſte & flétri ne peut goûter de joie ;
Mais je ſens que j'expire avec moins de douleur.
Ah ! ne puis-je ſavoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de reſpect & de reconnaiſſance ?
Tout annonce à mes yeux votre haute naiſſance.
Hélas ! qui vois-je en vous ?

TANCREDE.

Vous voyez un vengeur.

SCÈNE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCRÈDE, Chevaliers, Suite.

ORBASSAN (*à Argire.*)

L'ÉTAT eſt en danger, ſongeons à lui, Seigneur.
Nous prétendions demain ſortir de nos murailles ;
Nous ſommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis,
Sans doute avertiſſaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le deſtin des batailles ;
Nous marcherons à lui. Vous, ſi vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un ſpectacle funeſte,
Inſupportable, horrible à nos ſens effrayés.

ARGIRE.

Il ſuffit, Orbaſſan, tout l'eſpoir qui me reſte,

C'eſt d'aller expirer au milieu des combats.

(*montrant Tancrède.*)

Ce brave chevalier y guidera mes pas ;
Et malgré les horreurs dont ma race eſt flétrie,
Je périrai du moins en ſervant ma patrie.

ORBASSAN.

Des ſentimens ſi grands ſont bien dignes de vous.
Allez, aux Muſulmans portez vos derniers coups.
Mais avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, & déjà qu'on prépare ;
On approche.

ARGIRE.

Ah ! grand Dieu !

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent ſe détourner de ces objets cruels.
Ma place me retient, & mon devoir ſévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire ;
L'inexorable loi ne ſait rien ménager ;
Toute horrible qu'elle eſt, je la dois protéger.
Mais vous qui n'avez point cet affreux miniſtère,
Qui peut vous retenir ? & qui peut vous forcer
A voir couler le ſang que la loi va verſer ?
On vient, éloignez-vous.

TANCREDE (*à Argire.*)

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous ?

TANCREDE.

Votre ennemi, Seigneur,

L'ami de ce vieillard, peut-être ſon vengeur ;
Peut-être autant que vous à l'Etat néceſſaire.

SCÈNE VI.

La ſcène s'ouvre : on voit AMÉNAYDE *au milieu des* Gardes ; les Chevaliers, le Peuple *rempliſſent la place.*

ARGIRE *à Tancrède.*

GÉNÉREUX inconnu, daignez me ſoutenir ;
Cachez-moi ces objets..... C'eſt ma fille elle-même.

TANCREDE.

Quels momens pour tous trois !

AMÉNAYDE.

O juſtice ſuprême !
Toi qui vois le paſſé, le préſent, l'avenir,
Tu lis ſeule en mon cœur, toi ſeule es équitable.
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle & juge en aveugle, & condamne au haſard.
Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part
Au ſanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'eſt pas devant vous que je me juſtifie.
Que ce ciel qui m'entend, juge entre vous & moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi ;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.

Oui, j'offensais un père, il a forcé mes vœux.
J'offensais Orbassan, qui fier & rigoureux,
Prétendait sur mon ame une injuste puissance.
Citoyens, si la mort est due à mon offense,
Frappez ; mais écoutez, sachez tout mon malheur.
Qui va répondre à Dieu, parle aux hommes sans peur.
Et vous, mon père, & vous, témoin de mon supplice,
Qui ne deviez pas l'être, & de qui la justice

(*Appercevant Tancrède.*)

Auroit pu..... Ciel ! ô ciel ! Qui vois-je à ses côtés ?
Est-ce lui ? .... Je me meurs.

(*Elle tombe évanouie entre les gardes*)

TANCREDE.

Ah ! ma seule présence
Est pour elle un reproche ! il n'importe... Arrêtez,
Ministres de la mort, suspendez la vengeance ;
Arrêtez, citoyens, j'entreprends sa défense,
Je suis son chevalier. Ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, & non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la seule valeur rende ici des arrêts,
Des dignes chevaliers c'est le plus beau partage.
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage ;
Que les juges du camp fassent tous les apprêts.....
Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie ;
Viens mourir de mes mains, ou m'arracher la vie.

Tes

Tes exploits & ton nom ne ſont pas ſans éclat ;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne :
Je jette devant toi le gage du combat.

(Il jette ſon gantelet ſur la ſcène.)

L'oſes-tu relever ?

ORBASSAN.

Ton arrogance inſigne
Ne mériterait pas qu'on te fit cet honneur :

(Il fait ſigne à ſon écuyer de ramaſſer le gage de bataille.)

Je le fais à moi-même, & conſultant mon cœur,
Reſpectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi deſcendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oſer défier.
Quel eſt ton rang, ton nom ? ce ſimple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCREDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, & tel eſt mon deſſein ;
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'inſtant même on ouvre la barrière ;
Q'Aménaïde ici ne ſoit plus priſonnière,
Juſqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, ſachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, & je défends l'Etat.
D'un combat ſingulier la gloire eſt périſſable,
Mais ſervir la patrie eſt l'honneur véritable.

TANCREDE.

Viens : & vous, chevaliers, j'eſpère qu'aujour d'hui
L'Etat ſera ſauvé par d'autres que par lui.

SCÈNE VII.

ARGIRE *ſur le devant.* AMÉNAYDE *au fond à qui l'on a ôté les fers.*

AMÉNAYDE (*revenant à elle.*)

CIEL ! que deviendra-t-il ? Si l'on ſait ſa naiſſance,
Il eſt perdu.

ARGIRE.

Ma fille....

AMÉNAYDE *appuyée ſur Fanie, & ſe retournant vers ſon père*

Ah ! que me voulez-vous ?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O deſtins en courroux !
Voulez-vous, ô mon Dieu ! qui prenez ſa défenſe,
Ou pardonner ſa faute, ou venger l'innocence ?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder ?
Eſt-ce juſtice ou grace ? Ah ! je tremble & j'eſpère.
Qu'as-tu fait ? & comment dois-je te regarder ?
Avec quels yeux, hélas !

AMÉNAYDE.

Avec les yeux d'un père...
Votre fille eſt encore au bord de ſon tombeau.
Je ne ſais ſi le ciel me ſera favorable.
Rien n'eſt changé : je ſuis encor ſous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle eſt inal-
térable.
Mais ſi vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux ;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule inſultante,
Qui ſur mon infortune arrête ici ſes yeux,
Obſerve mes affronts, & contemple des larmes
Dont la cauſe eſt ſi belle.... & qu'on ne connaît pas.

ARGIRE.

Viens ; mes tremblantes mains raſſureront tes pas.
Ciel ! de ſon défenſeur favoriſez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

TANCRÈDE, LOREDAN, Chevaliers. *Marche guerrière : on porte les armes de Tancrède devant lui.*

LOREDAN.

SEIGNEUR, votre victoire eſt illuſtre & fatale ;
Vous nous avez privés d'un brave chevalier,

Dont le cœur à l'Etat ſe livra tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale.
Ne pouvons-nous ſavoir votre nom, votre ſort ?

TANCRÈDE.

Orbaſſan ne l'a ſu qu'en recevant la mort ;
Il emporte au tombeau mon ſecret & ma haine.
De mon ſort malheureux ne ſoyez point en peine ;
Si je peux vous ſervir, qu'importe qui je ſois ?

LOREDAN.

Demeurez ignoré, puiſque vous voulez l'être ;
Mais que votre vertu ſe faſſe ici connaître,
Par un courage utile & de dignes exploits.
Les drapeaux du Croiſſant dans nos champs vont paraître.
Défendez avec nous notre culte & nos loix.
Voyez dans Solamir un plus grand adverſaire.
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.
Rendez-nous le héros que vous nous raviſſez ;
Le vainqueur d'Orbaſſan nous devient néceſſaire.
Solamir vous attend.

TANCREDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis ;
Je tiendrai ma parole, & Solamir peut-être
Eſt plus mon ennemi que celui de l'Etat ;
Je le hais plus que vous.... mais quoi qu'il en puiſſe être,
Sachez que je ſuis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance ;

Attendez tout auſſi de la reconnaiſſance
Que devra Syracuſe à votre illuſtre bras.

TANCREDE.

Il n'en eſt point pour moi, je n'en exige pas ;
Je n'en veux point, Seigneur ; & cette triſte enceinte
N'a rien qui déſormais ſoit l'objet de mes vœux,
Si je verſe mon ſang, ſi je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompenſe ni plainte,
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir ;
Solamir me verra ; c'eſt là tout mon eſpoir.

LOREDAN.

C'eſt celui de l'Etat ; déjà le temps nous preſſe,
Ne ſongeons qu'à l'objet qui tous nous intéreſſe,
A la victoire ; & vous qui l'allez partager,
Vous ſerez averti quand il faudra vous rendre
Au poſte où l'ennemi croit bientôt nous ſurprendre,
Dans le ſang Muſulman tous prêts à nous plonger,
Tout autre ſentiment nous doit être étranger.
Ne penſons, croyez-moi, qu'à ſervir la patrie.

TANCREDE.

Qu'elle en ſoit digne ou non, je lui donne ma vie.

(*Les Chevaliers ſortent.*)

SCÈNE II.

TANCRÈDE, ALDAMON.

ALDAMON.

ILS ne connaiſſaient pas quel trait envenimé
Eſt caché dans ce cœur trop noble & trop charmé.
Mais malgré vos douleurs, & malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indiſpenſable uſage

De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit ſon honneur, ſes jours, ſa liberté ;
Et de lui préſenter, de vos mains triomphantes,
D'Orbaſſan terraſſé les dépouilles ſanglantes ?

TANCREDE.

Non, ſans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh ! quoi, pour la ſervir vous cherchiez le trépas.
Et vous fuyez loin d'elle ?

TANCREDE.

Et ſon cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point ſon crime vous irrite.
Mais pour ce crime enfin vous avez combattu.

TANCREDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il eſt vrai ; je l'ai dû.
Je n'ai pu, cher ami, malgré ſa perfidie,
Supporter ni ſa mort, ni ſon ignominie.
Et l'euſſai-je aimé moins, comment l'abandonner ?
J'ai dû ſauver ſes jours, & non lui pardonner.
Qu'elle vive, il ſuffit, & que Tancrède expire.
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire...
A quel excès, ô ciel ! je lui fus aſſervi !
Pouvais-je craindre, hélas ! de la trouver parjure ?
Je penſais adorer la vertu la plus pure ;
Je croyais les ſermens, les autels moins ſacrés,
Qu'une ſimple promeſſe, un mot d'Aménayde....

ALDAMON.

Tout eſt-il en ces lieux ou barbare ou perfide ?

A la profcription vos jours furent livrés ;
Sa loi vous perfécute, & l'amour vous outrage.
Eh bien, s'il eft ainfi, fuyons de ce rivage.
Je vous fuis aux combats, je vous fuis pour jamais.
Loin de ces murs affreux trop fouillés de forfaits.

TANCREDE.

Quel charme dans fon crime à mes efprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle !
Toi qui me fais defcendre avec tant de tourment
Dans l horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
Odieufe coupable.... & peut-être adorée !
Toi qui fais mon deftin jufqu'au dernier moment,
Ah ! s'il était poffible, ah ! fi tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître !
Non, ce n'eft qu'en mourant que je peux l'oublier.
Ma faibleffe eft affreufe... il l'a faut expier,
Il faut périr... mourons, fans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, difiez-vous, au menfonge eft livré ;
La calomnie y règne.

TANCREDE.

Ah ! tout eft avéré ;
Tout eft approfondi dans cet affreux myftère.
Solamir en ces lieux adora fes attraits.
Il demanda fa main pour le prix de la paix :
Hélas ! l'eût-il ofé, s'il n'avait pas fu plaire ?
Ils font d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur.
En vain j'avais douté ; je dois en croire un père.
Le père le plus tendre eft fon accufateur ;

Il condamne ſa fille ; elle-même s'accuſe ;
Enfin mes yeux l'ont vu ce billet plein d'horreur :
Puiſſiez-vous vivre en maître au ſein de Syracuſe,
Et régner dans nos murs, ainſi que dans mon cœur !
Mon malheur eſt certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie ;
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCREDE.

Et pour comble d'horreur elle a cru s'honorer !
Au plus grand des humains elle a cru ſe livrer !
Que cette idée encor m'accable & m'humilie !
L'Arabe impérieux domine en Italie ;
Et le ſexe imprudent, que tant d'éclat ſéduit,
Ce ſexe à l'eſclavage en leurs états réduit,
Frappé de ce reſpect que des vainqueurs impriment,
Se livre par faibleſſe aux maîtres qui l'oppriment !
Il nous trahit pour eux, nous, ſon ſervile appui,
Qui vivons à ſes pieds, & qui mourons pour lui !
Ma fierté ſuffirait, dans une telle injure,
Pour déteſter ma vie, & pour fuir la parjure.

SCÈNE III.

TANCRÈDE, ALDAMON, pluſieurs Chevaliers.

CATANE.

NOS chevaliers ſont prêts; le temps eſt précieux

TANCREDE.

Oui, j'en ai trop perdu, je m'arrache à ces lieux.

Je vous fuis, c'en eſt fait.

SCÈNE IV.

TANCRÈDE, AMÉNAYDE, ALDAMON, FANIE, Chevaliers.

AMÉNAYDE (*arrivant avec précipitation.*)

O MON Dieu tutélaire !
Maître de mon deſtin, j'embraſſe vos genoux.
(*Tancrède la releve, mais en ſe détournant.*)
Ce n'eſt point m'abaiſſer; & mon malheureux pére
A vos pieds comme moi va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguſte préſence ?
Qui pourra condamner ma juſte impatience,
Je m'arrache à ſes bras... mais ne puis-je, Seigneur,
Me permettre ma joie & montrer tout mon cœur ?
Je n'oſe vous nomm...... & vous baiſſez la vue...
Ne puis-je vous revoir en cet affreux ſéjour.
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour ?
Vous êtes conſterné... mon ame eſt confondue ;
Je crains de vous parler... quelle contrainte, hélas !
Vous détournez les yeux... vous ne m'écoutez pas.

TANCREDE (*d'une voix entrecoupée.*)
Retournez... conſolez ce vieillard que j'honore :
D'autres ſoins plus preſſans me rappellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
J'en ai reçu le prix.... je n'ai point d'autre eſpoir ;
Trop de reconnaiſſance eſt un fardeau peut-être,

Mon cœur vous en dégage.... & le vôtre eſt le maître
De pouvoir à ſon gré diſpoſer de ſon ſort.
Vivez heureuſe.... & moi je vais chercher la mort.

SCÈNE V.

AMÉNAYDE, FANIE.

AMÉNAYDE.

VEILLAI-JE ? Et du tombeau ſuis-je en effet ſortie ?
Eſt-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie ?
Ce jour, ce triſte jour éclaire-t-il mes yeux ?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chere Fanie !
Eſt un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les loix qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'une & l'autre eſt horrible à mon ame étonnée.

AMÉNAYDE.

Eſt-ce Tancrède, ô ciel ! qui vient de me parler ?
As-tu vu ſa froideur altière, aviliſſante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'oſe accabler ?
Fanie, avec horreur il voyait ſon amante !
Il m'arrache à la mort, & c'eſt pour m'immoler ?
Qu'ai-je donc fait, Tancrède ? Ai-je pu vous déplaire ?

FANIE.

Il eſt vrai que ſon front reſpirait la colère.
voix entrecoupée affectait des froideurs.

Il détournait les yeux ; mais il cachait ſes pleurs.

AMÉNAYDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce & m'outrage !
Quel changement affreux a formé cet orage ?
Que veut-il ? Quelle offenſe excite ſon courroux ?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux,
Oui, je lui dois la vie, & c'eſt toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux il eſt mon ſeul appui.
Je mourais, je le ſais, ſans lui, ſans ſa victoire :
Mais s'il ſauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer, la voix publique entraîne ;
Même en s'en défiant, on lui réſiſte à peine.
Cet eſclave, ſa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de ſa vaillance,
L'offre de ſon hymen, l'audace de ſes feux,
Tout parlait contre vous, juſqu'à votre ſilence ;
Ce ſilence ſi fier, ſi grand, ſi généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuſte vengeance
De vos communs tyrans armés coutre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux ?
Le préjugé l'emporte, & l'on croit l'apparence.

AMÉNAYDE.

Lui, me croire coupable ?

FANIE.

Ah ! s'il peut s'abuſer ;
Excuſez un amant.

AMÉNAYDE (*reprenant ſa fierté & ſes forces.*)

Rien ne peut l'excuſer......
Quand l'univers entier m'accuſerait d'un crime,

Sur ſon jugement ſeul un grand homme appuyé,
A l'univers ſéduit oppoſe ſon eſtime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié !
Cet opprobre eſt affreux, & j'en ſuis accablée.
Hélas mourant pour lui, je mourais conſolée !
Et c'eſt lui qui m'outrage & m'oſe ſoupçonner !
C'en eſt fait, je ne veux jamais lui pardonner.
Ses bienfaits ſont toujours préſens à ma penſée;
Ils reſteront gravés dans mon ame offenſée :
Mais s'il a pu me croire indigne de ſa foi,
C'eſt lui qui pour jamais eſt indigne de moi.
Ah ! de tous mes affronts c'eſt le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne connaît pas......

AMÉNAYDE.

Il devait me connaître;
Il devait reſpecter un cœur tel que le mien;
Il devait préſumer qu'il était impoſſible
Que jamais je trahiſſe un ſi noble lien.
Ce cœur eſt auſſi fier que ſon bras invincible;
Ce cœur était en tout auſſi grand que le ſien,
Moins ſoupçonneux ſans doute, & ſur-tout plus ſenſible.
Je renonce à Tancrède, au reſte des mortels;
Ils ſont faux ou méchans, ils ſont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés; & ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oublîra tout le monde.

SCENE VI.

SCÈNE VI.

ARGIRE, AMÉNAYDE, Suite.

ARGIRE (*soutenu par ses écuyers.*)

Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourmens :
On va combattre, allons, guidez mes pas tremblans.
Ne pourrai-je embrasser ce héros tutélaire ?
Ah ! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour ?

AMÉNAYDE (*plongée dans sa douleur appuyée d'une main sur Fanie, & se tournant à moitié vers son père.*)

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'osais nommer, que vous aviez proscrit ;
Le seul & cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejeton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains ;... hélas ! le plus injuste !
En un mot c'est Tancrède.

ARGIRE.

O ciel ! que m'as-tu dit ?

AMÉNAYDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui ! Tancrède !

AMÉNAYDE.

Et quel autre eut été mon appui ?

ARGIRE.

Tancrède qu'opprima notre Sénat barbare ?

AMÉNAYDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui !
Nous lui raviſſons tout, biens, dignité, patrie,
Et c'eſt lui qui pour nous vient prodiguer ſa vie !
O juges malheureux ! qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive & la balance,
Combien nos jugemens ſont injuſtes & vains !
Et combien nous égare une fauſſe prudence !
Que nous étions ingrats ! que nous étions tyrans !

AMÉNAYDE

Je peux me plaindre à vous, je le ſais.... mais mon père,
Votre vertu ſe fait des reproches ſi grands,
Que mon cœur déſolé tremble de vous en faire.
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis,
A qui je dois tes jours ?

AMÉNAYDE.

Ils ſont trop avilis,
Ils ſont trop malheureux ! C'eſt en vous que j'eſpère.
Réparez tant d'horreurs & tant de cruauté ;
Ah ! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbaſſan n'a ſauvé que ma vie.

Venez, que votre voix parle & me juſtifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMÉNAYDE.

Je vole ſur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMÉNAYDE.

Moi reſter ! je vous ſuis aux combats.
J'ai vu la mort de près, & je l'ai vue horrible ;
Croyez qu'aux champs d'hônneur elle eſt bien moins terrible
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduiſiez.
Seigneur, il n'eſt plus temps que vous me refuſiez ;
J'ai quelques droits ſur vous ; mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne ?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité ſur toi ;
J'en avais abuſé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel eſt ce deſſein qui me glace d'effroi ?
Crains les égaremens de ton ame éperdue ;
Ce n'eſt point en ces lieux, comme en d'autres climats,
Où le ſexe élevé loin d'une triſte gêne,
Marche avec les héros, & s'en diſtingue à peine ;
Et nos mœurs & nos loix ne le permettent pas.

AMÉNAYDE.

Quelles loix, quelles mœurs, indignes & cruelles !

Sachez qu'en ce moment je ſuis au-deſſus d'elles ;
Sachez que dans ce jour d'injuſtice & d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la voix de mon cœur.
Quoi ! ces affreuſes loix dont le poids vous opprime
Auront pris dans vos bras votre ſang pour victime !
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infâmes liens ;
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père & défende ma gloire ?
Et le ſexe en ces lieux conduit aux échaffauds,
Ne pourra ſe montrer qu'au milieu des bourreaux !
L'injuſtice à la fin produit l'indépendance.
Vous frémiſſez, mon père ; ah ! vous deviez frémir,
Quand de vos ennemis careſſant l'inſolence,
Au ſuperbe Orbaſſan vous pûtes vous unir
Contre le ſeul mortel qui prend votre défenſe,
Quand vous m'avez forcée à vous déſobéir.

ARGIRE.

Va, c'eſt trop accabler un père déplorable ;
N'abuſe point du droit de me trouver coupable ;
Je le ſuis, je le ſens, je me ſuis condamné.
Ménage ma douleur, & ſi ton cœur encore
D'un père au déſeſpoir ne s'eſt point détourné,
Laiſſe-moi ſeul mourir par les flèches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, & tu n'en peux douter.
Vous, obſervez ſes pas.

SCÈNE VII.

AMÉNAYDE, *seule*

QUI pourra m'arrêter?
Tancrède, qui me hais, & qui m'as outragée,
Qui m'ofes méprifer, après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre & t'imiter,
Des traits fur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups. . . en garantir ta tête,
Te rendre à tes côtés tout ce que je te dois,
Punir ton injuftice en expirant pour toi,
Surpaffer, s'il fe peut, ta rigueur inhumaine,
Mourante entre tes bras, t'accabler de ma haine;
De ma haine trop jufte, & laiffer, à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima, le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, & l'horreur qui m'accable.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PRÈMIERE.

Les Chevaliers & leurs Ecuyers, *l'épée à la main.* Des ſoldats *portant des trophées.* Le peuple *dans le fond.*

LOREDAN.

ALLEZ & préparez les champs de la victoire,
Peuple, au Dieu des combats prodiguez votre encens;
C'eſt lui qui nous fait vaincre, à lui ſeul eſt la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras ſont impuiſſans.
Il a briſé les traits, il a rompu les piéges
Dont nous environnaient ces brigands ſacriléges;
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout ſanglans érigez vos trophées;
En foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des tréſors du Croiſſant ornez nos ſaints autels.
Que l'Eſpagne opprimée, & l'Italie en cendre,
l'Egypte terraſſée, & la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut ſe défendre
Contre ces fiers tyrans l'effroi de l'univers.
C'eſt à nous maintenant de conſoler Argire.

Que le bonheur public appaiſe ſes douleurs !
Puiſſions-nous voir en lui, malgré tous ſes malheurs,
L'homme d'état heureux, quand le père ſoupire !
Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le ſuccès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'eſt-il point revenu ?
Ce triomphe à ſes yeux a-t-il ſi peu de charmes ?
Croit-il de ſes exploits que nous ſoyons jaloux ?
Nous ſommes aſſez grands pour être ſans envie.
Veut-il fuir Syracuſe après l'avoir ſervie ?

(*A Catane.*)

Seigneur, il a long-temps combattu près de vous ;
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune,
Il ne partage point l'allégreſſe commune ?

CATANE.

Apprenez-en la cauſe, & daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Étna vous fermiez le paſſage,
Placé loin de vos yeux j'étais vers le rivage,
Où nos fiers ennemis oſaient nous réſiſter ;
Je l'ai vu courir ſeul & ſe précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
Inaltérable & calme au milieu du carnage.
Cette vertu d'un chef & ce don d'un grand cœur
Un déſeſpoir affreux égarait ſa valeur ;
Sa voix entrecoupée & ſon regard farouche
Annonçaient la douleur qui troublait ſes eſprits.
Il appellait ſouvent Solamir à grands cris ;
Le nom d'Aménayde échappait de ſa bouche ;
Il la nommait parjure ; & malgré ſes fureurs,

De ses yeux enflammés, j'ai vu tomber des pleurs ;
Il cherchoit à mourir, & toujours invincible,
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible,
Tout cédoit à nos coups, & sur-tout à son bras.
Nous revenions vers vous conduits par la victoire ;
Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,
Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,
Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance :
Il l'embrasse, il lui parle, & loin de nous s'élance,
Aussi rapidement qu'il avoit combattu.
C'est pour jamais, dit-il : ces mots nous laissent croire
Que ce grand chevalier, si digne de mémoire,
Veut être à Syracuse à jamais inconnu.
Nul ne peut soupçonner le dessein qui le guide.
Mais dans le même instant je vois Aménayde,
Je la vois éperdue au milieu des soldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée ;
Elle appelle Tancrède, elle vole égarée ;
Son père en gémissant suit à peine ses pas.
Il ramène avec nous Aménayde en larmes,
C'est Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étonnné nos yeux par de si grands exploits,
Ce vengeur de l'état, vengeur d'Aménayde,
C'est lui que ce matin d'une commune voix
Nous déclarions rebelle, & nous nommions perfide :
C'est ce même Tancrède exilé par nos loix.
Amis, que faut-il faire, & quel parti nous reste ?

LOREDAN.

Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir.

Perſiſter dans ſa faute eſt horrible & funeſte ;
Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna ſouvent la vertu , le mérite :
Mais quand ils ſont connus , il les faut honorer.

SCÈNE II.

Les Chevaliers ARGIRE, AMÉNAYDE ; *dans l'enfoncement ſoutenue par ſes femmes.*

ARGIRE (*arrivant avec précipitation.*)

IL les faut ſecourir , il les faut délivrer.
Tancrède eſt en péril , trop de zèle l'excite.
Tancrède s'eſt lancé parmi les ennemis ,
Contre lui ramenés , contre lui ſeul unis.
Hélas ! j'accuſe en vain mon âge qui me glace.
O vous , de qui la force eſt égale à l'audace ,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis ,
Courez tous , diſſipez ma crainte impatiente ,
Courez , rendez Tancrède à ma fille innocente.

LOREDAN.

C'eſt nous en dire trop ; le temps eſt cher , volons ,
Secourons ſa valeur qui devient imprudente ,
Et cet emportement que nous déſapprouvons.

SCENE III.

ARGIRE, AMÉNAYDE,

ARGIRE.

O CIEL ! tu prends pitié d'un père qui t'adore.
Tu m'as rendu ma fille, & tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.

(*Aménayde entre.*)

Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître.
J'ai causé tes malheurs ; je les ai partagés ;
Je les termine enfin, Tancrède va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés ?

AMENAYDE.

Je me consolerai quand je verrai Tancrède,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède,
Aura plus de justice, & sera sans danger ;
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager,
Et lorsque ses remords expîront mes injures.

ARGIRE.

Je ressens ton état : sans doute il doit t'aigrir.
On n'essuya jamais des épreuves plus dures.
Je sais ce qu'il en coûte, & qu'il est des blessures
Dont un cœur généreux peut rarement guérir.
La cicatrice en reste, il est vrai ; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré ;

Apprends qu'il eſt chéri, glorieux, honoré ;
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de ſa gloire, & de tant de ſervices,
L'excès où ſes rivaux portoient leurs injuſtices.
Le vulgaire eſt content s'il remplit ſon devoir;
Il faut plus au héros, il faut que ſa vaillance
Aille au-delà du terme & de notre eſpérance.
C'eſt ce que fait Tancrède : il paſſe notre eſpoir.
Il te verra conſtante ; il te ſera fidelle.
Le peuple en ta faveur s'élève & s'attendrit.
Tancrède va ſortir de ſon erreur cruelle.
Pour éclairer ſes yeux, pour calmer ſon eſprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMÉNAYDE.

Et ce mot n'eſt pas dit.
Que m'importe à préſent ce peuple & ſon outrage,
Et ſa faveur crédule, & ſa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas ?
D'un ſeul mortel, d'un ſeul dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas
Que de vivre un moment ſans en être eſtimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçu nos promeſſes ;
Sa dernière prière a béni nos tendreſſes ;
Elle joignait nos mains, qui fermèrent ſes yeux ;
Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,

Par ſes mânes, par vous, vous trop malheureux
père,
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous
plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur.... les échafauds ont été nos autels.
Mon amant, mon époux cherche un trépas fu-
neſte,
Et l'horreur de ma honte eſt tout ce qui me reſte,
Voilà mon ſort.

ARGIRE.

Eh bien! ce ſort eſt réparé,
Et nous obtiendrons plus que tu n'as eſpéré.

AMÉNAYDE.

Je crains tout.

SCÈNE IV.

ARGIRE, AMÉNAYDE, FANIE,

FANIE.

PARTAGEZ, l'allégreſſe publique.
Jouiſſez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combattu: Tancrède a diſſipé
Le reſte d'une armée au carnage échappé.
Solamir eſt tombé ſous cette main terrible;
Victime dévouée à notre état vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Sur-tout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle;

Ce peuple, ivre de joie, & volant après lui,
Le nomme ſon héros, ſa gloire, ſon appui,
Parle même du trône où ſa vertu l'appelle.
Un ſeul de nos guerriers, Seigneur, l'avait ſuivi,
C'eſt ce même Aldamon qui ſous vous a ſervi.
Lui ſeul a partagé ſes exploits incroyables;
Et quand nos chevaliers, dans un danger ſi grand,
Lui ſont venus offrir leurs armes ſecourables,
Tancrède avait tout fait; il étoit triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent ſa vaillance?
On l'élève au-deſſus des héros de la France,
Des Rolands, des Liſois, dont il eſt deſcendu.
Venez voir mille mains couronner ſa vertu.
Venez voir ce triomphe, & recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop long-temps attendu.
Tout vous rit, tout vous ſert, tout venge votre outrage;
Et Tancrède à vos vœux eſt pour jamais rendu.

AMÉNAYDE.

Ah! je reſpire enfin: mon cœur connaît la joie.
Ah! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouis, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourmens ſa bonté me délivre!
Ce n'eſt qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur eſt au comble: hélas! il m'eſt bien dû.
Je veux tout oublier; pardonnez-moi mes plaintes,
Mes reproches amers, & mes frivoles craintes.
Oppreſſeurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ſes pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Ouï, le ciel pour jamais daigne essuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidelle Aldamon,
Qui suivait seul Tancrède & secondait ses armes ;
C'est lui, c'est ce guerrier si cher à ma maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine.
Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec
peine ?
Est-il blessé ? ses yeux annoncent la douleur.

SCÈNE V.

ARGIRE, AMÉNAYDE, ALDAMON, FANIE.

AMÉNAYDE.

PARLEZ, cher Aldamon, Tancrède est donc
vainqueur ?

ALDAMON.

Sans doute, il l'est, Madame.

AMÉNAYDE.

A ces chants d'alégresse,
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux ?

ALDAMON.

Ces chants vont se changer en des cris de tristesse.

AMÉNAYDE, *tombant dans les bras de Fanie.*

Qu'entends-je ? Ah, malheureuse !

ALDAMON.

Un jour si glorieux

Eſt le dernier des jours de ce héros fidele.

AMÉNAYDE.

Il eſt mort !

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ſes yeux,
Mais il eſt expirant d'une atteinte mortelle ;
Je vous apporte ici de funeſtes adieux.
Cette lettre fatale, & de ſon ſang tracée,
Doit vous apprendre, hélas ! ſa dernière penſée.
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune ! ô jour du déſeſpoir !

AMÉNAYDE (*revenant à elle.*)

Donnez-moi mon arrêt il me défend de vivre ;
Il m'eſt cher... ô Tancrède ! ô maître de mon ſort !
Ton ordre, quel qu'il ſoit, eſt l'ordre de te ſuivre ;
J'obéirai.... Donnez votre lettre, & la mort.

ALDAMON.

Liſez donc... pardonnez ce triſte miniſtère.

AMÉNAYDE.

O mes yeux ! lirez-vous ce ſanglant caractère ?
Le pourrai-je ? il le faut... c'eſt mon dernier effort.

(*Elle lit.*)

» Je ne pouvais ſurvivre à votre perfidie ;
» Je meurs dans les combats, mais je meurs de vos » coups.
» J'aurais voulu, cruelle, en m'expoſant pour » vous,
» Vous avoir conſervé la gloire avec la vie. »

Eh bien, mon père !

(*Elle se rejette dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Enfin, les destins désormais
Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits :
Nous voilà maintenant sans espoir & sans crainte.
Ton état & le mien ne permet plus de plainte.
Ma chère Aménayde ! avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois détester,
Que j'apprenne du moins à ma triste patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie ;
Que, dans l'horrible excès de ma confusion,
J'apprenne à l'univers à respecter ton nom.

AMÉNAYDE.

Eh ! que fait l'univers à ma douleur profonde ?
Que me fait ma patrie & le reste du monde ?
Tancrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMÉNAYDE.

Tancrède meurt, ô ciel ! sans être détrompé !
Vous en êtes la cause... Ah ! devant qu'il expire...
Que vois-je ? mes tyrans !

SCÈNE VI & *dernière.*

LOREDAN, Chevaliers, Suite AMÉNAYDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON, TANCRÈDE *dans le fond porté par des soldats.*

LOREDAN.

O MALHEUREUX Argire!
O fille infortunée ! on conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie ;
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux versé pour la patrie
Nos secours empressés ont suspendu les flots.
Cette ame qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménayde ;
Il la nomme ; les pleurs coulent de tous les yeux,
Et d'un juste remords je ne puis me défendre.

(*Pendant qu'il parle, on approche lentement Tancrède vers Aménayde, presque évanouie entre les bras de ses femmes ; elle se débarrasse précipitamment des femmes qui la soutiennent, & se retournant avec horreur vers Lorédan, dit :*)

Barbares, laissez-là vos remords odieux.

(*Puis courant à Tancrède & se jetant à ses pieds.*)
Tancrède, cher amant, trop cruel & trop tendre,

Dans nos derniers inſtans, hélas ! peux-tu m'entendre ?
Tes yeux appeſantis peuvent-ils me revoir ?
Hélas ! reconnais-moi, connais mon déſeſpoir.
Dans le même tombeau ſouffre au moins ton épouſe ;
C'eſt là le ſeul honneur dont mon ame eſt jalouſe.
Ce nom ſacré m'eſt dû ; tu me l'avais promis ;
Ne ſois point plus cruel que tous nos ennemis.
Honore d'un regard ton épouſe fidelle....

(Il la regarde.)

C'eſt donc là le dernier que tu jettes ſur elle !...
De ton cœur généreux ſon cœur eſt-il haï ?...
Peux-tu me ſoupçonner ?

TANCREDE *(ſe ſoulevant un peu.)*

Ah ! vous m'avez trahi !

AMÉNAYDE.

Qui ! moi ? Tancrède !

ARGIRE *(ſe jetant auſſi à genoux de l'autre côté, en embraſſant Tancrède, puis ſe relevant.)*

Hélas ! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé fut par nous condamnée,
Et nous la puniſſions de te garder ſa foi.
Nous fûmes tous cruels, envers elle, envers toi.
Nos loix, nos chevaliers, un tribunal auguſte,
Nous avons failli tous ; elle ſeule étoit juſte.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCREDE.

Aménaïde !... ô ciel ! eſt-il vrai ? Vous m'aimez ?

AMÉNAYDE.

Va, j'aurais en effet mérité mon ſupplice,
Ce ſupplice honteux dont tu m'as ſu tirer,
Si j'avais un moment ceſſé de t'adorer,
Si mon cœur eût commis cette horrible injuſtice.

TANCREDE *(en reprenant un peu de force & élevant la voix.)*

Vous m'aimez ! ô bonheur plus grand que mes revers !
Je ſens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
Ma vie était horrible ! hélas ! & je la perds,
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuſe.

AMÉNAYDE.

Ce n'eſt donc, juſte Dieu ! que dans cette heure affreuſe,
Ce n'eſt qu'en le perdant que j'ai pu lui parler !
Ah, Tancrède !

TANCREDE.

Vos pleurs devraient me conſoler.
Mais il faut vous quitter, ma mort eſt douloureuſe :
Je ſens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi :
Voilà le digne objet qui me donna ſa foi ;
Voilà de nos ſoupçons la victime innocente.
A ſa tremblante main joignez ma main ſanglante.
Que j'emporte au tombeau le nom de ſon époux.
Soyez mon père.

ARGIRE *prenant leurs mains.*

Hélas ! mon cher fils, puiſſiez-vous
Vivre encor adoré d'une épouſe chérie !

TANCREDE.

J'ai vécu pour venger ma femme & ma patrie ;
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,
De toutes deux aimé.... j'ai rempli tous mes vœux....
Ma chère Aménaïde ! ...

AMÉNAYDE.

Eh bien !

TANCREDE.

Gardez de ſuivre
Ce malheureux amant.... & jurez-moi de vivre....

(Il retombe.)

CATANE.

Il expire.... & nos cœurs de regrets pénétrés,
Qui l'ont connu trop tard....

AMÉNAYDE *(ſe jetant ſur le corps de Tancrède.)*

Il meurt, & vous pleurez....
Vous cruels, vous tyrans qui lui coûtez la vie !

(Elle ſe relève & marche.)

Que l'enfer engloutiſſe, & vous & ma patrie !
Et ce Sénat barbare, & ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des loix !
Que ne puis-je expirer dans Syracuſe en poudre,
Sur vos corps tout ſanglans écraſés par la foudre !

(Elle ſe rejette ſur le corps de Tancrède.)

Tancrède, cher Tancrède !

(Elle ſe relève en fureur.)

Il meurt & vous vivez !
Vous vivez ! je le ſuis.... je l'entends, il m'appelle....
Il ſe rejoint à moi dans la nuit éternelle.

Je vous laiſſe aux tourmens qui vous ſont réſervés.

(Elle tombe dans les bras de Fanie.)

ARGIRE.

Ah, ma fille !

AMÉNAYDE *égarée & le repouſſant.*

Arrêtez.... vous n'êtes point mon père ;
Votre cœur n'en eût point le ſacré caractère.
Vous fûtes leur complice.... Ah ! pardonnez, hélas !
Je meurs en vous aimant.... j'expire entre tes bras,
Cher Tancrède.

(Elle tombe à côté de lui.)

ARGIRE.

O ma fille ! ô ma chère Fanie !
Qu'avant ma mort, hélas ! on la rende à la vie.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LE FANATISME,

OU

MAHOMET;

TRAGÉDIE.

AVIS

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

J'AI cru rendre ſervice aux amateurs des belles-lettres, de publier une tragédie du Fanatiſme*, ſi défigurée en France par deux éditions ſubreptices. Je ſais très-certainement qu'elle fut compoſée par l'auteur en 1736, & que dès-lors il en envoya une copie au prince royal, depuis roi de Pruſſe, qui cultivait les lettres avec des ſuccès ſurprenans, & qui en fait encore ſon délaſſement principal.*

J'étais à Lille en 1741, quand monſieur de Voltaire *y vint paſſer quelques jours; il y avait la meilleure troupe d'acteurs qui ait jamais été en province. Elle repréſenta cet ouvrage d'une manière qui ſatisfit beaucoup une très-nombreuſe aſſemblée; le gouverneur de la province & l'intendant y aſſiſtèrent pluſieurs fois. On trouva que cette pièce était d'un goût ſi nouveau, & ce ſujet ſi délicat parut traité avec tant de ſageſſe, que pluſieurs prélats voulurent en voir une repréſentation par les mêmes acteurs dans une maiſon particulière. Ils en jugèrent comme le public.*

L'auteur fut encore aſſez heureux pour faire parvenir ſon manuſcrit entre les mains d'un des premiers hommes de l'Europe & de l'Egliſe (1)*, qui ſoutenait*

(1) Le Cardinal de Fleury.

le poids des affaires avec fermeté, & qui jugeait des ouvrages d'esprit avec un goût très-sûr, dans un âge où les hommes parviennent rarement, & où l'on conserve encor plus rarement son esprit & sa délicatesse. Il dit que la pièce était écrite avec toute la circonspection convenable, & qu'on ne pouvait éviter plus sagement les écueils du sujet; mais pour ce qui regardait la poësie, il y avait encore des choses à corriger. Je sais en effet que l'auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un homme qui tient le même rang, & qui n'a pas moins de lumières.

Enfin, l'ouvrage, approuvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à Paris le 9 d'août 1742. Il y avait une loge entière remplie des premiers magistrats de cette ville; des ministres même y furent présens. Ils pensèrent tous comme les hommes éclairés que j'ai déjà cités.

Il se trouva (1) *à cette première représentation quelques personnes qni ne furent pas de ce sentiment unanime. Soit que dans la rapidité de la représentation ils n'eussent pas suivi assez le fil de l'ouvrage; soit qu'ils fussent peu accoutumés au théâtre, ils*

---

(1) Le fait est que l'abbé *des Fontaines*, & quelques hommes aussi méchans que lui, dénoncèrent cet ouvrage comme scandaleux & impie; & cela fit tant de bruit, que le cardinal de *Fleury*, premier ministre, qui avait lu & approuvé la pièce, fut obligé de conseiller à l'auteur de la retirer.

furent blessés que Mahomet *ordonnât un meurtre, & se servît de sa religion pour encourager à l'assassinat un jeune homme qu'il fait l'instrument de son crime. Ces personnes, frappées de cette atrocité, ne firent pas assez réflexion, qu'elle est donnée dans la pièce comme le plus horrible de tous les crimes, & que même il est moralement impossible qu'elle puisse être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté; ce qui est la manière la plus ordinaire de se tromper. Ils avaient raison assurément d'être scandalisés, en ne considérant que ce côté qui les révoltait. Un peu plus d'attention les aurait aisément ramenés. Mais dans la première chaleur de leur zèle, ils dirent que la pièce était un ouvrage très-dangereux, fait pour former des* Ravaillac *& des* Jacques Clément.

On est bien surpris d'un tel jugement, & ces messieurs l'ont désavoué sans doute. Ce serait dire, qu'Hermione *enseigne à assassiner un roi, qu'*Electre *apprend à tuer sa mère, que* Cléopatre *&* Médée *montrent à tuer leurs enfans. Ce serait dire qu'*Harpagon *forme des avares, le* Joueur *des joueurs,* Tartuffe *des hypocrites. L'injustice même contre* Mahomet *serait bien plus grande que toutes ces pièces; car le crime du faux prophète y est mis dans un jour beaucoup plus odieux que ne l'est aucun des vices & des déréglemens que toutes ces pièces représentent. C'est précisément contre les* Ravaillac *& les* Jacques Clément *que la pièce est composée; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit, que*

ſi Mahomet *avait été écrit du temps de* Henri III *& de* Henri IV, *cet ouvrage leur aurait ſauvé la vie. Eſt-il poſſible qu'on ait pu faire un tel reproche à l'auteur de la* HENRIADE; *lui qui a élevé ſa voix ſi ſouvent dans ce poëme & ailleurs, je ne dis pas ſeulement contre de tels attentats, mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire?*

J'avoue, que plus j'ai lu les ouvrages de cet écrivain, plus je les ai trouvés caractériſés par l'amour du bien public; il inſpire par-tout l'horreur contre les emportemens de la rebellion, de la perſécution & du fanatiſme. Y a-t-il un bon citoyen qui n'adopte toutes les maximes de la Henriade? *Ce poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu?* Mahomet *me paraît écrit entièrement dans le même eſprit, & je ſuis perſuadé que ſes plus grands ennemis en conviendront.*

Il vit bientôt qu'il ſe formait contre lui une cabale dangereuſe; les plus ardens avaient parlé à des hommes en place, qui ne pouvant voir la repréſentation de la pièce, devaient les en croire. L'illuſtre Molière, *la gloire de la France, s'était trouvé autrefois à peu près dans le même cas, lorſqu'on joua le* Tartuffe; *il eut recours directement à* Louis le Grand, *dont il était connu & aimé. L'autorité de ce monarque diſſipa bientôt les interprétations ſiniſtres qu'on donnait au* Tartuffe. *Mais les temps ſont différens; la protection qu'on accorde à des arts tout nouveaux, ne peut pas être toujours la même, après que ces arts ont été long-temps cultivés. D'ailleurs,*

tel artiste n'est pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aisément. Il eût fallu des mouvemens, des discussions, un nouvel examen. L'auteur jugea plus à propos de retirer sa pièce lui-même, après la troisième représentation, en attendant que le temps adoucît quelques esprits prévenus; ce qui ne peut manquer d'arriver dans une nation aussi spirituelle & aussi éclairée que la Française (1). On mit dans les nouvelles publiques que la tragédie de Mahomet *avait été défendue par le gouvernement. Je puis assurer qu'il n'y a rien de plus faux. Non-seulement il n'y a pas eu le moindre ordre donné à ce sujet, mais il s'en faut de beaucoup que les premières têtes de l'état, qui virent la représentation, aient varié un moment sur la sagesse qui règne dans cet ouvrage.*

Quelques personnes ayant transcrit à la hâte plusieurs scènes aux représentations, & ayant eu un ou deux rôles des acteurs, en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandestinement. Il est aisé de voir à quel point elles diffèrent du véritable ouvrage que je donne ici. Cette tragédie est précédée de plusieurs pièces intéressantes, dont une des plus curieuses à

(1) Ce que l'éditeur semblait espérer en 1742, est arrivé en 1751. La pièce fut représentée alors avec un prodigieux concours. Les cabales & les persécutions cédèrent au cri public, d'autant plus qu'on commençait à sentir quelque honte d'avoir forcé à quitter sa patrie un homme qui travaillait pour elle.

mon gré, eſt la lettre que l'auteur écrivit à ſa majeſté le roi de Pruſſe, lorſqu'il repaſſa par la Hollande, après être allé rendre ſes reſpects à ce monarque. C'eſt dans de telles lettres, qui ne ſont pas d'abord deſtinées à être publiques, qu'on voit les véritables ſentimens des hommes. J'eſpère qu'elles feront aux véritables philoſophes le même plaiſir qu'elles m'ont fait.

A SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE.

A Rotterdam, 20 janvier 1742.

SIRE,

JE reſſemble à préſent aux pélerins de la *Mecque*, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur, pénétré des bontés de VOTRE MAJESTÉ, ne connaît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette *tragédie de Mahomet*, dont elle a bien voulu, il y a déjà long-temps, voir les premières eſquiſſes. C'eſt un tribut que je paie à l'amateur des arts, au juge éclairé, ſur-tout au philoſophe, beaucoup plus qu'au ſouverain.

VOTRE MAJESTÉ ſait quel eſprit m'animait en compoſant cet ouvrage. L'amour du genre humain & l'horreur du fanatiſme, deux vertus qui ſont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours penſé que la *tragédie* ne doit pas être un ſimple ſpectacle, qui touche le cœur ſans le corriger. Qu'importent au genre humain les

paſſions & les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne ſervent pas à nous inſtruire ? On avoue que la comédie *de Tartuffe*, ce chef-d'œuvre qu'aucune nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant l'hypocriſie dans toute ſa laideur. Ne peut-on pas eſſayer d'attaquer, dans une tragédie, cette eſpèce d'impoſture qui met en œuvre à la fois l'hypocriſie des uns & la fureur des autres ? Ne peut-on pas remonter juſqu'à ces anciens ſcélérats, fondateurs illuſtres de la ſuperſtition & du fanatiſme, qui les premiers ont pris le couteau ſur l'autel, pour faire des victimes de ceux qui refuſaient d'être leurs diſciples ?

Ceux qui diront, que le temps de ces crimes ſont paſſés, qu'on ne verra plus de *Barcochebas* de *Mahomet*, de *Jean de Leyde*, &c. que les flammes des guerres de religion ſont éteintes, font, ce me ſemble, trop d'honneur à la nature humaine. Le même poiſon ſubſiſte encore, quoique moins développé : cette peſte, qui ſemble étouffée, réproduit de temps en temps des germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les prophètes des Cevènes tuer au nom de DIEU ceux de leur ſecte qui n'étaient pas aſſez ſoumis ?

L'action que j'ai peinte, eſt atroce ; & je ne ſais ſi l'horreur a été plus loin ſur aucun théâtre. C'eſt un jeune homme né avec de la vertu, qui ſéduit par ſon fanatiſme, aſſaſſine un vieillard qui l'aime, & qui dans l'idée de ſervir DIEU, ſe rend coupable, ſans le ſavoir, d'un parricide ; c'eſt un impoſteur qui or-

donne ce meurtre, & qui promet à l'aſſaſſin un inceſte pour récompenſe. J'avoue que c'eſt mettre l'horreur ſur le théâtre; & VOTRE MAJESTÉ eſt bien perſuadée, qu'il ne faut pas que la tragédie conſiſte uniquement dans une déclaration d'amour, une jalouſie & un mariage.

Nos hiſtoriens même nous apprennent des actions plus attroces que celle que j'ai inventée. *Seïde* ne ſait pas du moins que celui qu'il aſſaſſine eſt ſon père; & quand il a porté le coup, il éprouve un repentir auſſi grand que ſon crime. Mais *Mezéray* rapporte, qu'à Melun, un père tua ſon fils de ſa main pour ſa religion, & n'en eut aucun repentir. On connaît l'aventure des deux frères *Diaz*, dont l'un était à Rome & l'autre en Allemagne, dans les commencemens des troubles excités par *Luther*. *Barthelemi Diaz* apprenant à *Rome* que ſon frère donnait dans les opinions de *Luther* à *Francfort*, part de Rome dans le deſſein de l'aſſaſſiner, arrive & l'aſſaſſine. J'ai lu dans *Herrera*, auteur Eſpagnol, que ce *Barthelemi Diaz riſquait beaucoup par cette action; mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la probité le conduit. Herrera*, dans une religion toute ſainte & toute ennemie de la cruauté, dans une religion qui enſeigne à ſouffrir & non à ſe venger, étoit donc perſuadé que la probité peut conduire à l'aſſaſſinat & au paricide! Et on ne s'élèvera pas de tous côtés contre ces maximes infernales?

Ce ſont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monſtre qui priva la *France* de *Henri le*

Grand : voilà ce qui plaça le portrait de *Jacques Clément* ſur l'autel, & ſon nom parmi les bienheureux: c'eſt ce qui coûta la vie à *Guillaume* prince *d'Orange*, fondateur de la liberté & de la grandeur des Hollandais. D'abord *Salcède* le bleſſa au front d'un coup de piſtolet : & *Strada* raconte que *Salcède* (ce ſont ſes propres mots) n'oſa entreprendre cette action qu'après avoir purifié ſon ame par la confeſſion au pied d'un Dominicain, & l'avoir fortifiée par le pain céleſte. *Herrera* dit quelque choſe de plus inſenſé & de plus atroce : *Eſtando firme con el exemplo de nueſtro Salvador Jeſu-Chriſto y de ſus Sanctos. Balthazard Girard*, qui ôta enfin la vie à ce grand homme, en uſa de même que *Salcède*.

Je remarque, que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes étaient de jeunes gens comme *Seïde*, *Balthazard Girard* avait environ vingt ans. Quatre Eſpagnols, qui avaient fait avec lui ferment de tuer le prince, étaient de même âge. Le monſtre qui tua *Henri III*, n'avait que vingt-quatre ans. *Poltrot*, qui aſſaſſina le grand duc de *Guiſe*, en avait vingt-cinq ; c'eſt le temps de la ſéduction & de la fureur. J'ai été preſque témoin en Angleterre de ce que peut ſur une imagination jeune & faible la force du fanatiſme. Un enfant de ſeize ans, nommé *Shepherd*, ſe chargea d'aſſaſſiner le roi *George I*, votre aïeul maternel. Quelle était la cauſe qui le portait à cette phrénéſie? c'était uniquement que *Shepherd* n'était pas de la même religion que le roi. On eut pitié de ſa jeuneſſe, on lui offrit ſa grace, on le ſollicita long-

temps au repentir ; il persista toujours à dire qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & que s'il était libre, le premier usage qu'il ferait de sa liberté serait de tuer son prince. Ainsi on fut obligé de l'envoyer au supplice comme un monstre qu'on désespérait d'apprivoiser.

J'ose dire que quiconque à un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aisément on est prêt à sacrifier la nature à la superstition. Que de pères ont détesté & déshérité leurs enfans ! que de frères ont poursuivi leurs frères par ce funeste principe ! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille.

Si la superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes, elle fait dans la société tous les petits maux innombrables & journaliers qu'elle peut faite. Elle désunit les amis, elle divise les parens, elle persécute le sage, qui n'est qu'homme de bien, par la main du fou qui est enthousiaste. Elle ne donne pas toujours de la ciguë à *Socrate*, mais elle bannit *Descartes* d'une ville qui devait être l'asile de la liberté ; elle donne à *Jurieu*, qui faisait le prophète, assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant & le philosophe *Bayle*. Elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse qui court à ses leçons, le successeur du grand *Leibnitz* ; & il faut pour le rétablir que le ciel fasse naître un roi philosophe ; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la philosophie qui fait tant de progrès en Europe;

Envain, vous ſurtout, GRAND PRINCE, vous efforcez-vous de pratiquer & d'inſpirer cette philoſophie ſi humaine ; on voit dans ce même ſiècle, où la raiſon elève ſon trône d'un côté, le plus abſurde de fanatiſme dreſſer encore ſes autels de l'autre.

On pourra me reprocher, que donnant trop à mon zèle, je fais commettre dans cette pièce un crime à *Mahomet*, dont en effet il ne fut point coupable.

Mr. le comte de *Boulainvilliers* écrivit, il y a quelques années, la vie de ce prophète. Il eſſaya de le faire paſſer pour un grand homme, que la providence avait choiſi pour punir les chrétiens, & pour changer la face d'une partie du monde. Mr. *Sale*, qui nous a donné une excellente verſion de l'Alcoran en Anglais, veut faire regarder *Mahomet* comme un *Numa* & comme un *Théſée*. J'avoue, qu'il faudrait le reſpecter, ſi né prince légitime, ou appelé au gouvernement par le ſuffrage des ſiens, il avait donné des loix paiſibles comme *Numa*, ou défendu ſes compatriotes, comme on le dit de *Théſée*. Mais qu'un marchand de chameaux excite une ſédition dans ſa bourgade ; qu'aſſocié à quelques malheureux Coracites, il leur perſuade qu'il s'entretient avec l'ange *Gabriel ;* qu'il ſe vante d'avoir été ravi au ciel, & d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible, qui fait frémir le ſens commun à chaque page ; que pour faire reſpecter ce livre il porte dans ſa patrie le fer & la flamme ; qu'il égorge les pères ; qu'il raviſſe les filles ; qu'il donne aux vaincus le choix

de

de ſa religion ou de la mort ; c'eſt aſſurément ce que nul homme ne peut excuſer, à moins qu'il ne ſoit né Turc, & que la ſuperſtition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je ſais que *Mahomet* n'a pas tramé préciſément l'eſpèce de trahiſon qui fait le ſujet de cette tragédie. L'hiſtoire dit ſeulement qu'il enleva la femme de *Seïde*, l'un de ſes diſciples, & qu'il perſécuta *Abuſofian*, que je nomme *Zopire* ; mais quiconque fait la guerre à ſon pays, & oſe la faire au nom de DIEU, n'eſt-il pas capable de tout ? Je n'ai pas prétendu mettre ſeulement une action vraie ſur la ſcéne, mais des mœurs vraies; faire penſer les hommes comme ils penſent dans les circonſtances où ils ſe trouvent, & repréſenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, & ce que le fanatiſme peut exécuter de plus horrible. *Mahomet* n'eſt ici autre choſe que *Tartuffe* les armes à la main.

Je me croirai bien récompenſé de mon travail, ſi quelqu'une de ces ames faibles, toujours prêtes à recevoir les impreſſions d'une fureur étrangère qui n'eſt pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funeſtes ſéductions par la lecture de cet ouvrage ; ſi après avoir eu en horreur la malheureuſe obéiſſance de *Seïde*, elle ſe dit à elle-même : Pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles qui me crient : Haïſſez, perſécutez, perdez celui qui eſt aſſez téméraire pour n'être pas de notre avis ſur des choſes même indifférentes que nous n'entendons pas ? Que ne puis-je ſervir à déraciner de tels ſentimens chez le

hommes ! L'esprit d'indulgence ferait des frères, celui d'intolérance peut former des monstres.

C'est ainsi que pense VOTRE MAJESTÉ. Ce serait pour moi la plus grande des consolations de vivre auprès de ce roi philosophe. Mon attachement est égal à mes regrets ; & si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentimens que je dois à ce prince, qui pense & qui parle en homme; qui fuit cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse & l'ignorance ; qui se communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré ; qui veut toujours s'instruire, & qui peut instruire les plus éclairés.

Je serai toute ma vie avec le plus profond respect & la plus vive reconnoissance, &c.

LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE, AU PAPE BENOIT XIV.

Bmo. PADRE,

LA Santita Vostra perdonerà l'ardire che prende uno de più infimi fedeli, ma uno de maggiori ammiratori della virtu, di sottomettere al capo della vera Religione questa opera contro il fondatore d'una falsa e barbara setta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la satira della crudeltà e degli errori d'un falso profeta, che al Vicario ed imitatore d'un DIO di verità e di mansuetudine!

Vostra Santità mi conceda dunque di poter mettere a i suoi piedi il libretto e l'autore, e di domandare umilmente la sua protezzione per l'uno, & le sue benedizioni per l'altro. In tanto profundissimamente m'inchino, & le baccio i sacri piedi.

Parigi, 17 Agosto 1745.

RÉPONSE DU SOUVERAIN PONTIFE, BENOIT XIV, A M. DE VOLTAIRE.

BENEDICTUS P. P. XIV, dilecto filio salutem & Apostolicam benedictionem.

SEttimane sono ci fu presentato da sua parte la sua bellissima tragedia di Mahomet, *laquale leggemmo con sommo piacere. Poi ci presentò il Cardinale* Passionei *in di lei nome il suo eccellente poëma di* Fontenoy .... *Monsignor* Leprotti *ci diede poscia il distico fatto da lei sotto il nostro ritratto. Ieri mattina il Cardina le* Valenti *ci presentò la dilei lettera del* 17 *Agosto. In questa serie d'azzioni si contengono molti capi per ciascheduno de' quali ci reconosciamo in obbligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti assieme, e rendiamo a lei le dovute grazie per cosi singolare bontà verso di noi, assicurandola che abbiamo tutta la dovuta stima del suo tanto applaudito merito.*

Publicato in Roma il di lei distico (1) *sopradetto*,

(1) Voici le Distique.

Lambertinus hic est, Romæ decus & pater orbis,
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.

ci fu referito esservi stato un suo paesano letterato che in una publica conversazione aveva detto peccare in una sillaba, avendo fatta la parola hic *breve, quando sempre deve esser longa.*

Rispondemmo che sbagliava, potendo essere la parola e breve e longa, conforme vuole il poëta, avendola Virgilio fatta breve il quel verso:

Solus hic inflexit sensus animumque labantem :

Avendola fatta longa un altro:

Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum.

Ci sembra d'aver risposto ben espresso, ancor che siano più di cinquanta anni che non abbiamo letto Virgilio. *Benche la causa sia propria della sua persona, abbiamo tant a buona idea della sua sincerità & probità che facciamo la stessa giudice sopra il punto della ragione a chi assista, se a noi o al suo oppositore, ed in tanto restiamo col dare a lei l'apostolica benedizione.*

Datum Romæ, apud Sanctam Mariam majorem, die 19 Sept. 1745; Pontificatus nostri anno sexto.

LETTRE DE REMERCIMENT DE M. DE VOLTAIRE AU PAPE.

NON vengono tanto meglio figurate le fatezze di Vostra Beatitudine su i medaglioni che ho ricevuti dalla sua singolare benignità, di quello che si vedono espressi l'ingegno e l'animo suo nella lettera della quale s'è degnata d'onorarmi; ne pongo a i suoi piedi le più vive ed umilissime grazie.

Veramente sono in obbligo di riconoscere la sua infallibilità nelle decisioni di letteratura, si come nelle altre cose più riverende: V. S. è più prattica del Latino che quel Francese il di cui sbaglio s'è degnata di corregere: mi maraviglio come si ricordi così appuntino del suo Virgilio. *Tra i più letterati Monarchi furono sempre segnalati i summi Pontifici; ma tra loro, credo che non se ne trovasse mai uno che adornasse tanta dottrina di tanti fregi di setla letteratura;*

Agnosco rerum dominos, gentemque togatam.

Se il Franchese che sbagliò nel riprendere questo hic, *avesse tenuto a mente* Virgilio *come sa Vostra Beati-*

tudine , avrebbe potuto citare un bene adatto verſo dove hic *è breve e longo inſieme. Queſto bel verſo mi pareva un preſagio dei favori à me conferiti dalla ſua beneficenza. Eccolo :*

Hic vir , hic eſt , tibi quem promitti ſæpius audis.

Così Roma doveva gridare quando Bened. XIV *fû eſaltato. In tanto baccio con ſomma riverenza e gratitudine i ſuoi ſacri piedi , &c.*

PERSONNAGES.

MAHOMET.

ZOPIRE, Scheich ou Shérif de la Mecque.

OMAR, Lieutenant de Mahomet.

SEYDE, } Esclaves de Mahomet.
PALMIRE, }

PHANOR, Sénateur de la Mecque.

Troupe de Mecquois.

Troupe de Musulmans.

La scène est à la Mecque.



LE FANATISME, OU MAHOMET, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUI moi, baiſſer les yeux devant ces faux prodiges ?
Moi, de ce fanatique encenſer les preſtiges ?
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni ?

Non. Que des justes Dieux Zopire soit puni,
Si tu vois cette main, jusqu'ici libre & pure,
Caresser la révolte & flatter l'imposture !

PHANOR.

Nous chérissons en vous ce zèle paternel
Du chef auguste & saint du sénat d'Ismaël ;
Mais ce zèle est funeste, & tant de résistance,
Sans lasser Mahomet, irrite sa vengeance.
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des loix,
Et des embrasemens d'une guerre immortelle
Étouffer sous vos pieds la première étincelle.
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obscur, un vil séditieux :
Aujourd'hui c'est un prince : il triomphe, il domine ;
Imposteur à la Mecque, & prophète à Médine,
Il fait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons.
Que dis-je ? en ces murs même une troupe égarée
Des poisons de l'erreur avec zèle enivrée,
De ses miracles faux soutient l'illusion,
Répand le fanatisme & la sédition,
Appelle son armée, & croit qu'un Dieu terrible
L'inspire, le conduit, & le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous sont unis ;
Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours suivis ?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque alarmée ont désolé l'enceinte ;
Et ce peuple, en tout temps chargé de vos bienfaits,

Crie encor à ſon père, & demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître ? Ah ! peuple ſans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible eſclavage,
Allez, portez en pompe, & ſervez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraſer tous.
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle;
De mon cœur ulcéré la plaie eſt trop cruelle;
Lui-même a contre moi trop de reſſentimens.
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans;
Et moi juſqu'en ſon camp j'ai porté le carnage,
La mort de ſon fils même honora mon courage,
Les flambeaux de la haine entre nous allumés,
Jamais des mains du temps ne ſeront conſumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point, mais cachez-en la flamme;
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ſes mains ravagés,
Vos malheureux enfans ſeront-ils mieux vengés ?
Vous avez tout perdu, fils, frère, épouſe, fille;
Ne perdez point l'état; c'eſt là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les états que par timidité.

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périſſons, s'il le faut.

PHANOR.

Ah ! quel triſte courage,

Quand vous touchez au port, vous expose au naufrage ?
Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble un ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet appaiser le courroux.
Déjà par ses hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée ?
Tu veux que d'un si cher & si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor ?
Quoi ! lorsqu'il nous apporte & la fraude & la guerre,
Lorsque son bras enchaîne & ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront sa faveur,
Et la beauté sera le prix de la fureur ?
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie ;
Ce cœur triste & flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut sentir les feux d'un desir insensé ;
Mais soit qu'en tous les temps un objet né pour plaire,
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire ;
Soit que, privé d'enfans, je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper ;
Je ne sais quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vuide affreux de mon ame étonnée.
Soit faiblesse ou raison, je ne puis sans horreur

La voir aux mains d'un monſtre, artiſan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureuſement docile,
Elle-même en ſecret pût chérir cet aſyle ;
Je voudrais que ſon cœur, ſenſible à mes bienfaits,
Déteſtât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler ſous ces ſacrés portiques,
Non loin de cet autel de nos Dieux domeſtiques ;
Elle vient, & ſon front, ſiége de la candeur,
Annonce en rougiſſant les vertus de ſon cœur.

SCÈNE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

JEUNE & charmant objet, dont le ſort de la guerre,
Propice à ma vieilleſſe, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains,
Tout reſpecte avec moi vos malheureux deſtins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez ; & s'il me reſte encor quelque puiſſance,
De vos juſtes deſirs ſi je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours ſeront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois ſous vos loix priſonnière,

Je dus à mes deſtins pardonner ma misère :
Vos généreuſes mains s'empreſſent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verſer.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'eſt de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'oſe ajouter les miens.
Il vous a demandé de briſer mes liens ;
Puiſſiez-vous l'écouter, & puiſſé-je lui dire,
Qu'après le ciel & lui je dois tout à Zopire !

ZOPIRE.

Ainſi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déſerts,
Cette patrie errante au trouble abandonnée.

PALMIRE.

La patrie eſt aux lieux où l'ame eſt enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers ſentimens,
Et ſes femmes en paix guidaient mes faibles ans ;
Leur demeure eſt un temple, où ces femmes ſacrées
Lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas ! fut le ſeul jour,
Où le ſort des combats a troublé leur ſéjour.
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toujours préſente aux lieux dont je ſuis ſéparée.

ZOPIRE.

J'entends ; vous eſpérez partager quelque jour
De ce maître orgueilleux & la main & l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le révère, & mon ame tremblante
Croit voir dans Mahomet un dieu qui m'épouvante,

Non, d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté,
Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité.

ZOPIRE.

Ah! qui que vous soyez, il n'est point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître
Et vous semblez d'un sang fait pour donnet des loix
A l'Arabe insolent qui marche égal aux rois.

PALMIRE.

Nous ne connaissons point l'orgueil de la naissance;
Sans parens, sans patrie, esclaves dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chérissons nos fers;
Tout nous est étranger, hors le Dieu que je sers.

ZOPIRE.

Tout vous est étranger! cet état peut-il plaire?
Quoi! vous servez un maître, & n'avez point de père?
Dans mon triste palais, seul & privé d'enfans,
J'aurais pu voir en vous l'appui de mes vieux ans.
Le soin de vous former des destins plus propices,
Eût adouci des miens les longues injustices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie & ma loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous? Je ne suis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'est chère.
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

ZOPIRE,

Quel père ! juſtes Dieux ! lui ? Ce monſtre impoſteur ?

PALMIRE.

Ah, quels noms inouïs lui donnez-vous, Seigneur ?
Lui dans qui tant d'états adorent leur prophète ?
Lui, l'envoyé du ciel, & ſon ſeul interprête ?

ZOPIRE.

Étrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici, pour dreſſer des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma juſtice,
Et qui courut au trône échappé du ſupplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur, & de mes jours
Je n'avais entendu ces horribles diſcours.
Mon penchanr, je l'avoue, & ma reconnaiſſance
Vous donnoient ſur mon cœur une juſte puiſſance ;
Vos blaſphêmes affreux contre mon protecteur,
A ce penchant ſi doux font ſuccéder l'horreur.

ZOPIRE.

O ſuperſtition ! tes rigueurs inflexibles,
Privent d'humanité les cœurs les plus ſenſibles.
Que je vous plains, Palmire, & que ſur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verſer de pleurs !

PALMIRE.

Et vous me refuſez !

ZOPIRE.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur fléxible & tendre.
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCENE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUE voulez-vous, Phanor ?

PHANOR.

Au portes de la ville
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar eſt arrivé.

ZOPIRE.

Qui ? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après ſon char.
Qui combattit long-tems le tyran qu'il adore,
Qui vengea ſon pays ?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet inſolent guerrier,
Portant entre ſes mains le glaive & l'olivier,
De la paix à nos chefs a préſenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un otage.
Séide eſt avec lui.

PALMIRE.

Grand Dieu ! deſtin plus doux !

Quoi ! Séide ?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

(*Palmire ſort.*)

Omar devant mes yeux ! qu'oſera-t-il me dire ?
O Dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Iſmaël les généreux enfans ;
Soleil, ſacrés flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces Dieux, nous prêtez leur lumière,
Voyez & ſoutenez la juſte fermeté
Que j'oppoſai toujours contre l'iniquité.

SCÈNE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, Suite.

ZOPIRE.

EH bien, après ſix ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs ſont encor pleins de tes premiers exploits.
Déſerteur de nos dieux, déſerteur de nos loix,
Perſécuteur nouveau de cette cité ſainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?
Miniſtre d'un brigand qu'on dût exterminer,
Parle ; que me veux-tu ?

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le prophète d'un dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs paſſés, ſur-tout pour ton courage,
Te préſente une main qui pourroit t'écraſer,
Et j'apporte la paix qu'il daigne propoſer.

ZOPIRE.

Un vil ſéditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, & non demander grace !
Souffrirez-vous, grands dieux! qu'au gré de ſes forfaits
Mahomet nous raviſſe ou nous ren de la paix ?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougiſſez-vous point de ſervir un tel maître ?
Ne l'avez-vous pas vu, ſans honneur & ſans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens ?
Qu'alors il était loin de tant de renommée!

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainſi du mérite, & pèſe les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne ſais-tu pas encor, homme faible & ſuperbe,
Que l'inſecte inſenſible, enſeveli ſous l'herbe,
Et l'aigle impérieux, qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Éternel ?
Les mortels ſont égaux : ce n'eſt point la naiſſance,

C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.
Il eſt de ces eſprits favoriſés des cieux,
Qui ſont tout par eux-même, & rien par leurs aïeux.
Tel eſt l'homme en un mot que j'ai choiſi pour maître;
Lui ſeul dans l'univers a mérité de l'être.
Tout mortel à ſa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux ſiècles à venir.

ZOPIRE.

Je te connais, Omar; en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique.
En vain tu peux ailleurs éblouir les eſprits,
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis tout impoſture, & d'un coup d'œil plus ſage
Regarde ce prophête à qui tu rends hommage.
Vois l'homme en Mahomet, conçois par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.
Enthouſiaſte ou fourbe, il faut ceſſer de l'être;
Sers-toi de ta raiſon, juge avec moi ton maître.
Tu verras de chameaux un groſſier conducteur,
Chez ſa première épouſe inſolent impoſteur,
Qui ſous le vain appas d'un ſonge ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule,
Comme un ſéditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné;
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime,
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.

Ses disciples errans de cités en déserts,
Proscrits, persécutés, bannis, chargés de fers,
Promènent leur fureur qu'ils appellent divine.
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison,
Tu voulus dans sa source arrêter le poison.
Je te vis plus heureux, & plus juste, & plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'esclave.
S'il est un vrai prophète, osas-tu le punir ?
S'il est un imposteur, oses-tu le servir ?

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumière
Méconnut ce grand homme entré dans la carrière:
Mais enfin, quand j'ai vu que Mahomet est né
Pour changer l'univers à ses pieds consterné ;
Quand mes yeux éclairés du feu de son génie,
Le virent s'élever dans sa course infinie,
Éloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en dieu ;
J'associai ma vie à ses travaux immenses ;
Des trônes, des autels en sont les récompenses.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi.
Ouvre les yeux, Zopire, & change ainsi que moi :
Et sans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
Ta persécution, si vaine & si cruelle,
Nos frères gémissans, notre dieu blasphémé,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé.
Viens baiser cette main qui porte le tonnerre.

Tu me vois après lui le premier de la terre ;
Le poſte qui te reſte eſt encor aſſez beau ,
Pour fléchir noblement ſous ce maître nouveau ;
Vois ce que nous étions , & vois ce que nous ſommes.
Le peuple aveugle & faible eſt né pour les grands hommes ,
Pour admirer , pour croire , & pour nous obéir.
Viens régner avec nous , ſi tu crains de ſervir :
Partage nos grandeurs , au lieu de t'y ſouſtraire.
Et las de l'imiter , fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'eſt qu'à Mahomet , à ſes pareils , à toi ,
Que je prétends , Omar , inſpirer quelque effroi.
Tu veux que du Sénat le Shérif infidelle
Encenſe un impoſteur , & couronne un rebelle !
Je ne te nierai point que ce fier ſéducteur
N'ait beaucoup de prudence & beaucoup de valeur.
Je connais comme toi les talens de ton maître ;
S'il était vertueux , c'eſt un héros peut-être :
Mais ce héros , Omar , eſt un traître , un cruel ,
Et de tous les tyrans c'eſt le plus criminel.
Ceſſe de m'annoncer ſa trompeuſe clémence ;
Le grand art qu'il poſsède eſt l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre un funeſte deſtin
Le priva de ſon fils , que fit périr ma main ;
Mon bras perça le fils , ma voix bannit le père ;
Ma haine eſt inflexible , ainſi que ſa colère ;

Pour rentrer dans la Mecque il doit m'exterminer,
Et le juste aux méchans ne doit point pardonner.

OMAR.

Eh bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, & donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire;
Nos trésors sont à toi.

ZOPIRE.

Tu penses me séduire,
Me vendre ici ma honte & marchander la paix,
Par ses trésors honteux, le prix de ses forfaits?
Tu veux que sous ses loix Palmire se remette?
Elle a trop de vertu pour être sa sujette;
Et je veux l'arracher aux tyrans imposteurs,
Qui renversent les loix, & corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un juge implacable,
Qui sur son tribunal intimide un coupable.
Pense & parle en ministre, agis, traite avec moi,
Comme avec l'envoyé d'un grand homme & d'un roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait roi? qui l'a couronné?

OMAR.

La victoire.
Ménage sa puissance & respecte sa gloire.
Aux noms de conquérant & de triomphateur,

Il veut joindre le nom de pacificateur.
Son armée eſt encor aux bords du Saïbare;
Des murs où je ſuis né le ſiége ſe prépare.
Sauvons, ſi tu m'en crois, le ſang qui va couler;
Mahomet veut ici te voir & te parler.

ZOPIRE.

Lui! Mahomet?

OMAR.

Lui-même, il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître!
Si de ces lieux ſacrés j'étais l'unique maître,
C'eſt en te puniſſant que j'aurais répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fauſſe vertu.
Mais puiſqu'un vil Sénat inſolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puiſqu'il règne avec toi, je cours m'y préſenter.

ZOPIRE.

Je t'y ſuis: nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes loix, mes dieux & ma patrie;
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu perſécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe oſe annoncer les armes à la main.

(*à Phanor.*)

Toi, viens m'aider, Phanor, à repouſſer un traître.
Le ſouffrir parmi nous, & l'épargner, c'eſt l'être.
Renverſons ſes deſſeins, confondons ſon orgueil,

Préparons

Préparons ſon ſupplice, ou creuſons mon cercueil.
Je vais, ſi le Sénat m'écoute, & me ſeconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie & le monde.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PRÈMIERE.

SEYDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DANS ma priſon cruelle eſt-ce un Dieu qui te guide ?
Mes maux ſont-ils finis ? te revois-je Seïde ?

SEYDE.

O charme de ma vie, & de tous mes malheurs !
Palmire, unique objet qui m'a coûté des pleurs ;
Depuis ce jour de ſang, qu'un ennemi barbare,
Près des camps du prophète, aux bords du Saïbare,
Vint arracher ſa proie à mes bras tout ſanglans,
Qu'étendu loin de toi ſur des corps expirans,
Mes cris mal entendus ſur cette infame rive,
Invoquèrent la mort ſourde à ma voix plaintive !
O ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur

Tes périls & ma perte ont abymé mon cœur !
Que mes feux, que ma crainte & mon impatience
Accuſoient la lenteur des jours de la vengeance !
Que je hâtais l'aſſaut ſi long-temps différé,
Cette heure de carnage, où, de ſang enivré,
Je devais de mes mains brûler la ville impie,
Où Palmire a pleuré ſa liberté ravie !
Enfin de Mahomet les ſublimes deſſeins,
Que n'oſe approfondir l'humble eſprit des humains,
Ont fait entrer Omar en ce lieu d'eſclavage ;
Je l'apprends, & j'y vole. On demande un otage ;
J'entre, je me préſente, on accepte ma foi,
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Seïde, au moment même, avant que ta préſence
Vint de mon déſeſpoir calmer la violence,
Je me jetais au pied de mon fier raviſſeur.
Vous voyez, ai-je dit, les ſecrets de mon cœur :
Ma vie eſt dans les camps dont vous m'avez tirée,
Rendez-moi le ſeul bien dont je ſuis ſéparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arroſé ſes pieds ;
Ses refus ont ſaiſi mes eſprits effrayés.
J'ai ſenti dans mes yeux la lumière obſcurcie;
Mon cœur, ſans mouvement, ſans chaleur & ſans vie
D'aucune ombre d'eſpoir n'était plus ſecouru ;
Tout finiſſait pour moi quand Seïde a paru.

SEYDE.

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes?

PALMIRE.

C'eſt Zopire ; il ſemblait touché de mes alarmes ;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer,
Que des lieux où je ſuis, rien ne peut me tirer.

SEYDE.

Le barbare ſe trompe, & Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, & ton amant peut être,
(Car j'oſe me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet eſpoir orgueilleux ;)
Nous briſerons ta chaîne & tarirons tes larmes.
Le Dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le Dieu dont j'ai porté les ſacrés étendarts,
Le Dieu qui de Médine a détruit les remparts,
Renverſera la Mecque à nos pieds abattue.
Omar eſt dans la ville, & le peuple à ſa vue
N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur
Qu'inſpire aux ennemis un ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand deſſein l'amène.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit ; il briſerait ma chaîne ;
Il unirait nos cœurs ; nos cœurs lui ſont offerts :
Mais il eſt loin de nous, & nous ſommes aux fers.

SCÈNE II.

PALMIRE, SEYDE, OMAR.

OMAR.

VOS fers ſeront briſés, ſoyez pleins d'eſpérance.

Le ciel vous favorise, & Mahomet s'avance.

SEYDE.

Lui !

PALMIRE.

Notre auguste père !

OMAR.

Au conseil assemblé
L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
» Ce favori du Dieu qui préside aux batailles,
» Ce grand homme, ai-je dit, est né dans vos murailles.
» Il s'est rendu des Rois le maître & le soutien,
» Et vous lui refusez le rang de citoyen !
» Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire ?
» Il vient vous protéger, mais sur-tout vous instruire :
» Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir.
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir ;
Les esprits s'ébranlaient ; l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple, & s'en faire un appui.
On l'assemble, j'y cours, & j'arrive avec lui :
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte ;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit ses foyers :
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Ammon, d'Hercide, & de sa noble élite ;

Il entre, & ſur ſes pas chacun ſe précipite.
Chacun porte un regard comme un cœur différent;
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blaſphème, & le menace encore;
Cet autre eſt à ſes pieds, les embraſſe & l'adore.
Nous faiſons retentir à ce peuple agité
Les noms ſacrés de Dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuiſſante
Vomit en vain les feux de ſa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme & ſerein,
Mahomet marche en maître & l'olive à la main:
La trève eſt publiée; & le voici lui-même.

SCÈNE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, SEYDE, PALMIRE, Suite.

MAHOMET.

INVINCIBLES ſoutiens de mon pouvoir ſuprême,
Noble & ſublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
Retournez vers ce peuple, inſtruiſez-le en mon nom.
Promettez, menacez, que la vérité règne;
Qu'on adore mon Dieu, mais ſur-tout qu'on le craigne.
Vous, Seïde, en ces lieux!

SEYDE.

O mon père! ô mon roi!

Le Dieu qui vous inſpire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eût fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne ſait point me ſervir.
J'obéis à mon Dieu; vous, ſachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! Seigneur, pardonnez à ſon impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes ſentimens nous animent tous deux.
Hélas! mes triſtes jours ſont aſſez malheureux!
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui priſonnière,
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière:
Empoiſonneriez-vous l'inſtant de mon bonheur?

MAHOMET.

Palmire, c'eſt aſſez; je lis dans votre cœur;
Que rien ne vous alarme, & rien ne vous étonne.
Allez; malgré les ſoins de l'autel & du trône,
Mes yeux ſur vos deſtins ſeront toujours ouverts;
Je veillerai ſur vous comme ſur l'univers.

A Seïde.

Vous, ſuivez mes guerriers; & vous, jeune Palmire;
En ſervant votre Dieu ne craignez que Zopire.

SCÈNE IV.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

TOI, reſte, brave Omar; il eſt temps que mon cœur
De ſes derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un ſiége encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma courſe, & borner ma carrière.
Ne donnons point le temps aux mortels détrompés,
De raſſurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les préjugés, ami, ſont les rois du vulgaire.
Tu connais quel oracle, & quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un Dieu,
Qui, reçu dans la Mecque, & vainqueur en tout lieu,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre;
Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconſtant font mouvoir les reſſorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Seïde?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Qui, formés ſous ton joug & nourris dans ta loi,
N'ont de Dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te ſervit avec moins de ſcrupule,
N'eut un cœur plus docile, un eſprit plus crédule;

De tous tes Musulmans ce ſont les plus ſoumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment; c'eſt aſſez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendreſſes?

MAHOMET.

Ah! connais mes fureurs, & toutes mes faibleſſes.

OMAR.

Comment?

MAHOMET.

Tu ſais aſſez quel ſentiment vainqueur
Parmi mes paſſions règne au fond de mon cœur.
Chargé du ſoin du monde, environné d'alarmes,
Je porte l'encenſoir, & le ſceptre, & les armes:
Ma vie eſt un combat, & ma frugalité
Aſſervit la nature à mon auſtérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtreſſe
Qui nourrit des humains la brutale molleſſe:
Dans des ſables brûlans, ſur des rochers déſerts,
Je ſupporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour ſeul me conſole; il eſt ma récompenſe,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encenſe,
Le Dieu de Mahomet, & cette paſſion
Eſt égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en ſecret Palmire à mes épouſes.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouſes,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Inſulte à Mahomet, & lui donne un rival?

OMAR.

Et tu n'es pas vengé?

MAHOMET.

Juge, ſi je dois l'être !
Pour le mieux déteſter apprends à le connaître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits :
Tous deux ſont nés ici du tyran que je hais.

OMAR.

Quoi ! Zopire....

MAHOMET.

Eſt leur père. Hercide en ma puiſſance
Remit depuis quinze ans leur malheureuſe enfance.
J'ai nourri dans mon ſein ces ſerpens dangereux ;
Déjà ſans ſe connaître ils m'outragent tous deux.
J'attiſai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le ciel voulut ici raſſembler tous les crimes.
Je veux.... Leur père vient, ſes yeux lancent vers nous.
Les regards de la haine & les traits du courroux.
Obſerve tout, Omar, & qu'avec ſon eſcorte
Le vigilant Hercide aſſiége cette porte.
Reviens me rendre compte, & voir s'il faut hâter,
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCÈNE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

AH ! quel fardeau cruel à ma douleur profonde !
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde !

MAHOMET.

Approche, & puiſqu'enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet ſans crainte, & parle ſans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi ſeul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice;
Pour toi, de qui la main sème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom ſeul parmi nous diviſe les familles,
Les époux, les parens, les mères & les filles;
Et la trève pour toi n'eſt qu'un moyen nouveau,
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La diſcorde civile eſt par-tout ſur ta trace;
Aſſemblage inoui de menſonge & d'audace,
Tyran de ton pays, eſt-ce ainſi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix, & m'annoncer un Dieu?

MAHOMET.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le Dieu qui m'inſpire.
Le glaive & l'Alcoran dans mes ſanglantes mains,
Impoſeraient ſilence au reſte des humains.
Ma voix ferait ſur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre:
Mais je te parle en homme, & ſans rien déguiſer,
Je me ſens aſſez grand pour ne pas t'abuſer.
Vois quel eſt Mahomet; nous ſommes ſeuls, écoute:
Je ſuis ambitieux; tout homme l'eſt ſans doute;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet auſſi grand que le mien.
Chaque peuple à ſon tour a brillé ſur la terre,

Par les loix, par les arts, & sur-tout par la guerre.
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois, du nord au midi, l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, & son trône ébranlé,
L'Inde esclave & timide, & l'Egypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;
Vois l'empire Romain, tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur & sans vie;
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers;
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois, Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, & sans culte & sans
Rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes loix.
Je viens après mille ans changer ces loix grossières.
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux Dieux, & mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie;
Je détruis sa faiblesse & son idolâtrie.
Sous un Roi, sous un Dieu, je viens la réunir;
Et pour la rendre illustre, il la faut asservir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes desseins! c'est donc toi dont l'audace

De la terre à ton gré prétend changer la face !
Tu veux, en apportant le carnage & l'effroi,
Commander aux humains de penſer comme toi ?
Tu ravages le monde, & tu prétends l'inſtruire ?
Ah ! ſi par des erreurs il s'eſt laiſſé ſéduire,
Si la nuit du menſonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as-tu reçu d'enſeigner, de prédire,
De porter l'encenſoir, & d'affecter l'empire ?

MAHOMET.

Le droit qu'un eſprit vaſte, & ferme en ſes deſſeins,
A ſur l'eſprit groſſier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Eh quoi ! tout factieux, qui penſe avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel eſclavage ?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur ?

MAHOMET.

Oui ; je connais ton peuple, il a beſoin d'erreur ;
Ou véritable ou faux, mon culte eſt néceſſaire.
Que t'ont produit tes Dieux ? Quel bien t'ont-ils pu faire ?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels ?
Ta ſecte obſcure & baſſe avilit les mortels,
Enerve le courage, & rend l'homme ſtupide ;
La mienne élève l'ame, & la rend intrépide.
Ma loi fait des héros.

ZOPIRE.

Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans.
Va-vanter l'impoſture à Médine où tu règnes,
Où tes maîtres ſéduits marchent ſous tes enſeignes,

Où

Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux ! dès long-temps Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, & je règne à Médine ;
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, & ton cœur en est
loin :
Penses-tu me tromper ?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, & le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande ;
Demain je puis te voir à mon joug asservi :
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis ! nous ? cruel ! ah, quel nouveau prestige !
Connais-tu quelque Dieu qui fasse un tel prodige ?

MAHOMET.

J'en connais un puissant, & toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui ?

MAHOMET.

La nécessité,
Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous rassemble,
Les enfers & les cieux seront unis ensemble.

L'intérêt eſt ton Dieu, le mien eſt l'équité;
Entre ces ennemis il n'eſt point de traité.
Quel ſerait le ciment, réponds-moi, ſi tu l'oſes,
De l'horrible amitié qu'ici tu me propoſes?
Réponds; eſt-ce ton fils que mon bras te ravit?
Eſt-ce le ſang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oui, ce ſont tes fils même. Oui, connais un myſtère,
Dont ſeul dans l'univers je ſuis dépoſitaire:
Tu pleures tes enfans, ils reſpirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivraient! qu'as-tu dit? ô ciel! ô jour heureux!
Ils vivraient! c'eſt de toi qu'il faut que je l'apprenne!

MAHOMET.

Elevés dans mon camp tous deux ſont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers! ils pourroient te ſervir!

MAHOMET.

Mes bienfaiſantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi! tu n'as point ſur eux étendu ta colère?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE.

Achève, éclaircis-moi, parle, quel eſt leur ſort?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains & leur vie, & leur mort;

Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les ſauver ! à quel prix ? à quel titre ?
Faut-il donner mon ſang ? faut-il porter leurs fers ?

MAHOMET.

Non ; mais il faut m'aider à tro mper l'univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés,
Me ſervir en prophète, & tomber à mes pieds :
Je te rendrai ton fils, & je ſerai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je ſuis père, & je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfans,
Les revoir & mourir dans leurs embraſſemens,
C'eſt le premier des biens pour mon ame attendrie;
Mais s'il faut à ton culte aſſervir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connais-moi, Mahomet, mon choix n'eſt pas douteux.
Adieu.

MAHOMET *ſeul.*

Fier citoyen, vieillard inéxorable,
Je ſerai plus que toi, cruel, impitoyable.

SCÈNE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Mahomet, il faut l'être, ou nous sommes perdus :
Les ſecrets des tyrans me ſont déjà vendus.
Demain la trève expire, & demain l'on t'arrête ;
Demain Zopire eſt maître, & fait tomber ta tête.
La moitié du ſénat vient de te condamner ;
N'oſant pas te combattre, on t'oſe aſſaſſiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment ſupplice,
Et ce complot obſcur, ils l'appellent juſtice.

MAHOMET.

Ils ſentiront la mienne. Ils verront ma fureur.
La perſécution fit toujours ma grandeur.
Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeſte,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reſte.
Mais ne perds point de temps.

MAHOMET.

Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les ſoupçons du vulgaire.

OMAR.

Il eſt trop mépriſable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire :
Et j'ai beſoin d'un bras, qui, par ma voix conduit,
Soit ſeul chargé du meurtre, & m'en laiſſe le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je réponds de Seïde.

MAHOMET.

De lui?

OMAR.

C'eſt l'inſtrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut ſeul aujourd'hui
L'aborder en ſecret, & te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'expoſer à tout, ont trop d'expérience;
Ils ſont tous dans cet âge, où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité.
Il faut un cœur plus ſimple, aveugle avec courage,
Un eſprit amourenx de ſon propre eſclavage.
La jeuneſſe eſt le temps de ces illuſions.
Seïde eſt tout en proie aux ſuperſtitions;
C'eſt un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frère de Palmire?

OMAR.

Oui, lui-même. Oui, Seïde,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De ſon maître offenſé rival inceſtueux.

MAHOMET.

Je déteſte Seïde, & ſon nom ſeul m'offenſe.
La cendre de mon fils me crie encor vengeance.

Mais tu connais l'objet de mon fatal amour ;
Tu connais dans quel ſang elle a puiſé le jour.
Tu vois, que dans ces lieux environnés d'abymes,
Je viens chercher un trône, un autel, des victimes ;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les eſprits,
Qu'il faut perdre Zopire, & perdre encor ſon fils.
Allons, conſultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion, à qui tout eſt ſoumis,
Et la néceſſité, par qui tout eſt permis.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEYDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DEMEURE. Quel eſt donc ce ſecret ſacrifice ?
Quel ſang a demandé l'éternelle juſtice ?
Ne m'abandonne pas.

SEYDE.

Dieu daigne m'appeler.
Mon bras doit le ſervir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'inſtant, par un ſerment terrible,

M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à Dieu de mourir pour sa loi,
Et mes seconds sermens ne seront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce serment je ne suis point présente?
Si je t'accompagnais, j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me consoler,
Parle de trahison, de sang prêt à couler,
Des fureurs du sénat, des complots de Zopire.
Les feux sont allumés, bientôt la trêve expire.
Le fer cruel est prêt, on s'arme, on va frapper;
Le prophète l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, & je crains pour Seïde.

SEYDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur si perfide!
Ce matin, comme otage à ses yeux présenté,
J'admirais sa noblesse & son humanité;
Je sentais qu'en secret une force inconnue
Enlevait jusqu'à lui mon ame prévenue.
Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heureux
Me cachât de son cœur les replis dangereux;
Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée,
Mon ame toute entière à son bonheur livrée,
Oubliant ses douleurs, & chassant tout effroi,
Ne connût, n'entendît, ne vit plus rien que toi;
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus, qu'il m'avait su séduire;
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer.

Qu'il eſt dur de haïr ceux qu'on voulait aimer

PALMIRE.

Ah! que le ciel en tout a joint nos deſtinées !
Qu'il a pris ſoin d'unir nos ames enchaînées !
Hélas ! ſans mon amour, ſans ce tendre lien,
Sans cet inſtinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la religion que Mahomet m'inſpire,
J'aurais eu des remords en accuſant Zopire.

SEYDE.

Laiſſons ces vains remords, & nous abandonnons
A la voix de ce Dieu qu'à l'envi nous ſervons.
Je ſors. Il faut prêter ce ſerment redoutable;
Le Dieu qui m'entendra nous ſera favorable;
Et le pontife Roi, qui veille ſur nos jours,
Bénira de ſes mains de ſi chaſtes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCÈNE II.

PALMIRE *ſeule.*

D'UN noir preſſentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
Ce jour tant ſouhaité n'eſt qu'un jour de terreur.
Quel eſt donc ce ſerment qu'on attend de Seïde?
Tout m'eſt ſuſpect ici; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur

Eprouve à ſon nom même une ſecrette horreur.
Dans les profonds reſpects que ce héros m'inſpire,
Je ſens que je le crains preſqu'autant que Zopire.
Délivre-moi, grand Dieu, de ce trouble où je ſuis.
Craintive je te ſers, aveugle je te ſuis;
Hélas! daigne eſſuyer les pleurs où je me noie.

SCÈNE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'EST vous qu'à mon ſecours un Dieu propice envoie,
Seigneur. Seïde...

MAHOMET.

Eh bien, d'où vous vient cet effroi?
Et que craint-on pour lui, quand on eſt près de moi?

PALMIRE.

O ciel? vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inoui! votre ame eſt interdite;
Mahomet eſt troublé pour la première fois.

MAHOMET.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Eſt-ce ainſi qu'à mes yeux votre ſimple innocence
Oſe avouer un feu qui peut-être m'offenſe?
Votre cœur a-t-il pu, ſans être épouvanté,

Avoir un ſentiment que je n'ai pas dicté ?
Ce cœur que j'ai formé, n'eſt-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes loix infidelle ?

PALMIRE.

Que dites-vous ? ſurpriſe & tremblante à vos pieds,
Je baiſſe en frémiſſant mes regards effrayés.
Et quoi ! n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos ſouhaits, & conſentir qu'il m'aime ?
Ces nœuds, ces chaſtes nœuds, que Dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois ſuit de près l'innocence.
Le cœur peut ſe tromper; l'amour & ſes douceurs
Pourront coûter, Palmire, & du ſang & des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon ſang coulerait pour Seïde.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point ?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous ſoumit l'un & l'autre à votre joug ſacré,
Cet inſtinct tout-puiſſant, de nous-même ignoré,
Devançant la raiſon, croiſſant avec notre âge,
Du ciel, qui conduit tout, fut le ſecret ouvrage.
Nos penchans, dites-vous, ne viennent que de lui.

Dieu ne ſaurait changer ; pourrait-il aujourd'hui
Réprouver un amour, que lui-même il fit naître ?
Ce qui fut innocent peut-il ceſſer de l'être ?
Pourrais-je être coupable ?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler,
Attendez les ſecrets que je dois révéler ;
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit ſe défendre.
Ne croyez que moi ſeul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous ?
Eſclave de vos loix, ſoumiſe à vos genoux,
Mon cœur d'un ſaint reſpect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de reſpect ſouvent mène à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, ſi de vos bienfaits je perds le ſouvenir,
Que Seïde à vos yeux s'empreſſe à m'en punir !

MAHOMET.

Seïde !

PALMIRE.

Ah ! quel courroux arme votre œil ſévère ?

MAHOMET.

Allez, raſſurez-vous, je n'ai point de colère.
C'eſt éprouver aſſez vos ſentimens ſecrets ;
Repoſez-vous ſur moi de vos vrais intérêts.
Je ſuis digne du moins de votre confiance ;

Vos deſtins dépendront de votre obéiſſance.
Si j'eus ſoin de vos jours, ſi vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous ſont deſtinés.
Quoique la voix du ciel ordonne de Seïde,
Affermiſſez ſes pas où ſon devoir le guide :
Qu'il garde ſes ſermens, qu'il ſoit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez point, mon père, il les remplira tous.
Je réponds de ſon cœur, ainſi que de moi-même.
Seïde vous adore encor plus qu'il ne m'aime !
Il voit en vous ſon roi, ſon père, ſon appui ;
J'en atteſte à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous ſervir encourager ſon ame.

SCÈNE IV.

MAHOMET *ſeul.*

QUOI ! je ſuis malgré moi confident de ſa flamme ?
Quoi ! ſa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur ?
Père, enfans, deſtinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeſte, & toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horible jour,
Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.

SCÈNE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

ENFIN, voici le temps, & de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, & de punir Zopire.
Sa mort ſeule à tes pieds mettra nos citoyens;
Tout eſt déſeſpéré, ſi tu ne le préviens.
Le ſeul Seïde ici te peut ſervir ſans doute;
Il voit ſouvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, & cet obſcur détour,
Qui peut de ton palais conduire à ſon ſéjour.
Là, cette nuit Zopire à ſes Dieux fantaſtiques
Offre un encens frivole, & des vœux chimériques.
Là, Seïde enivré du zèle de ta loi.
Va l'immoler au Dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut, il eſt né pour le crime.
Qu'il en ſoit l'inſtrument, qu'il en ſoit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma ſûreté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut: mais crois-tu que ſon jeune courage,
Nourri du fanatiſme en ait toute la rage?

OMAR.

Lui ſeul était formé pour remplir ton deſſein.
Palmire à te ſervir excite encor ſa main.

L'amour, le fanatiſme, aveuglent ſa jeuneſſe ;
Il ſera furieux par excès de foibleſſe.

MAHOMET.

Par les nœuds des ſermens as-tu lié ſon cœur ?

OMAR.

Du plus ſaint appareil la ténébreuſe horreur,
Les autels, les ſermens, tout enchaîne Seïde.
J'ai mis un fer ſacré dans ſa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCÈNE VI.

MAHOMET, OMAR, SEYDE.

MAHOMET.

ENFANT d'un Dieu qui parle à votre cœur,
Écoutez par ma voix ſa volonté ſuprême ;
Il faut venger ſon culte, il faut venger Dieu même.

SEYDE.

Roi, pontife & prophète, à qui je ſuis voué,
Maître des nations, par le Ciel avoué,
Vous avez ſur mon être un entière puiſſance ;
Éclairez ſeulement ma docile ignorance.
Un mortel venger Dieu !

MAHOMET.

C'eſt par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SEYDE.

Ah ! ſans doute ce Dieu, dont vous êtez l'image ;
Va d'un combat illuſtre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'eſt point d'autre honneur.
De ſes décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez, & frappez ; vos mains ſeront armées
Par l'Ange de la mort, & le Dieu des armées.

SEYDE.

Parlez : quel ennemi vous faut-il immoler ?
Quel tyran faut-il perdre, & quel ſang doit couler ?

MAHOMET.

Le ſang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous perſécuta, qui nous pourſuit encore,
Qui combattit mon Dieu, qui maſſacra mon fils ;
Le ſang du plus cruel de tous nos ennemis,
De Zopire.

SEYDE.

De lui ! quoi... mon bras !

MAHOMET.

Téméraire ;
On devient ſacrilége alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels aſſez audacieux
Pour juger par eux-même, & pour voir par leurs yeux.
Quiconque oſe penſer n'eſt pas né pour me croire.
Obéir en ſilence eſt votre ſeule gloire.
Savez-vous qui je ſuis ? Savez-vous en quels lieux

Ma voix vous a chargé des volontés des cieux !
Si, malgré ses erreurs & son idolâtrie,
Des peuples d'Orient la Mecque est la patrie ;
Si ce temple du monde est promis à ma loi,
Si Dieu m'en a créé le pontife & le roi,
Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause ?
Ibrahim y nâquit, & sa cendre y répose (1) :
Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel,
Traîna son fils unique aux marches de l'autel,
Étouffant pour son Dieu les cris de la nature.
Et quand ce Dieu par vous veut venger son injure ;
Quand je demande un sang à lui seul adressé,
Quand Dieu vous a choisi, vous avez balancé !
Allez, vil idolâtre, & né pour toujours l'être,
Indigne Musulman, cherchez un autre maître.
Le prix étoit tout prêt, Palmire était à vous ;
Mais vous bravez Palmire, & le ciel en courroux.
Lâche & faible instrument des vengeances suprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber sur vous-mêmes :
Fuyez, servez, rampez sous mes fiers ennemis.

SEYDE,

Je crois entendre Dieu ; tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéissez, frappez : teint du sang d'un impie,
Méritez par sa mort une éternelle vie.

(*A Omar.*)

---

(1) Les Musulmans croient avoir à la Mecque le tombeau d'*Abraham*.

Ne l'abandonne pas ; &, non loin de ces lieux,
Sur tous ſes mouvemens ouvre toujours les yeux.

SCÈNE VII.

SEYDE *ſeul.*

IMMOLER un vieillard, de qui je ſuis l'ôtage,
Sans armes, ſans défenſe, appeſanti par l'âge
N'importe; une victime amenée à l'autel,
Y tombe ſans défenſe, & ſon ſang plaît au ciel.
Enfin, Dieu m'a choiſi pour ce grand ſacrifice,
J'en ai fait le ſerment, il faut qu'il s'accompliſſe.
Venez à mon ſecours, ô vous, de qui les bras,
Aux tyrans de la terre ont donné le trépas;
Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide,
Affermiſſez ma main ſaintement homicide.
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCÈNE VIII.

ZOPIRE, SEYDE,

ZOPIRE.

A Mes yeux tu te troubles, Seïde!
Vois d'un œil plus content le deſſein qui me guide;

Otage infortuné, que le ſort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trève a ſuſpendu le moment du carnage ;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un paſſage :
Je ne t'en dis pas plus; mais mon cœur malgré moi,
A frémi des dangers aſſemblés près de toi.
Cher Seïde, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maiſon ſoit ton aſyle unique.
Je réponds de tes jours, ils me ſont précieux,
Ne me refuſe pas.

SEYDE.

O mon devoir ! ô cieux ?
Ah ! Zopire, eſt-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller ſur ma vie ?
Prêt à verſer ſon ſang, qu'ai-je oui ? qu'ai je vu ?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'eſt ému,

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
Mais enfin je ſuis homme, & c'eſt aſſez de l'être,
Pour aimer à donner ſes ſoins compatiſſans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands Dieux, de la terre où nous ſommes,
Quiconque avec plaiſir répand le ſang des hommes !

SEYDE.

Que ce langage eſt cher à mon cœur combattu !
L'ennemi de mon Dieu connaît donc la vertu !

ZOPIRE.

Tu la connais bien peu, puiſque tu t'en étonnes.

Mon fils, à quelle erreur, hélas tu t'abandonnes !
Ton eſprit faſciné par les loix d'un tyran,
Penſe que tout eſt crime hors d'être Muſulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître ;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne.
Mais peux-tu croire un Dieu qui commande la haine ?

SEYDE.

Ah! je ſens qu'à ce Dieu je vais déſobéir ;
Non, Seigneur, non, mon cœur ne ſaurait vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas, plus je lui parle, & plus il m'intéreſſe ;
Son âge, ſa candeur, ont ſurpris ma tendreſſe.
Se peut-il qu'un ſoldat de ce monſtre impoſteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur ?
Quel es-tu ? de quel ſang les Dieux t'ont-ils fait naître ?

SEYDE.

Je n'ai point de parens, Seigneur, je n'ai qu'un maître,
Que juſqu'à ce moment j'avais toujours ſervi,
Mais qu'en vous écoutant ma faibleſſe a trahi.

ZOPIRE.

Quoi, tu ne connais point de qui tu tiens la vie ?

SEYDE.

Son camp fut mon berceau, ſon temple eſt ma patrie ;

Je n'en connais point d'autre ; & parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Seïde éprouvé ſa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de ſa reconnaiſſance.
Oui, les bienfaits, Seïde, ont des droits ſur un cœur.
Ciel ! pourquoi Mahomet fut-il ſon bienfaiteur ?
Il t'a ſervi de père, auſſi-bien qu'à Palmire ;
D'où vient que tu frémis, & que ton cœur ſoupire ?
Tu détournes de moi ton regard égaré ;
De quelque grand remords tu ſembles déchiré.

SEYDE.

Eh, qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable

ZOPIRE.

Si tes remords ſont vrais, ton cœur n'eſt plus coupable.
Viens, le ſang va couler, je veux ſauver le tien.

SEYDE.

Juſte ciel ! & c'eſt moi qui répandrais le ſien !
O ſermens ! ô Palmire ! ô vous, Dieu des vengeances !

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains, tremble, ſi tu balances ;
Pour la dernière fois, viens, ton ſort en dépend.

SCÈNE IX.

ZOPIRE, SEYDE, OMAR, Suite.

OMAR *entrant avec précipitatian.*

TRAITRE, que faites-vous? Mahomet vous attend.

SEYDE.

Où suis-je? ô ciel! où suis-je? & que dois-je résoudre?

D'un & d'autre côté je vois tomber la foudre.

Où courir? où porter un trouble si cruel?

Où fuir?

OMAR.

Aux pieds d'un roi qu'a choisi l'Eternel.

SEYDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre

SCÈNE X.

ZOPIRE *seul.*

AH! Seïde, où vas-tu? Mais il me fuit encore,

Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,

Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi.

Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,

A mes sens déchirés font trop de violence.

Suivons ses pas.

SCÈNE XI.

ZOPIRE, PHANOR,

PHANOR.

LISEZ ce billet important,
Qu'un Arabe en ſecret m'a donné dans l'inſtant.

ZOPIRE.

Hercide ! qu'ai-je lu ? Grands Dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin ſoixante ans de ſouffrance ?
Hercide veut me voir ! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce ſein paternel !
Ils vivent ! Mahomet les tient ſous ſa puiſſance,
Et Seïde & Palmire ignorent leur naiſſance ?
Mes enfans ! tendre eſpoir, que je n'oſe écouter ;
Je ſuis trop malheureux, je crains de me flatter.
Preſſentimens confus, faut-il que je vous croie ?
O mon ſang, où porter mes larmes & ma joie ?
Mon cœur ne peut ſuffire à tant de mouvemens ;
Je cours & je ſuis prêt d'embraſſer mes enfans.
Je m'arrête, j'héſite, & ma douleur craintive
Prête à la voix du ſang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit ;
Qu'il ſoit ſous cette voûte en ſecret introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué des Dieux qui s'appaiſent peut-être.
Dieux rendez-moi mes fils ; Dieux, rendez aux vertus

Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne ſont point à moi, ſi telle eſt ma misère,
Je les veux adopter; je veux être leur père.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

OUI, de ce grand ſecret, la trame eſt découverte;
Ta gloire eſt en danger, ta tombe eſt entr'ouverte.
Seïde obéira : mais avant que ſon cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris ſa fureur,
Seïde a révélé cet horrible myſtère.

MAHOMET.

O ciel!

OMAR.

Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

MAHOMET.

Eh bien, que penſe Hercide?

OMAR.

Il paraît effrayé;

Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide est faible ; ami, le faible est bientôt traître.
Qu'il tremble, il est chargé du secret de son maître.
Je sais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi ?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en est assez ; tout ce peuple éperdu
Adorera mon Dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas ; mais sitôt que Seïde
Aura rougi ses mains de ce grand homicide,
Réponds-tu qu'au trépas Seïde soit livré ?
Réponds-tu du poison qui lui fut préparé ?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort, & couverts de ses ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc,
Dont Palmire a tiré la source de son sang,
Prends soin de redoubler son heureuse ignorance :
Épaississons la nuit qui voile sa naissance,
Pour son propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.

Mon

Mon triomphe en tout temps eſt fondé ſur l'erreur.
Elle nâquit en vain de ce ſang que j'abhorre.
On n'a point de parens, alors qu'on les ignore,
Le cris du ſang, ſa force & ſes impreſſions,
Des cœurs toujours trompés ſont les illuſions.
La nature à mes yeux n'eſt rien que l'habitude;
Celle de m'obéir fit ſon unique étude :
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle paſſe en mes bras,
Sur la cendre des ſiens qu'elle ne connaît pas.
Son cœur même en ſecret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver ſon maître.
Mais déjà l'heure approche où Seïde en ces lieux,
Doit m'immoler ſon père à l'aſpect de ſes Dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois ſa démarche égarée :
De l'ardeur d'obéir, ſon ame eſt dévorée.

SCÈNE II.

MAHOMET & OMAR *ſur le devant, mais retirés de côté*; SEYDE *dans le fond.*

SEYDE.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir ?

MAHOMET.

Viens, & par d'autres coups aſſurons mon pouvoir

Il ſort avec Omar.

SEYDE *seul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette sainte horreur,
La persuasion n'a point rempli mon cœur.
Si le ciel a parlé, j'obéirai sans doute.
Mais quelle obéissance ! ô ciel ! & qu'il en coûte !

SCÈNE III.

SEYDE, PALMIRE.

SEYDE.

PALMIRE, que veux-tu ? Quel funeste transport !
Qui t'amène en ces lieux consacrés à la mort ?

PALMIRE.

Seïde, la frayeur & l'amour sont mes guides;
Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.
Quel sacrifice horrible, hélas ! faut-il offrir
A Mahomet, Dieu, tu vas donc obéir ?

SEYDE.

O de mes sentimens souveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée ?
Eclairez mon esprit, & conduisez mon bras;
Tenez-moi lieu d'un Dieu que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choisi ? Ce terrible prophète
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprête ?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos ſoupirs, il obſerve mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même.
C'eſt tout ce que je ſais, le doute eſt un blaſphême;
Et le Dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Seïde, eſt le vrai Dieu, puiſqu'il le rend vainqueur.

SEYDE.

Il l'eſt, puiſque Palmire & le croit & l'adore.
Mais mon eſprit confus ne conçoit point encore,
Comment ce Dieu ſi bon, ce père des humains,
Pour un meurtre effroyable a réſervé mes mains.
Je ne le ſais que trop, que mon doute eſt un crime,
Qu'un prêtre ſans remords égorge ſa victime,
Que par la voix du Ciel Zopire eſt condamné,
Qu'à ſoutenir ma loi j'étais prédeſtiné.
Mahomet s'expliquait, il a fallu me taire;
Et tout fier de ſervir la céleſte colère,
Sur l'ennemi de Dieu je portai le trépas:
Un autre Dieu peut-être a retenu mon bras.
Du moins lorſque j'ai vu ce malheureux Zopire,
De ma religion j'ai ſenti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appelait;
A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendreſſe,
Mahomet de mes ſens accuſe la faibleſſe!
Avec quelle grandeur, & quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma ſenſibilité!
Que la religion eſt terrible & puiſſante!
J'ai ſenti la fureur en mon cœur renaiſſante;

Palmire, je suis faible, & du meurtre effrayé :
De ces saintes fureurs je passe à la pitié ;
De sentimens confus une foule m'assiége,
Je crains d'être barbare ou d'être sacrilége.
Je ne me sens point fait pour être un assassin.
Mais quoi ! Dieu me l'ordonne, & j'ai promis ma main ;
J'en verse encor des pleurs de douleur & de rage,
Vous me voyez, Palmire, en proie à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pousse & qui retient mes faibles volontés.
C'est à vous de fixer mes fureurs incertaines ;
Nos cœurs sont réunis par les plus fortes chaînes :
Mais sans ce sacrifice, à mes mains imposé,
Le nœud qui nous unit est à jamais brisé.
Ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je suis le prix du sang du malheureux Zopire !

SEYDE.

Le Ciel & Mahomet ainsi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour est-il donc fait pour tant de cruauté ?

SEYDE.

Ce n'est qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot !

SEYDE.

Mais si le Ciel l'ordonne,
Si je sers & l'amour & la religion ?

PALMIRE.

Hélas !

SEYDE.

Vous connaiſſez la malédiction
Qui punit à jamais la déſobéiſſance.

PALMIRE.

Si Dieu même en te mains a remis ſa vengeance ;
S'il exige le ſang que ta bouche a promis ?

SEYDE.

Eh bien, pour être à toi que faut-il ?

PALMIRE.

Je frémis.

SEYDE.

Je t'entends, ſon arrêt eſt parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui ? moi !

SEYDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu, quel arrêt farouche !
Que t'ai-je dit ?

SEYDE.

Le Ciel vient d'emprunter ta voix ;
C'eſt ſon dernier oracle, & j'accomplis ſes loix.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeſte
Doit prier en ſecret des Dieux que je déteſte.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEYDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter :
Ces momens ſont affreux. Va, fuis, cette retraite

Eſt voiſine des lieux qu'habite le prophète.
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé !

SEYDE.

De ce grand ſacrifice ainſi l'ordre eſt réglé.
Il le faut de ma main traîner ſur la pouſſière,
De trois coups dans le ſein lui ravir la lumière,
Renverſer dans ſon ſang cet autel diſperſé.

PALMIRE.

Lui mourir par tes mains ! tout mon ſang s'eſt glacé.
Le voici. Juſte ciel....

(*Le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.*)

SCÈNE IV.

ZOPIRE, SEYDE, PALMIRE *ſur le devant.*

ZOPIRE *près de l'autel.*

O Dieux de ma patrie !
Dieux prêts à ſuccomber ſous une ſecte impie,
C'eſt pour vous même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, & ſes mains meurtrières
De cette faible paix vont briſer les barrières.
Dieux ! ſi d'un ſcélérat vous reſpectez le ſort....

SEYDE *à Palmire.*

Tu l'entends qui blaſphême ?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort ;

Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière :
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupière.
Hélas ! si j'en croyais mes secrets sentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans.

PALMIRE *à Seïde.*

Que dit-il ? ses enfans ?

ZOPIRE.

O mes Dieux que j'adore !
Je mourrais du plaisir de les revoir encore.
Arbitre des destins, daignez veiller sur eux ;
Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux !

SEYDE.

Il court à ses faux Dieux ! frappons.

Il tire son poignard.

PALMIRE.

Que vas-tu faire !
Hélas !

SEYDE.

Servir le Ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre Dieu vient d'être consacré.
Que l'ennemi de Dieu soit par lui massacré ?
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures sombres
Ces traits de sang, ce spectre, & ces errantes ombres ?

PALMIRE.

Que dis-tu ?

SEYDE.

Je vous suis, ministre du trépas ;

Vous me montrez l'autel, vous conduisez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'assemble,
Demeure.

SEYDE.

Il n'est plus temps, avançons; l'autel tremble.

PALMIRE.

Le Ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

SEYDE.

Me pousse-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter?
Du prophète de Dieu la voix se fait entendre;
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre.
Palmire!

PALMIRE.

Eh bien?

SEYDE.

Au Ciel adressez tous vos vœux.
Je vais frapper.

Il sort, & va derrière l'autel où est Zopire,

PALMIRE.

Je meurs. O moment douloureux!
Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève?
D'où vient que tout mon sang malgré moi se soulève?
Si le Ciel veut un meurtre, est-ce à moi d'en juger?
Est-ce à moi de m'en plaindre, & de l'interroger?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable?
Ah! quel cœur sait jamais s'il est juste ou coupable?
Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois;

J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Séïde. .... hélas ! . . .

SEYDE *revient d'un air égaré.*

Où ſuis-je ? & quelle voix m'appelle ?
Je ne vois point Palmire ; un Dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh ! quoi ? méconnais-tu celle qui vit pour toi ?

SEYDE.

Où ſommes-nous ?

PALMIRE.

Eh bien, cette effroyable loi,
Cette triſte promeſſe eſt-elle enfin remplie ?

SEYDE.

Que me dis-tu ?

PALMIRE.

Zophire a-t-il perdu la vie ?

SEYDE.

Qui ? Zopire ?

PALMIRE.

Ah ! grand Dieu, Dieu de ſang altéré
Ne perſécutez point ſon eſprit égaré.
Fuyons d'ici.

SEYDE.

Je ſens que mes genoux s'affaiſſent.

Il s'aſſied.

Ah ! je revois le jour, & mes forces renaiſſent.
Quoi ! c'eſt vous ?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait ?

SEYDE.

Il ſe releve.

Moi ! je viens d'obéir....
D'un bras déſeſpéré, je viens de le ſaiſir.
Par ſes cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O ciel ! tu l'as voulu, peux-tu vouloir un crime ?
Tremblant, ſaiſi d'effroi, j'ai plongé dans ſon flanc
Ce glaive conſacré, qui dut verſer ſon ſang.
J'ai voulu redoubler : ce vieillard vénérable
A jeté dans mes bras un cri ſi lamentable ;
La nature a tracé dans ſes regards mourans,
Un ſi grand caractère, & des traits ſi touchans !...
De tendreſſe & d'effroi mon ame s'eſt remplie,
Et plus mourant que lui, je déteſte ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet, qui doit nous protéger :
Près de ce corps ſanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SEYDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah ! Palmire !

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire ?

SEYDE *en pleurant.*

Ah ! ſi tu l'avais vu, le poignard dans le ſein,
S'attendrir à l'aſpect de ſon lâche aſſaſſin !
Je fuyais. Croirais-tu que ſa voix affaiblie,
Pour m'appeller encor a ranimé ſa vie ?
Il retirait ce fer de ſes flancs malheureux.
Hélas ! il m'obſervait d'un regard douloureux.
Cher Seïde, a-t-il dit, infortuné Seïde !
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide ;
Ce vieillard attendri, tout ſanglant à mes pieds,

Pourſuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait ?

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie;
Fuis au nom de l'amour & du nœud qui nous lie.

SEYDE.

Va, laiſſe-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce ſacrifice affreux !
Non, cruelle, ſans toi, ſans ton ordre ſuprême;
Je n'aurais pu jamais obéir au ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oſe-tu m'accabler ?
Hélas ! plus que le tien, mon cœur ſe ſent troubler;
Cher amant prend pitié de Palmire éperdue.

SEYDE.

Palmire ! quel objet vient effrayer ma vue ?

Zopire paraît appuyé ſur l'autel, après s'être relevé derriere cet autel où il a reçu le coup.

PALMIRE.

C'eſt cet infortuné, luttant contre la mort,
Qui vers vous tout ſanglant ſe traîne avec effort.

SEYDE.

Eh quoi ! tu vas à lui !

PALMIRE.

De remords dévorée;
Je cède à la pitié dont je ſuis déchirée.
Je ne puis réſiſter, elle entraîne mes ſens.

ZOPIRE *avançant & ſoutenu par elle.*

Hélas ! ſervez de guide à mes pas languiſſans.

Il s'aſſied.

Seïde, ingrat ! c'eſt toi qui m'arrache la vie ?
Tu pleure ! ta pitié ſuccède à ta furie !

SCÈNE V.

ZOPIRE, SEYDE, PALMIRE, PHANOR

PHANOR.

CIEL ! quels objets affreux ſe préſentent à moi !

ZOPIRE.

Si je voyais Hercide !... Ah, Phanor, eſt-ce toi ?
Voilà mon aſſaſſin.

PHANOR.

O crime ! affreux myſtère !
Aſſaſſin malheureux, connaiſſez votre père.

SEYDE.

Qui ?

PALMIRE.

Lui ?

SEYDE.

Mon père ?

ZOPIRE.

O ciel !

PHANOR.

Hercide eſt expirant,
Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant :
S'il eſt encor temps, préviens un parricide :
Cours arracher ce fer à la main de Seïde :
Malheureux confident d'un horrible ſecret,

Je suis puni, je meurs des mains des Mahomet :
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire,
Que Seïde est son fils, & frère de Palmire.

SEYDE.

Vous !

PALMIRE.

Mon frère ?

ZOPIRE.

O mes fils ! ô nature ! ô mes Dieux !
Vous ne me trompiez pas, quand vous parliez pour eux.
Vous m'éclairiez sans doute. Ah ! malheureux Seïde !
Qui t'a pu commander cet affreux homicide ?

SEYDE, *se jettant à genoux.*

L'amour de mon devoir & de ma nation,
Et ma reconnaissance & ma religion,
Tout ce que les humains ont de plus respectable,
M'inspira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE *à genoux, arrêtant le bras de Seïde.*

Ah ! mon père, ah ! Seigneur, plongez-le dans mon sein.
J'ai seule à ce grand crime encouragé Seïde ;
L'inceste étoit pour nous le prix du parricide.

SEYDE.

Le ciel n'a point pour nous d'assez grands châtimens.
Frappez vos assassins.

ZOPIRE, *en les embrassant.*

J'embrasse mes enfans.
Le ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoie,
Le comble des horreurs au comble de la joie.

Je bénis mon deſtin, je meurs; mais vous vivez.
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Seïde, & vous Palmire, au nom de la nature,
Par ce reſte de ſang qui ſort de ma bleſſure,
Par ce ſang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi, mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la trêve rompue
Laiſſait à mes deſſeins une libre étendue;
Les Dieux de tant de maux ont pris quelque pitié;
Le crime de tes mains n'eſt commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître;
Mon ſang va les conduire, ils vont punir un traître;
Attendons ces momens.

SEYDE.

Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce monſtre, & hâter mon trépas;
Me punir, vous venger.

SCÈNE VI.

ZOPIRE, SEYDE, PALMIRE, OMAR, Suite.

OMAR.

QU'ON arrête Seïde.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'eſt venu que pour venger les loix.

ZOPIRE.

Ciel, quel comble de crime! & qu'eſt-ce que je vois?

SEYDE.

Mahomet me punir!

PALMIRE.

Eh quoi ! tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEYDE.

Va, j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats, obéiſſez.

PALMIRE.

Non. Arrêtez. Perfide !

OMAR.

Madame, obéiſſez, ſi vous aimez Seïde.
Mahomet vous protège, & ſon juſte courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter pour vous.
Auprès de votre Roi, Madame, il faut me ſuivre.

PALMIRE.

Grand Dieu, de tant d'horreurs que la mort me délivre !

(*On emmène Palmire & Seïde.*)

ZOPIRE *à Phanor.*

On les enlève ? ô ciel ! ô père malheureux !
Le coup qui m'aſſaſſine eſt cent fois moins affreux.

PHANOR.

Déjà le jour renaît, tout le peuple s'avance ;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défenſe.

ZOPIRE.

Quoi ! Seïde eſt mon fils !

PHANOR.

N'en doutez point.

ZOPIRE.

Hélas !

O forfaits ! ô nature !.... allons, ſoutiens mes pas,
Je meurs. Sauvez, grands Dieux, de tant de barbarie,
Mes deux enfans que j'aime, & qui m'ôtent la vie.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAHOMET, OMAR, Suite *dans le fond.*

OMAR.

ZOPIRE eſt expirant, & ce peuple éperdu,
Levait déjà ſon front dans la poudre abattu.
Tes prophètes & moi, que ton eſprit inſpire,
Nous déſavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très-haut qui s'arme en ta faveur.
Là, nous en gémiſſons, nous promettons vengeance;
Nous vantons ta juſtice, ainſi que ta clemence.
Par-tout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reſte importun de la ſédition,
N'eſt qu'un bruit paſſager des flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la ſérénité règne aux plaines du ciel.

MAHOMET.

Impoſons à ces flots un ſilence éternel.

As-tu fait des remparts approcher mon armée ?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville alarmée :
Osman la conduisait par de secrets chemins.
Faut-il toujours combattre ou tromper les humains !
Seïde ne sait point qu'aveugle en sa furie,
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie ?

OMAR.

Qui pourrait l'en instruire ? un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli :
Seïde va le suivre, & son trépas commence.
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu sais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avait su mêler.
Le châtiment sur lui tombait avant le crime ;
Et tandis qu'à l'autel il traînait sa victime,
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçait son bras,
Dans ses veines, lui-même, il portait son trépas.
Il est dans la prison, & bientôt il expire :
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir ;
Croyant sauver Seïde, elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grace de Seïde.
Le silence est encor sur sa bouche timide :
Son cœur toujours docile, & fait pour t'adorer,
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur, prophète, & roi dans ta patrie,
Palmire achèvera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.

MAHOMET.

Va rassembler mes chefs, & revole en ces lieux.

SCÈNE II.

MAHOMET, PALMIRE, Suite de Palmire & de Mahomet.

PALMIRE.

CIEL! où ſuis-je? ah, grands Dieux!

MAHOMET.

Soyez moins conſternée;
J'ai du peuple & de vous peſé la deſtinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, eſt un myſtère entre le Ciel & moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuſe & vengée.
Ne pleurez point Seïde, & laiſſez à mes mains,
Le ſoin de balancer le deſtin des humains.
Ne ſongez plus qu'au vôtre: & ſi vous m'êtes chère;
Si Mahomet ſur vous jeta des yeux de père,
Sachez qu'un ſort plus noble, un titre encor plus grand.
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire;
De Seïde & du reſte étouffez la mémoire;
Vos premiers ſentimens doivent tous s'effacer
A l'aſpect des grandeurs où vous n'oſiez penſer.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et ſuivre en tout mes loix, lorſque j'en donne au monde,

PALMIRE.

Qu'entends-je, quelles loix, ô ciel, & quels bienfaits!

Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va, ce dernier outrage
Manquait à ma misère, & manquait à ta rage.
Le voilà donc, grand Dieu ! ce prophête sacré,
Ce roi que je servis, ce Dieu que j'adorai ?
Monstre, dont les fureurs & les complots perfides
De deux cœurs innocens ont fait deux parricides !
De ma faible jeunesse infâme séducteur,
Tout souillé de mon sang, tu prétends à mon cœur !
Mais tu n'a pas encor assuré ta conquête ;
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs ? entends-tu ces éclats ?
Mon père te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se soulève, on s'arme en ma défense ;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissai-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, & nager dans leur sang !
Puissent la Mecque ensemble, & Médine, & l'Asie
Punir tant de fureur & tant d'hypocrisie !
Que le monde, par toi séduit & ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise & soit vengé !
Que ta religion, que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future !
Que l'enfer, dont tes cris menaçaient tant de fois
Quiconque osait douter de tes indignes loix,
Que l'enfer, que ces lieux de douleur & de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage !
Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les sermens, & les vœux que je fais !

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi; mais quoi qu'il en puisse être

Et qui que vous ſoyez fléchiſſez ſous un maître.
Apprenez que mon cœur....

SCÈNE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, Suite.

OMAR.

On ſait tout, Mahomet :
Hercide en expirant révéla ton ſecret.
Le peuple en eſt inſtruit, la priſon eſt forcée ;
Tout s'arme, tout s'émeut ; une foule inſenſée,
Élevant contre toi ſes hurlemens affreux,
Porte le corps ſanglant de ſon chef malheureux.
Seïde eſt à leur tête, & d'une voix funeſte
Les excite à venger ce déplorable reſte.
Ce corps, ſouillé de ſang eſt l'horrible ſignal,
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant : Je ſuis un parricide ;
La douleur le ranime, & la rage le guide.
Il ſemble reſpirer pour ſe venger de toi ;
On déteſte ton Dieu, tes prophètes, ta loi.
Ceux même qui devaient, dans la Mecque alarmée,
Faire ouvrir, cette nuit, la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zèle enivrés,
Viennent lever ſur toi leurs bras déſeſpérés.
On n'entend que le cris de mort & de vengeance.

PALMIRE.

Achève, juſte Ciel ! & ſoutiens l'innocence.
Frappe.

MAHOMET *à Omar.*

Eh bien, que crains-tu ?

OMAR.

Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaissez enfin qui vous avez pour roi.

SCÈNE IV & dernière.

MAHOMET, OMAR, sa Suite *d'un côté*; SEYDE, & le peuple *de l'autre*, PALMIRE *au milieu.*

SEYDE *un poignard à la main, mais déjà affaibli par le poison.*

PEUPLE, vengez mon père, & courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuples, nés pour me suivre, écoutez votre maître.

SEYDE.

N'écoutez point ce monstre, & suivez-moi... Grands Dieux!
Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux!

(*Il avance, il chancèle.*)

Frappons.... Ciel! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE *courant à lui.*

Ah! mon frère;
N'auras-tu pu verser que le sang de ton père?

SEYDE.

Avançons. Je ne puis.... Quel Dieu vient m'accabler !

(*Il tombe entre les bras des ſiens.*)

MAHOMET.

Ainſi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules eſprits, qu'un zèle aveugle inſpire,
Qui m'oſez blaſphêmer, & qui vengez Zopire,
Ce ſeul bras que la terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir oſé douter.
Dieu, qui m'a confié ſa parole & ſa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux ! connaiſſez ſon prophète & ſa loi;
Et que ce Dieu ſoit juge entre Seïde & moi.
De nous deux, à l'inſtant, que le coupable expire !

PALMIRE.

Mon frère ! eh, quoi ! ſur eux ce monſtre a tant d'empire !
Ils demeurent glacés, ils tremblent à ſa voix.
Mahomet, comme un Dieu, leur dicte encor ſes loix!
Et toi, Seïde, auſſi !

SEYDE *entre les bras de ſiens.*

Le Ciel punit ton frère.
Mon crime était horrible, autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi, tremble ſcélérat, ſi Dieu punit l'erreur.
Voi quel foudre il prépare aux artiſans des crimes :
Tremble; ſon bras s'eſſaie à frapper ſes victimes.
Détournez d'elle, ô Dieu, cette mort qui me ſuit !

PALMIRE.

Non, peuple, ce n'eſt point un Dieu qui le pourſuit,

Non ; le poiſon ſans doute. . . .

MAHOMET *en l'interrompant, & s'adreſſan au peuple.*

Apprenez, infidelles
A former contre moi des trames criminelles:
Aux vengeances des cieux reconnaiſſez mes droits.
La nature & la mort ont entendu ma voix.
La mort, qui m'obéit, qui, prenant ma défenſe,
Sur ce front pâliſſant a tracé ma vengeance,
La mort eſt à vos yeux, prête à fondre ſur vous.
Ainſi mes ennemis ſentiront mon courroux ;
Ainſi je punirai les erreurs inſenſées,
Les révoltes du cœur, & les moindres penſées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, ſi vous vivez ;
Rendez grace au pontife, à qui vous le devez.
Fuyez, courez au temple appaiſer ma colère.

(Le peuple ſe retire.)

PALMIRE *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoiſonna mon frère.
Monſtre, ainſi ſon trépas t'aura juſtifié ;
A force de forfaits tu t'es déifié.
Malheureux aſſaſſin de ma famille entière,
Ote-moi de tes mains ce reſte de lumière.
O frère ! ô triſte objet d'un amour plein d'horreurs !
Qu je te ſuive au moins.

(Elle ſe jette ſur le poignard de ſon frère.)

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.
Je ceſſe de te voir, impoſteur exécrable.

Je me flatte, en mourant, qu'un Dieu plus équitable
Réserve un avenir pour les cœurs innocens.
Tu dois régner; le monde est fait pour les tyrans.

MAHOMET.

Elle m'est enlevée.... Ah! trop chère victime!
Je me vois arracher le seul prix de mon crime.
De ses jours pleins d'appas détestable ennemi,
Vainqueur & tout puissant, c'est moi qui suis puni.
Il est donc des remords! ô fureur! ô justice!
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon supplice!
Dieu que j'ai fait servir au malheur des humains,
Adorable instrument de mes affreux desseins,
Toi, que j'ai blasphêmé, mais que je crains encore;
Je me sens condamné, quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me sens frapper.
J'ai trompé les mortels, & ne puis me tromper.
Père, enfans malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre & vous, & le Ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour, & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire;
Cache au moins ma faiblesse, & sauve encor ma gloire:
Je dois régir en Dieu l'univers prévenu;
Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

Fin du cinquième & dernier Acte, & du Tome second.